Dr J. GOFORTH

**par mon esprit**

**Dr Jonathan GOFORTH**

*Missionnaire en Chine pour la Société presbytérienne*

*des Missions de Toronto (Canada)*

**par mon esprit**

Traduit par Madame Arthur Biocher

Avant-propos par R. Saillens, pasteur

- Préface par Madame R. Saillens -

Préface de la présente édition

par A. Thomas-Bres, pasteur

**Editions VIENS ET VOIS 10, rue du Sentier PARIS 2e**

**PAR MON ESPRIT**

Préface

de la présente Edition

*Nous nous réjouissons de cette réédition du livre du*

*Docteur J. Goforth. Nous la croyons fort opportune ; et*

*nous demandons au Seigneur de l'utiliser pour créer au*

*sein de nos Assemblées une véritable soif de Réveil.*

*Il est, en effet, certain qu'elles ont besoin d'un*

*Réveil. Nous constatons de moins en moins de conver­*

*sions ; et, quand elles se produisent, elles paraissent*

*plus superficielles, n'atteignant pas les profondeurs de*

*l'âme. Les guérisons sont plus rares qu’autrefois ; et,*

*il faut bien le dire, la foi dans les promesses de Dieu*

*concernant la guérison a bien diminué chez nombre de*

*croyants. Trop souvent aussi, les cultes sont languis­*

*sants. Les dons spirituels manquent d'une certaine fraî­*

*cheur. Une routine est venue prendre la place de ce qui*

*doit être un jaillissement spontané de /'Esprit. Nous le*

*disons avec tristesse ; et nous ne croyons pas exagérer.*

*Il y a des chrétiens qui souffrent de cet état, et ils*

*prient Dieu pour un Réveil. Mais, ils voient ce Réveil*

*sous la forme d'une Campagne d'évangélisation, avec,*

*autant que possible, un évangéliste ayant acquis une*

*certaine renommée, et avec une publicité des plus éten­*

*dues. Et voici qu'ils doivent constater que, malgré tous*

*les efforts déployés, le résultat est finalement très déce­*

*vant. Ils en concluent que les âmes deviennent de plus*

*en plus indifférentes. On accuse de ces pénibles échecs*

*la télévision, le trop grand confort, la facilité des dépla­*

*cements automobiles, et toutes sortes de choses de*

*même nature.*

8

PAR MON ESPRIT

*Mais, la véritable cause est ailleurs. L’obstacle réel à*

*l’action du Saint-Esprit n’est pas du tout là ! Il se trouve*

*dans le péché qui habite encore le cœur des croyants.*

*On est surpris, en lisant le livre du Docteur Goforth, de*

*constater combien le péché peut encore avoir de prises*

*sur des croyants qui, pourtant, ont été réellement con­*

*vertis et qui, parfois même ont, dans les premiers*

*temps de leur vie chrétienne, rendu le témoignage le*

*plus excellent. Ou’on ne nous objecte pas que le Docteur*

*Goforth parle de chrétiens chinois ! La nature humaine*

*est partout la même ; et les ruses du Diable s’exercent*

*en Europe comme en Asie. Le mal dont souffrent nos*

*Assemblées est le même que celui dont ces Eglises de*

*Chine étaient atteintes : c’est-à-dire, le péché caché de*

*trop de leurs membres, l’égoïsme, l'orgueil, l’avarice, les*

*colères, les jalousies allant jusqu’à la haine, sans parler*

*d’autres choses encore que nous ne nommerons pas.*

*Demander à Dieu le Réveil, c’est prier pour qu’un*

*esprit de repentance souffle sur les Assemblées, afin*

*que le péché soit abandonné, les torts confessés et*

*réparés. Quand il en sera ainsi, /'Esprit de Dieu n’étant*

*plus retenu, se répandra sur les inconvertis. Il n’y aura*

*certainement plus à organiser, à grands frais, des Cam­*

*pagnes d'évangélisation. Les âmes viendront d'elles-*

*mêmes, attirées, convaincues, parce qu'elles verront la*

*Puissance de Dieu à l’œuvre.*

*Pour toutes ces raisons, nous pensons que le livre du*

*Docteur Goforth met l’accent sur ce qui est le grand*

*besoin de nos Assemblées à l'heure actuelle : un Réveil*

*commençant dans les cœurs des chrétiens, les amenant*

*à la repentance ; et, de là, se répandant sur les masses*

*inconverties.*

*Prions pour un tel Réveil; et n’oublions pas que la*

*meilleure prière pour un Réveil, c’est de dire à Dieu :*

*• Seigneur, envoie un Réveil qui commence par moi-*

*même I »*

A. THOMAS-BRES,

*Pasteur à Nice.*

Avant-Propos

Une conscience chargée estile fardeau le plus

lourd qu’un être humain ait à porter sur la

terre, et le châtiment le plus terrible qui l’at­

tende dans l’Au-delà. Dieu pardonne : c’est la

Bonne Nouvelle. Il pardonne gratuitement, en­

tièrement, immédiatement, quiconque se repent

et croit à la vertu rédemptrice du sang répandu

au Calvaire.

Ce sang n’est pas seulement expiatoire : il

sanctifie ceux qui ont confessé devant la croix

leur impuissance absolue à vaincre le péché,

et leur désir ardent d’en être affranchis. « Le

sang de Jésus-Christ nous purifie de tout pé­

ché ». Ainsi est exaucée la prière de ce grand

pécheur, David, qui fut aussi un grand saint :

« Purifie-moi avec l’hysope, et je serai pur...

(l'hysope : il faut, pour comprendre cette allu­

sion, se reporter au Lévitique (14: 1-7)... Lave-

moi, et je serai plus blanc que ‘la neige » (Psau­

me 51 : 9).

Mais le pardon et la sainteté ne peuvent s’ob­

tenir qu’à la condition d’une sincérité absolue

10

PAR MON ESPRIT

chez le pécheur repentant ; et cette sincérité

se montre par le désir ardent, irrésistible, que

le Saint-Esprit crée en lui, de confesser son

péché. Confesser cela veut dire avouer, et la

conséquence de cet aveu, c’est la réparation.

L’aveu doit être fait à ce'lui ou à ceux qui ont

été lésés par la faute commise : à Dieu d’abord,

car c’est Lui, toujours, le premier offensé ; puis

aux hommes à qui nos péchés ont nui, ou ont

pu nuire.

Tout mouvement de Réveil est un mouvement

de repentance, et donne lieu, souvent sans qu’on

le désire spécialement, à des confessions et à

des réparations. « Confessant 'leurs péchés, ils

se faisaient baptiser par lui (Jean) dans le fleu­

ve du Jourdain » (Matt. 3 : 6). — « Plusieurs de

ceux qui avaient cru venaient confesser et décla­

rer ce qu’ils avaient fait. Et un certain nombre

de ceux qui avaient exercé les arts magiques,

ayant apporté leurs livres, les brûlaient devant

tout 'le monde : on en estima lia valeur à cin­

quante mille pièces d’argent» (Actes 19: 19).

Voilà des signes non équivoques d’une véritable

conversion !

On remarquera qu’il ne s’agit pas, dans ces

deux textes, d’une contrainte venant du dehors.

Ces confessions et ces réparations étaient spon­

tanées ; elles se produisaient, pour ainsi dire,

d’elles-mêmes ; le Saint-Esprit obligeait'les âmes

sincères à un acte humiliant, qu'aucun homme

PAR MON ESPRIT

11

n’aurait eu le droit d’exiger d’elles. Et le Saint-

Esprit, en les poussant à cette action, leur don­

nait ainsi 'le langage qu’il fallait, et l’absolution

divine qu’ils désiraient. On le voit, rien de com­

mun entre ces explosions de la conscience ré­

veillée et la confession imposée par l’Eglise

romaine.

Le Réveil en Chine, dans les années 1906 et

suivantes, fut marqué par une véritable marée

de confessions spontanées, non seulement de

jeunes gens et de nouveaux convertis, mais

aussi de membres dirigeants de l’Eglise indi­

gène, pasteurs anciens, diacres, et même de

missionnaires. Les résultats de ce mouvement,

on le verra, furent extraordinaires.

On peut se demander si, l’état social de I’El

rope et celui de la Chine étant si différents, de

faits analogues à ceux racontés dans ce ‘livre

ne pourraient se produire chez nous. A cela

nous répondons : plût à Dieu que nous, chré­

tiens d’Occident, fussions tous innocents des

grands péchés : meurtres, vols, adultères !...

Même alors, il resterait à nous juger à la lumiè­

re de l’Evangile, qui appelle meurtrier l’homme

qui hait son frère, et adultère l’homme qui

convoite une femme, même par le seul regard...

C'est le Saint-Esprit qui révèle à chacun son

état véritable ; c'est à Lui que nous laissons

le soin d'utiliser le présent ouvrage pour la

conversion réelle, profonde et définitive des pé­

cheurs, et la sanctification des croyants.

12

PAR MON ESPRIT

Ce livre a été édité en anglais par le journal

« The Life of Faith », organe du mouvement dit

de Keswick, en Angleterre. Il nous a été signalé

par un ami : « C’est un livre très remarquable »,

nous écrivait-il ; « on devrait le traduire immédia­

tement en français, et le publier à un prix aussi

modique que possible. On ne peut exagérer la

valeur du message que ce livre contient ». Et

dans une lettre subséquente : « La publication

de ” Par mon Esprit ” me paraît si importante,

je suis si convaincu que notre défaite, comme

ceile racontée en Josué 7 : 1-11, est causée par

le manque de sainteté (unholiness) de l’Eglise

protestante ; si sûr, aussi, que ce livre peut être

en bénédiction à l’Eglise du Christ en France,

que je vous offre de participer aux frais de cette

jublication pour la somme de... ». Nous ne don-

ions pas le chiffre ; i>! est suffisant pour couvrir

environ un tiers des frais d'impression. Celui

qui rend à nos Eglises ce généreux service des­

cend d’une famille chassée de France, lors de

la Révocation de l'Edit de Nantes. H n’est pas

le premier de ceux qui, enfants des huguenots

exilés pour ‘leur foi, ont conservé pour 'la France

un amour profond, et ont travaillé au bien spiri­

tuel de ce pays qui sera toujours pour eux la

mère-patrie. Que Dieu bénisse ces fils de la Ré­

forme française, étrangers de langue et de domi­

cile, mais qui sont nos frères en la même foi

et ‘la même espérance !

R. Saillens

PAR MON ESPRIT

13

P. S. — Nos remerciements vont aussi à notre

ami, le rédacteur en chef du « Life of Faith », et

aux éditeurs, MM. Marshall, Morgan and Scott,

pour l’autorisation qu’ils nous ont gracieusement

accordée. Nous avons écrit, à l’auteur, actuelle­

ment en Chine ; mais notre lettre n’a pu l’attein­

dre avant que cette publication soit achevée.

Nous sommes sûrs d'avance de son approbation.

Dernière heure. — Ce ‘livre a été revu, et les

épreuves en ont été corrigées, au fort d’une très

grande douleur. Le pasteur Arthur Biocher a été

retiré de ce monde, le 30 novembre 1929, après

une très courte maladie. Il avait fort goûté cet

ouvrage, et désiré vivement qu’il fût traduit en

français. Nos lecteurs sympathiseront avec nous

et demanderont à Dieu, pour nous, la consola­

tion et la force que donne le Saint-Esprit.

Madeleine Biocher, J. et R. Saillens

Préface

de la première Edition

*Mmo Goforth était prête à sortir ; son chapeau, sa ja­*

*quette étaient posés sur un fauteuil.*

*Elle attendait l'auto qui devait la mener à la clinique ;*

*car elle devait ête mise en observation sous les soins*

*du chirurgien. On craignait pour elle une opération qui*

*semblait devoir être grave. Elle-même se sentait faible*

*et fatiguée, ce 28 janvier. A ce moment, la sonnerie du*

*téléphone retentit et le timbre de la porte d’entrée caril­*

*lonnait en même temps. En sorte qu'au même moment,*

*Mmo Goforth s'approcha du téléphone tandis que son*

*mari, le docteur Goforth, ouvrait la porte d’entrée, où*

*un employé lui remit un télégramme.*

*Le chirurgien téléphonait qu’il ne pourrait recevoir la*

*malade, sa chambre ne devant être libre que dans quel­*

*ques jours.*

*Le télégramme priait le docteur Goforth de revenir*

*immédiatement en Chine pour être l’aumônier de l'armée*

*du général chrétien Feng.*

*Comme Madame Goforth raccrochait les écouteurs,*

*son mari lui tendit la dépêche.*

*— Je me demande, dit-il, ce que je dois répondre.*

*— Ce que tu dois dire ? répondit-elle, sans la moindre*

*hésitation ; que Dieu soit loué, Lui de qui descendent*

*toutes les bénédictions.*

*— Nous sommes bien d'accord, dît le mari, mais une*

*question sérieuse se pose. Puis-je m’en aller en Chine,*

16

PAR MON ESPRIT

*te laissant malade en Amérique avec une grave opéra­*

*tion en perspective ?*

*— Tu n’auras pas à me laisser, répondit-elle douce­*

*ment, car je t’accompagne en Chine.*

*Le docteur Goforth resta stupéfait d’étonnement, bien*

*qu’il connût la foi courageuse de sa femme.*

*Quelques jours après, le chirurgien vint pour voir sa*

*malade, et pour lui dire en même temps que sa chambre*

*était libre ; elle pouvait entrer en clinique tout de suite.*

*— Cher docteur, dit Mmo Goforth fermement, je ne*

*puis entrer en clinique demain parce que j’accompagne*

*mon mari en Chine, jeudi prochain.*

*Le chirurgien, lui aussi, fut confondu d’étonnement.*

*— Chère Madame, répondit-il, je ne puis vous permet­*

*tre ce départ, qui mettrait votre vie en danger.*

*— Aussi, Docteur, ne vous demandai-je aucune per-*

*nission ; je vous décharge de toute responsabilité à mon*

*égard. Je vous annonce simplement, comme à un ami,*

*mon départ pour la Chine.*

*Le chirurgien n’objecta plus rien. Etant chrétien, il*

*connaissait la carrière des Goforth, il savait que cette*

*décision n'était pas un caprice, mais un acte de fol.*

*Aucun argument ne put ébranler la décision de Mmo*

*Goforth. On ne put la persuader de ne rejoindre son mari*

*que dans six mois, après l'opération.*

*\* Le lundi (écrit toujours l'amie à qui nous devons ce*

*récit), je vins voir MmQ Goforth, pour lui offrir mes ser­*

*vices en vue de ses préparatifs de voyage.*

*Ces dernières heures passées avec elle resteront*

*comme des heures les plus précieuses de ma vie.*

*Je m'assis d'abord près du divan où elle était étendue,*

*afin de prendre ses ordres. Elle me pria d'aller chercher*

*dans sa chambre le costume de voyage qui lui avait été*

*donné. En entrant dans sa chambre, je remarquai une*

*Bible ouverte sur sa table de nuit.*

PAR MON ESPRIT

17

*Je ne pus m'empêcher d'y Jeter les yeux.*

*Le Livre saint était ouvert au prophète Aggée, cha­*

*pitres deux et trois.*

*Ces mots étaient fortement soulignés au crayon*

*rouge :*

*Obéissez. Je suis avec vous, dit le Seigneur.*

*Fortifie-toi... travaille, car je suis avec toi, dit /'Eter­*

*nel des armées.*

*Mon Esprit est au milieu de vous, ne craignez pas.*

*Les derniers jours qui précédèrent le départ des*

*Goforth furent extrêmement remplis.*

*On craignait beaucoup la fatigue pour Mmo Goforth.*

*Mais tant de mains amies vinrent à son aide, elle fut*

*entourée de tant de prières, qu'elle se sentit plus forte*

*à la fin de la semaine qu'au commencement. Elle avait*

*demandé à Dieu avec instance d'avoir des forces suffi­*

*santes pour prendre la parole à la réunion d'adieu.*

*L'Eglise presbytérienne de Toronto (Canada) qui éta*

*la leur, était, ce soir-là, pleine à regorger.*

*On entendit d'abord les discours de ceux qui étaien*

*venus les encourager.*

*On leur promit le secours de prières fidèles, et aussi*

*de l'aide financière.*

*Mais l'émotion de l'auditoire atteignit son comble,*

*quand vint le moment où les missionnaires prirent la*

*parole.*

*Mmo Goforth parla la première.*

*Tous furent profondément impressionnés par sa fai­*

*blesse physique, par les circonstances tragiques qui*

*accompagnaient son départ pour ce pays troublé par la*

*guerre. On se rappelait aussi leurs longs états de ser­*

*vice, et qu'ils n’avaient échappé aux Boxers que par une*

*série de miracles*

*Bien qu’obligée de s’appuyer contre l’estrade, MmQ Go­*

*forth n’avait pas l’air, pour le moment, d’une femme*

*épuisée. Sa figure rayonnait d’enthousiasme, comme*

*celle d’un soldat, qui plein d’énergie, part pour la vic­*

*toire.*

18

PAR MON ESPRIT

*Les gloires du ciel se reflétaient dans ses yeux, com­*

*me si elle avait une vision merveilleuse.*

*Sa brève allocution commença par ces mots :*

*\* Il arrive parfois que le cœur est trop plein pour qu’on*

*puisse parler. C’est mon cas ce soir. C'est peut-être la*

*dernière fois que je m’adresse à un auditoire de Toronto.*

*Que vous dirai-je comme dernier message ? »*

*La salle entière était suspendue à ses lèvres. Plu­*

*sieurs auditeurs donnaient déjà des signes de la plus*

*profonde émotion.*

*Madame Goforth pressa les jeunes d’avoir une telle*

*vision du Christ, qu’elle leur permit de considérer com­*

*me une perte tout ce qui aurait pu leur être un gain*

*dans le monde.*

*Elle finit par ces paroles touchantes :*

*« Nous ne sommes plus jeunes, nos forces diminuent,*

*au moins les miennes. N'y aura-t-il pas dans cet auditoire,*

*des jeunes hommes, des jeunes filles, qui se donneront*

*entièrement à Dieu pour reprendre le flambeau de l’évan­*

*gélisation en Chine, quand nos mains défaillantes ne*

*pourront plus le porter ?*

*Jésus n’a pas besoin de messagers qui viendraient en*

*Chine avec l'idée d’avoir une vie facile. Notre Sauveur*

*a besoin de soldats qui sachent souffrir pour leur Chef,*

*et même qui soient prêts à donner leur vie sur le*

*champ de bataille.*

*La Chine peut être comparée à un puits sombre et*

*profond, où il faut descendre pour y sauver des âmes.*

*Nous ne pouvons y descendre comme sauveteur que*

*si vous nous y maintenez par les cordes puissantes de*

*la prière fervente de la fol. » (1)*

(1) Cette Image est celle qu’employa le missionnaire William Carey,

le fondateur des Missions modernes, en s’adressant à l’Eglise qu’il

quittait en Angleterre, pour aller aux Indes. « L’Inde est une mine de

diamants. Je vais descendre dans la mine, mais vous, tenez les cor­

des...\*

PAR MON ESPRIT

19

*Ensuite, le docteur Goforth prit la parole et parla avec*

*force sur la nécessité absolue pour les missionnaires,*

*d’être envoyés par Dieu et baptisés du Saint-Esprit.*

*Il nous parla des expériences merveilleuses que Dieu*

*lui avait fait faire pendant les trente-huit années de son*

*travail missionnaire en Chine. Il y retournait pour évan­*

*géliser cent vingt mille soldats chinois ; de plus, il se*

*proposait d’ouvrir un nouveau champ de travail dans le*

*Sud de la Chine, en outre, de faire une tournée de*

*réunions de réveil dans les Eglises déjà fondées.*

*Le travail n’allait pas lui manquer, et il l’entreprenait*

*avec le zèle d’un homme jeune.*

*« Ce n’est pas surtout votre argent que nous vous*

*demandons, dit-il en finissant, car Dieu possède l’or et*

*l’argent, et II en dispose ; mais nous vous demandons*

*vos prières, pour que notre foi soit maintenue et aug­*

*mentée. Nous demandons aussi des missionnaires consa­*

*crés et croyant à toute la Parole de Dieu.*

*Si vous ne pouvez nous envoyer que des missionnaires*

*riches surtout de science intellectuelle, mais étrangers*

*à la puissance de l’Es prit, gardez-les. Nous n’en avons*

*pas l’usage en Chine.*

*Ce qui nous est indispensable pour faire l’œuvre parmi*

*ces païens civilisés que sont les Chinois, ce sont des*

*hommes et des femmes qui, croyant à toute la Bible*

*comme étant la Parole de Dieu, ont eu la vision de Jésus*

*mourant pour les péchés du monde.*

*La seule chose qui puisse sauver la Chine, c’est Jésus-*

*Christ crucifié. »*

*La séance terminée, les missionnaires se tinrent au*

*pied de la tribune, pour que leurs amis, formant un long*

*défilé, pussent leur serrer la main. MmQ Goforth était*

*assise sur une chaise afin de ménager ses forces.*

*Le lendemain, jour de leur départ, je courus chez*

*Mmo Goforth pour l'aider dans ses derniers préparatifs.*

*Je m'attendais à la voir allongée sur une chaise-*

*longue, se reposant.*

20

PAR MON ESPRIT

*Pas du tout, elle était très occupée à dédicacer son*

*livre « How God answers prayer », «■ Comment Dieu*

*exauce la prière »*

*L'heure du départ arriva. Plusieurs de leurs amis*

*s'étaient rendus à la gare pour les entourer de leur*

*affection pendant ces moments si solennels.*

*J'eus le privilège d'avoir un moment d'entretien per­*

*sonnel avec M1110 Goforth. Elle répéta presque avec*

*angoisse cette ultime recommandation :*

*«■ N'oubliez-pas ! Vous tiendrez bien les cordes de la*

*prière pendant que nous descendrons dans le puits ! Car*

*ce n'est pas une image de rhétorique que d'appeler la*

*Chine un puits noir et profond, c'est une affreuse réa­*

*lité. »*

*Au moment où le train partait, le docteur et Go­*

*forth, leur fils, leur fille et leur gendre, se tinrent sur*

*la plate-forme du train, tandis que leurs amis chantaient*

*ce cantique :*

*Béni soit le lien qui nous unit en Christ (1).*

*Puis, celui-ci :*

*Dieu soit avec toi jusqu'au revoir,*

*me fidèle et soumise.*

*Tous les cantiques étaient chantés et le train ne*

*s'ébranlait pas. Il y eut un moment de silence, presque*

*embarrassant. A cet instant critique, MmQ Goforth s'avan­*

*ça et dit d'une voix claire :*

*< Quelqu'un ne voudrait-il pas entonner le cantique :*

*Quel ami fidèle et tendre*

*Nous avons en Jésus-Christ » (1 )*

(1) Sur les Ailes de la Foi, n° 166.

(1) Sur les Ailes de la Foi, n° 78.

PAR MON ESPRIT

21

*La foule se mit à chanter, Mmo Goforth conduisant le*

*chant avec la main. Quand on fut arrivé à ces paroles :*

*Il connaît notre faiblesse,*

*les wagons s'ébranlèrent, et bientôt les figures des*

*biens-aimés missionnaires disparurent dans l'obscurité. »*

*Tout ce qu'on vient de lire est extrait d'un article du*

Sunday -School Times, *journal évangélique dirigé par nos*

*amis, M. et Mme Trumbull.*

*Je fus si émue de ce récit, que j'en parlai aux élèves*

*de notre Institut, à notre réunion habituelle du mardi*

*soir. Cette même année je me proposais d'en parler à*

*la réunion missionnaire des dames, à Morges.*

*Une jeune femme missionnaire, Mrs Jeffrey, dont le*

*mari dirige l'institut Biblique de Tourane (Indochine*

*Française), prit la parole.*

*Je ne connaissais presque pas cette sœur, mais je*

*découvris qu'elle était la fille du Docteur et Mme Goforth.*

*J'en fus aussi surprise que ravie.*

*Elle nous parla tendrement de sa mère, qui avait élevé*

*tous ses enfants en Chine, en avait perdu quatre, tandis*

*que les autres n'avaient survécu que quand elle avait*

*confié leur vie à Dieu Lui-même.*

*Nous fûmes touchés aux larmes par le récit des périls*

*de cette mère héroïque, qui traversa la révolte des*

*Boxers avec cinq petits enfants qu'elle protégeait à*

*grand peine.*

*La charmante jeune femme qui nous parlait était l'une*

*de ces enfants. Quelques semaines plus tard, je rece­*

*vais le livre de M1110 Goforth :*

*\* How J know God answers prayer ». < Comment je*

*sais que Dieu exauce la prière ».*

*Ce livre était palpitant d'intérêt ; je le lus comme on*

*lit un roman.*

22

PAR MON ESPRIT

*Ce récit est l'autobiographie de la famille Goforth,*

*travaillant parmi les Chinois et enfin n'échappant qu'à*

*grand peine aux persécutions, le Docteur ayant été plu­*

*sieurs fois laissé pour mort pendant leur voyage vers*

*la côte.*

*Dans ces pages, Mmo Goforth raconte très simplement*

*sa vocation, leur vie journalière, les victoires de la fol*

*obtenues dans de grands périls et dans de petites diffi­*

*cultés, ses luttes spirituelles et ses délivrances.*

*J'espère que nous pourrons offrir bientôt aux femmes*

*de langue française, surtout à celles qui travaillent direc­*

*tement à l'œuvre de Dieu, la traduction de ce livre, qui*

*les affermira dans la foi aux promesses divines.*

*Vous pensez bien, chers lecteurs, qu'après la lecture*

*de ce livre, j'ai cherché à connaître, par les journaux*

*religieux, la suite de leur vie.*

*J'appris que, par le moyen du docteur Goforth, un*

*grand réveil avait eu lieu dans les Eglises de Corée.*

*N'ayant pu rester en Chine, ni dans les armées de*

*Feng, le Docteur et Mmo Goforth étaient allés dans*

*la partie de la Mandchourie qui est placée sous le pro­*

*tectorat du Japon, à Szepinghal. En mai 1927, ils ouvraient*

*là un nouveau champ de travail dans un milieu entière­*

*ment païen.*

*Quel courage ont eu ces pionniers de l'Evangile pour*

*entreprendre ce travail !*

*Pourtant Mm6 Goforth écrit dans un de ses derniers*

*articles, que sa surdité augmente graduellement, qu'un*

*de ses yeux est perdu par la cataracte, que l'autre seul*

*lui permet encore de voir un peu.*

*Cette foi héroïque se passe de commentaires.*

*La place nous manque ici pour raconter la suite des*

*merveilleuses délivrances que Dieu continue d'accorder*

*à leur foi d'enfant.*

*A Szepinghal, Goforth, encore mal remise d'une*

*grave opération, ne peut plus tenir de réunions. Humble­*

*ment elle dirige le ménage, crée un foyer aussi confor­*

PAR MON ESPRIT

25

*table que les circonstances le permettent pour son mari*

*et les missionnaires qui travaillent avec eux.*

*Enfin, en 1928, les Goforth ont entrepris un nouveau*

*champ de travail, dans une partie du pays où aucun*

*missionnaire n’a encore pénétré*

*C’est à Tavnan, ville Mandchourienne de 80 à 100 000*

*habitants.*

*Cette ville stratégique est la capitale d’une province*

*nouvellement formée. Sa population parait au docteur*

*Goforth encore mieux disposée à accepter l’Evangile que*

*le pays qu’il vient de quitter.*

*Mmo Goforth, qui donne les dernières nouvelles par­*

*venues à ma connaissance en août 1928, termine son*

*article par ces mots :*

*« Je trouve difficile d’exprimer la reconnaissance que*

*nous éprouvons pour la bonté de Dieu à notre égard,*

*tant en prolongeant notre vie, qu’en nous donnant la*

*force, dans notre vieillesse, de travailler dans son œuvrt*

*Un soir, peu de temps après notre arrivée à Torona*

*mon mari, assis dans un fauteuil branlant, portant si*

*ses traits le parfait contentement, me dit d’une voi*

*heureuse :*

*— N’est-ce pas une grande chose pour nous, que Dieu*

*nous permette, à notre âge, de travailler encore pour*

*Lui ? Je ne changerais pas de place avec le roi d’Angle­*

*terre, ni cette pauvre demeure avec son palais. »*

*Chers lecteurs, en lisant l’histoire de ces vaillants*

*serviteurs qui n’ont pas pensé à la retraite, malgré leur*

*âge et leurs états de service si remplis, je me suis*

*sentie encouragée à servir Jésus-Christ jusqu’au bout,*

*moi aussi, bien que notre âge soit avancé.*

*J’espère que ce livre vous encouragera à servir aussi*

*un Maître qui prend un soin si tendre et si affectueux*

*de ceux qui le servent.*

*Et cela, jusqu'à ce que soit achevée la grande bataille*

*qui doit gagner le monde à Jésus-Christ notre Sauveur.*

Madame Jeanne R. Saillens.

CHAPITRE I

Introduction

Nous parlons dans ce livre de résultats anor­

maux. Si l’Esprit tout puissant exerce sa souve

raineté dans les coeurs et les consciences, le ré

sultat doit être hors de la normale.

Le docteur A.T. Schofield écrit, dans sa pré

face au livre de Miss Dyer, « Le Réveil aux In­

des » : « Nous devons comprendre une chose,

c’est que, depuis la Pentecôte, le travail sou­

dain et direct de l’Esprit de Dieu sur les âmes

a toujours été accompagné de manifestations

plus ou moins anormales. Après tout, n’est-ce

pas naturel ? Nous pouvons nous attendre à ce

qu'un flot surabondant de puissance et de lu­

mière divines agissant profondément sur les

émotions et transformant les vies, ait de remar­

quables résultats.

« De 'même qu’un tremblement de terre, une

inondation, un ouragan, sont des manifestations

extraordinaires, un réveil véritable est un événe­

ment qui sort de l’ordinaire ».

26

PAR MON ESPRIT

Peut-être aucun mouvement du Saint-Esprit de­

puis la Pentecôte n'a-t-il été aussi riche en résul­

tats que 'le Réveil morave du 18° siècle. Nous

lisons ceci : « A midi environ, le dimanche 10

août 1727, pendant que le pasteur Rothe faisait

une réunion à Herrnhut, il se sentit submergé

par la puissance merveilleuse et irrésistible du

Seigneur et s’effondra dans la poussière devant

Dieu. Toute l'assemblée fit comme lui, dans des

sentiments d'une intensité inexprimable. Ils

continuèrent ainsi jusqu’à minuit, priant, chan­

tant dans les pleurs et les supplications » (1).

Les récits qui nous ont été conservés de

« l’agape » à Fetterlane, à Londres, le jour de

'l’an 1739, nous donnent un aperçu des débuts

d’un autre grand mouvement qui commença à

la même époque. Soixante Moraves assistaient

à cette réunion, et sept Méthodistes d’Oxford :

John Wesley et son frère Charles, Georges Whit-

field, Wesley Hall, Benjamin Ingham, Charles

Kinchin et Richard Hutchins, tous pasteurs

consacrés de l'Eglise anglicane. Wesley écrit, à

propos de cette réunion :

« A trois heures du matin, alors que nous

priions avec insistance, (la puissance de Dieu

vint avec force sur nous, à un tel point que beau­

coup pleuraient de joie et plusieurs tombèrent

par terre.

(1) John Greenfleld : Power from on high, p. 24 (traduit des souvenirs

de l’Eglise morave renouvelée).

PAR MON ESPRIT

27

« Aussitôt que nous fûmes un peu revenus de

la crainte et de l’étonnement causés par la pré­

sence de Sa Majesté Sainte, nous chantâmes

d’une seule voix : « Nous te louons ô Dieu ;

nous te reconnaissons comme le Seigneur ».1

J'étudiais à Knox College, quand M. Moody fit

une série de réunions de trois jours à Toronto

pendant l'hiver de 1883. Je n’ai jamais vu une

réunion plus émouvante que celle d’une certaine

après-midi. Aucun œil n’était sec, et ceux qui

commençaient à prier étaient vite arrêtés par

leur émotion.

Cependant, tout en parlant des manifestations

de la Pentecôte comme anormales, nous main­

tenons que la Pentecôte fut le Christianisme

normal. Quand le Saint-Esprit, prenant la place

de Jésus-Christ, se charge du contrôle, les ré­

sultats sont toujours conformes au pian divin.

« Chacun était fortifié par l’Esprit dans ‘l'hom­

me intérieur. Christ habitait dans leurs cœurs

par la foi, ils étaient enracinés et fondés dams

l’amour. Ils étaient remplis de toute la pléni­

tude de Dieu, et Dieu faisait en eux et par eux

au-delà de tout ce qu’ils avaient demandé ou

pensé ».

Se contenter de moins, c’eût été ravir au

Seigneur 'les mérites du Calvaire. Le but du

(1) John Greenfield : Power from on high, p. 35 (traduit du Journal

de Wesley). Fragment de la liturgie anglicane.

28

PAR MON ESPRIT

Saint-Esprit était de glorifier le Seigneur Jésus

tous les jours, depuis son couronnement jus­

qu’à son retour. II est inconcevable qu’I>I se

lasse de bien faire. Ma conviction est que la

puissance divine, si manifeste dans l’Eglise de

la Pentecôte, doit être en évidence de 'la même

façon dans l’Eglise actuelle. Le Christianisme

normal, dans les intentions du Seigneur, ne de­

vait pas commencer par l’Esprit pour finir par

la Chair.

La construction du temple spirituel ne se

poursuit ni par 'la puissance, ni par la force,

mais toujours par Son Esprit. 2

Ce fut après avoir été rempli de l’Esprit, que

le Seigneur lui-même se rencontra avec Satan

et le terrassa. Aucun enfant de Dieu n’a jamais

remporté de victoire sur l’adversaire, sans avoir

reçu la puissance de la même source.

Le Seigneur n’a pas permis à ses disciples

de témoigner en son Nom, sans avoir d’abord

été revêtus de la puissance d’En-Haut. Il est

vrai qu’avant ce jour-là, ils étaient nés de nou­

veau, étaient devenus des enfants du Père céles­

te, et avaient reçu le témoignage de l’Esprit.

Mais ils n’étaient pas des collaborateurs capa­

bles, et ne pouvaient l’être, avant d’être rem­

plis du Saint-Esprit. Cette puissance divine est

pour nous comme pour eux. Nous aussi, nous

(2) Zacharie 4 : 6.

PAR MON ESPRIT

29

pouvons faire les œuvres que notre Seigneur a

faites, et même en faire de plus grandes. A mon

sens, ['Ecriture ne veut pas dire autre chose que

ceci : 'le plan du Seigneur Jésus est que le

Saint-Esprit continue à agir parmi nous, de notre

temps, par des manifestations aussi puissantes

que celles de la Pentecôte. Un seul doit pouvoir

en chasser mille et en mettre en fuite dix mille,

car Jésus-Christ est 'le même hier, aujourd'hui et

éternellement.

Mais est-ce que ce baptême du Saint-Esprit

a des effets durables ? Combien de fois l’incré­

dulité m'a posé cette question ! Naturellement

l'œuvre durera, si l’homme est fidèle. Lorsque

les rachetés par 'le sang du Christ se laissent

complètement dominer par leur Sauveur, toutes

les ressources de Dieu le Père sont mises en

activité pour la gloire de l’Agneau qui a été

immolé.

L’efficacité du baptême du Saint-Esprit et de

feu ne disparaît que quand l’âme éteint volon­

tairement l'Esprit. Est-ce que la Pentecôte a

duré ? Est-ce que Dieu a voulu qu’elle cessât ?

La Pentecôte était de Dieu. Le réveil de Wes'ley

l’était aussi. Ce n’est conc pas Dieu, mais

l’homme qu’il faut blâmer de ce que les canaux

par lesquels passaient les flots de bénédiction

ont été obstrués. Pouvons-nous imaginer un

homme décidé à collaborer avec Dieu jusqu’à

l'extrême limite de ses forces et se posant la

question : « Est-ce que cela durera ? ».

30

PAR MON ESPRIT

A un certain endroit, en Mandchourie, le Saint-

Esprit était descendu sur les gens avec une

puissance extraordinaire. Les évangélistes chi­

nois allèrent demander au missionnaire pourquoi

il ne leur avait jamais dit que !-Esprit pouvait

travailler avec une telle puissance.

Le missionnaire répondit humblement que lui-

même ignorait que cela fût possible. Quelle tris­

tesse, de sortir « des écoles de prophètes », et

de ne pas savoir que le Saint-Esprit peut nous

revêtir de puissance, afin que nous puissions

délivrer un message de prophète !

Une association de pasteurs d’une certaine

ville du Canada m'invita à leur parler du réveil

que le Saint-Esprit opérait en Chine. Je leur

assurai que je n’avais aucune raison de me croire

un favori du Tout-Puissant. Ce que Dieu avait

fait en Chine, Il le ferait volontiers pour eux au

Canada. Par conséquent, chaque serviteur de

Dieu devait avoir la foi et le courage de croire

que Dieu le Saint-Esprit pouvait réveiller son

peuple. Je leur montrai que John Wesley et ses

collègues avaient été des hommes ordinaires,

jusqu’à ce que leurs cœurs fussent touchés par

le feu divin. A ce moment-là, un prédicateur

méthodiste réputé m’interrompit : « Quoi, Mon­

sieur, s’écria-t-il, voulez-vous dire que nous ne

prêchons pas bien mieux aujourd’hui que John

Wesley ? — Avez-vous les mêmes résultats que

lui ? », demandai-je.

PAR MON ESPRIT

31

Une autre fois, on me demanda de parler à

un synode presbytérien, à Toronto. Mon sujet

était le réveil de 1908 à Changtehfu. Je me sou­

viens de ce réveil comme du plus puissant que

j’aie jamais vu. Pendant les dix jours merveilleux

que les réunions durèrent, je dus renoncer sept

fois à prononcer une allocution, tant l’Esprit de

Dieu brisait les cœurs. Pendant que je racon­

tais tout cela au Synode, un certain professeur

de théologie, assis près de moi, n’avait pas l’air

heureux. Mon récit de la puissance que le Saint-

Esprit possède pour convaincre de péché un

auditoire chinois semblait agacer ses nerfs. On

me dit plus tard qu’un autre professeur de théo

logie, assis dans une autre partie de la salir

n’avait pas l’air à son aise, il finit par se retou

ner et dire entre ses dents : « Quelle stup.

dité ! » i. Il était bien près d’avoir commis le

péché contre le Saint-Esprit. Est-ce que vraiment

de tels prophètes peuvent former dans 'leurs

écoles, des jeunes prédicateurs possédés par le

message du Saint-Esprit ? Pouvons-nous être

étonnés que la spiritualité de la chrétienté soit

à un niveau si bas ?

Trente-deux pour cent des églises des Etats-

Unis n’ont eu aucune augmentation de membres

en 1927. Les auditoires religieux en Grande-Bre­

tagne ont diminué de moitié depuis vingt-cinq

ans.

(1) En anglais : « rats ! •

32

PAR MON ESPRIT

II n'y a pas d’autre alternative :

Un réveil du Saint-Esprit, ou l’Apostasie.

Nous sommes convaincus que la majorité des

chrétiens vivent à un niveau spirituel beaucoup

plus bas que celui que leur Maître veut pour

eux. Quelques-uns seulement « entrent dans

leurs possessions ». Rien ne peut nous revêtir de

la puissance victorieuse, sinon le baptême du

Saint-Esprit et de feu ; et personne ne peut avoir

reçu ce baptême sans le savoir. Tant de mem­

bres d'Eglise ne connaissent que le baptême

d’eau !

Cependant le grand Précurseur a dit : « Je vous

baptise d'eau pour vous amener à la repentance,

mais celui qui vient après moi est plus grand

que moi... |i| vous baptisera du Saint-Esprit et

de feu. » Hélas ! Bien des conducteurs spiri­

tuels ne connaissent pour eux et leurs troupeaux

que « le baptême de Jean ».

Malgré tout notre orgueil ecclésiastique et

notre confiance en nous-mêmes, quelle partie de

notre construction résistera à l'épreuve de feu ?

Nous ne pouvons trop affirmer notre convic­

tion, que tous les obstacles à la vie spirituelle

dans l’Eglise viennent du péché. Vous verrez,

dans les chapitres suivants, comment le Saint-

Esprit amène à 'la lumière les interdits de toutes

sortes. Ce qui est effroyable, c'est que les pé­

PAR MON ESPRIT

33

chés qui se trouvent hors de l’Eg'Iise existent

aussi, bien qu’en moindre proportion, dans

l'Eglise elle-même. Pour que des jugements trop

sévères ne soient pas portés, nous ferons remar­

quer que beaucoup d’Eglises chinoises ne sont

séparées du paganisme que par une génération

à peine. Mais n’ayons pas l’illusion de croire

que tout est pour le mieux dans nos vieilles

Eglises d’Europe ou d’Amérique. C’est le péché

individuel des membres de l’Eglise qui contriste

et éteint l’Esprit. Nous perdrions beaucoup de

notre propre justice si nous découvrions que l’or­

gueil, la jalousie, le mauvais caractère, la médi­

sance, l’avarice, l’envie et les choses de cette

sorte sont aussi haïssables aux yeux de Dieu

que ce qu’on appelle les péchés grossiers. Toui

péché dans 'le croyant, gâte l’œuvre rédemptrice

du Christ. Les cris les plus perçants que j’ai

jamais entendus, ont été poussés par des chré­

tiens chinois, qui se sont aperçus qu’ils avaient

crucifié à nouveau le Seigneur de gloire. « Non,

la main de l’Eternel n’est pas trop courte pour

sauver, ni son oreilie trop dure pour entendre.

Mais ce sont vos crimes qui mettent une sépa­

ration entre vous et votre Dieu, ce sont vos pé­

chés qui vous cachent sa face et l’empêchent de

vous écouter. » (Esaïe 59 : 1,2).

L’impureté, les crimes des Eglises ne peuvent

être bélayés que par l’Esprit et par le feu.

34

PAR MON ESPRIT

A cause de l'importance donnée dans ce livre

à la confession du péché, il sera bon que je

donne mes vues personnelles à ce sujet.

Il y a quelques années, j’allais commencer

une série de réunions dans un centre religieux

important en Chine. Une dame missionnaire vint

me voir pour m'exposer ce qu’elle appelait « un

plan sûr pour émouvoir les âmes ». Elie voulait

que je commence par une confession de mes

péchés ; elle suivrait, puis je persuaderais aux

autres missionnaires d’en faire autant. Les pas­

teurs chinois, naturellement, continueraient et

ainsi, affirmait-elle, tous s’effondreraient.

Je 'lui répondis que le Seigneur ne m’avait pas

fait voir les choses de cette façon. « Si j’ai des

interdits, lui dis-je, ils sont un obstacle à Honan

(d’où je viens), où je suis connu ; il en est de

même dans votre cas. Donc, mieux vaut retour­

ner au plus tôt dans nos champs respectifs et

renoncer à nos interdits. Confesser nos péchés

devant cet auditoire qui ne nous connaît pas,

serait perdre un temps précieux. De plus, qui

suis-je pour encourager ces missionnaires à con­

fesser leurs péchés, alors que peut-être ils vi­

vent plus près de Dieu que moi ? L’Esprit ne

désire pas que je sois un détective. Si les mis­

sionnaires ont des interdits, 'le Saint-Esprit les

obligera bien à les balayer, c’est son affaire et

non la nôtre. » Je n’ai jamais rien vu de plus

émouvant que le spectacle de ces missionnai­

PAR MON ESPRIT

35

res ; à la dernière réunion, ils s’humilièrent de­

vant d’auditoire, et confessèrent 'les péchés qui

entravaient leur vie chrétienne.

Nous avons le sentiment absolu que les pé­

chés commis avant la conversion sont sous le

sang du Fils de Dieu et n’ont pas à être confes­

sés publiquement. Le faire, ce serait amener le

déshonneur sur le sacrifice du Calvaire. Nous

avons entendu des membres d’Egdise confesser

des péchés commis avant qu’ils se fussent joints

à l’Eglise, mais ils n'étaient pas réellement nés

de nouveau en devenant membres. L’humiliation,

inspirée par le Saint-Esprit, qui accompagnait

leurs confessions, remplissait d’une crainte res­

pectueuse l’auditoire, fortement ému. De plus,

d’après nos observations, nous concluons qu’il

doit y avoir d’abord parmi les vrais enfants de

Dieu, une profonde conviction de péché avant de

s'attendre à ce que les autres soient touchés.

D’après notre propre expérience, nous pouvons

déclarer que chaque fois que cette condition pré­

liminaire a été remplie, les inconvertis de d’au­

ditoire se sont complètement effondrés devant

Dieu. 1'1 n’y aurait pas eu de Pentecôte, si, tout

d'abord, les cent vingt dans la Chambre Haute

n'étaient arrivés à ce stade. Les chrétiens chi­

nois parlent de ce travail de l’Esprit comme d’un

jugement, mais c’est un « hsiao shen pan » (pe­

tit jugement), car le chemin est encore ouvert

à celui qui confesse ses péchés pour obtenir la

purification par le sang précieux du Christ.

36

PAR MON ESPRIT

Nous croyons aussi qu’en ce qui concerne le

péché secret, c’est-à-dire le péché connu par

l’âme seule et par Dieu, il suffit généralement

pour obtenir le pardon, de le confesser dans la

prière secrète. Nous disons en général, parce

que nous avons vu beaucoup de cas de pasteurs

et conducteurs de ‘l’Eglise pour lesquels la con­

fession secrète n’avait pas suffi. Leur confession

angoissée et publique montrait clairement que

pour eux, du moins, il n’y avait que ce moyen

d’être soulagé.

Quant au péché commis contre une personne

particulière, l’Ecriture est parfaitement explicite.

« Si tu présente ton offrande à l'autel, et que là

tu te souviennes que ton frère a quelque chose

contre toi,‘laisse là ton offrande devant l'autel et

va d’abord te réconcilier avec ton frère, puis

viens présenter ton offrande » (Matth. 5, 24/25).

Il est inutile de prier si nous savons que nous

avons fait du tort à quelqu'un. Réparons d'abord,

avant d’oser nous approcher de Dieu en public

ou en secret. Je crois que 'le réveil éclaterait

dans presque toutes les Eglises, si cette règle

était suivie. Enfin, pour 'les péchés publics,

l’expérience nous a montré qu’on ne pouvait en

être débarrassés que par la confession publique.

Ceci, il est vrai, signie la crucifixion de la

chair ; mais par notre désobéissance volontaire,

nous avons exposé à la honte ouvertement notre

Seigneur de gloire, et cette confession est le

prix que nous devons payer.

PAR MON ESPRIT

37

Il y a quelques années, nous adressant à une

assemblée nombreuse de pasteurs et d’anciens

au Canada, nous insistâmes sur le fait que Dieu

voulait que nous mettions l’accent sur le péché.

Quelques heures après, à une réunion de pas­

teurs, le sujet revint sur le tapis, et on me dit

que lia majorité des assistants, après une bonne

discussion, affirmèrent, au contraire, qu’on avait

trop insisté sur la question du péché. Mais la

pensée de l'homme n’est pas celle de Dieu. Le

Calvaire est l'accent mis par Dieu sur le péché.

Sûrement, nous ne pouvons lui donner trop d’im­

portance, puisque le Fils sans péché a dû être

fait péché pour nous. N’est-ce pas John Wes'ley

qui murmura, au moment d’entrer dans la pré­

sence de son divin Roi : « Je suis le premier de

pécheurs, mais Jésus mourut pour moi ! »

\*

\* \*

Nous parlerons dans le cours de cet ouvrage,

des possessions démoniaques. Nous savons que

ce n'est pas un sujet à la mode. Quand le livre

du docteur Nevius, intitulé « Démon Posses­

sion », parut, l'éditeur d’un journal bien connu

écrivit : « Voilà un nouvel exemple de la manière

dont quelques hommes laissent facilement aller

leur raison à la dérive ». Cependant, ce que nous

avons vu de nos yeux nous amène à la conclu­

sion que ce n’est pas le docteur Nevius, mais

58

PAR MON ESPRIT

l’éditeur, qui a trop facilement laissé sa raison

aller à la dérive.

Citons l'opinion du docteur Schofield, méde­

cin spécialiste renommé de Londres : « Je pense,

écrit-il, que ceux qui connaissent 'l’Orient ne

peuvent mettre en doute que Satan y règne sans

conteste... L’aliénation mentale est un mot gé­

néra1! qui couvre toute espèce de folie, mais il

couvre davantage encore. Mon expérience même

en Angleterre, et celle de tous les hommes expé­

rimentés ayant à faire aux maladies mentales,

prouve sans aucun doute qu’ici et là nous ren­

controns des cas de gens « possédés » de quel­

que esprit malin. Je suis un de ceux qui croient

à l’existence de cas semblables. Je crois de plus

que ces démons peuvent être chassés et l’ont

été, leurs victimes étant revenues à leur état

normal » 1.

Plusieurs personnes ont qualifié le travail que

Dieu m’a confié comme étant de simple émoti­

vité. Nous ne nous défendrons qu’en citant quel­

ques extraits de lettres reçues par des amis, au

Canada, écrites par des missionnaires en Mand­

chourie au cours du réveil de 1908.

« Jusqu’à présent j’avais en horreur les mani­

festations religieuses, hystériques et émotives.

Les premières crises de larmes que je vis se

produire chez des hommes me déplurent extrê­

(1) Helen S. Dyer : Réveil aux Indes, p. 14.

PAR MON ESPRIT

39

mement. Je ne savais pas ce qu’elles cachaient.

Enfin, il devint évident pour moi que l’Esprit de

Dieu seul travaillait dans les cœurs ».

« Souvenez-vous que le Chinois est l'homme

qui craint le plus l’opinion publique, qu'il y avait

là des hommes et même des femmes qui bra­

vaient tous les préjugés, violant >la tradition sécu­

laire de ne jamais s’humilier, ni s’abaisser en

public. Vous pouvez vous imaginer l’étonnement,

l’émerveil'lement qui remplissaient le cœur des

missionnaires. »

« Une puissance est survenue dans il’Eglise

que nous ne pouvions maîtriser, même si nous

le voulions. C’est un miracle que l’impassible

Chinois, si plein de propre justice, arrive à con­

fesser de lui-même des péchés qu’aucune tortu­

re du « Yamen » (justice chinoise) n’aurait pu

'lui arracher ; qu’un Chinois s’abaisse au point de

réclamer en pleurant les prières de ses frères

en >la foi, cela est impossible à expliquer au point

de vue humain. »

« Nous sommes confondus par la merveille de

ce réveil !... Nous avons entendu parler de ceux

du pays de Galles, aux Indes et même chez nos

proches voisins, en Corée, mais quand la béné­

diction tombe si richement, si pleinement com­

me elle 'le fait au milieu de nous depuis quel­

ques jours, quelle différence ! »

« Vous vous dites peut-être que c’est de l’hys­

térie religieuse. Nous l’avons cru aussi, quand

40

PAR MON ESPRIT

nous avons entendu parler de réveil. Mais nous

sommes ici soixante presbytériens écossais et

irlandais qui en avons été les témoins. Beaucoup

d’entre nous en ont eu peur au début, mais après

avoir vu ce qui s'est passé ici chaque jour de

la semaire dernière, il n'y a certainement qu’une

explication : c’est que l’Esprit de Dieu se mani­

feste d’une manière inimaginable. Nous n’avons

pas le droit de critiquer. Nous ne l’osons pas.

Un des articles du Credo qui revient à nos mé­

moires dans toute sa solennité est celui-ci :

« Je crois au Saint-Esprit ».

CHAPITRE II

Préparation intensive

En automne 1901, après m’être remis des

effets terribles de la révolte des Boxers, je com­

mençai, en rentrant en Chine, à être de plus en

plus mécontent des résultats de mon travail.

Dans mes premières années de ministère, je

m'étais consolé de mes insuccès, en pensant qui

les semailles devaient précéder la moisson, e

que celle-ci viendrait en son temps. Mais la mois­

son, au bout de treize ans de travail), me sem­

blait plus 'loin que jamais. Je sentais qu’une bé­

nédiction bien plus grande m’attendait, si seu­

lement j’étais capable d’en avoir la vision, et

d’avoir la foi pour la saisir. A mon esprit reve­

naient constamment ces mots : « En vérité, en

vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera

'les oeuvres que je fais et ii en fera même de

plus grandes... »

Je sentais profondément qu’îl était impossi­

ble de croire que ce que je faisais année après

année équivalait aux « œuvres plus grandes ».

Mécontent, inquiet, j’étudiais plus attentivement

42

PAR MON ESPRIT

les Ecritures. Tout passage portant sur la ques­

tion de la puissance était pour moi vie et respi­

ration. J’avais dans ma bibliothèque de nombreux

livres sur le Réveil. Je îles lus et les re'lus. Cela

devenait une telle obsession, que ma femme

avait peur que ma raison ne succombât. Les ré­

cits du Réveil gallois de 1904 et 1905 me furent

d’un grand secours. Le révei1! n’était donc pas

une chose du passé. Je me rendis compte, gra­

duellement, que j’avais découvert un fülon d'une

richesse infinie.

Un ami travaillant aux Indes, m'envoya, au

cours de l'automne de 1905, des extraits de l’au­

tobiographie de Finney et de ses discours de

Réveil. Ce fut l’étincelle qui m’embrasa. « Est-

ce qu’un fermier, disait ‘la préface, penserait à

prier pour obtenir une moisson sans avoir

d’abord semé ? Pourquoi 'les chrétiens s'atten­

draient-ils à une grande moisson d'âmes, même

s’ils la demandent à Dieu, avant d’avoir rempli

d’abord les 'lois de la récolte spirituelle ? » Si

Finney a raison, me dis-je, je vais découvrir quel­

les sont ces lois et je les observerai coûte que

coûte.

Au début de 1906, alors que j’étais en route

pour participer à la campagne intensive d'évan­

gélisation qui se fait annuellement à la grande

foire idolâtre de Hsun-Hsien, un collègue me

prêta l'autobiographie complète de Finney. Il

m’est impossible de dire ce que ce livre fut

pour moi. Nous, les missionnaires, en lûmes

PAR MON ESPRIT

43

une portion chaque jour tant que dura la foire.

C’est à cette foire que je commençai à voir les

premiers signes dans 'les cœurs de mes audi­

teurs de l’action de la puissance suprême. Un

jour, tandis que j’avais pris pour texte, 1 Timo­

thée 2 : 1 à 7, plusieurs personnes furent pro­

fondément émues. Un évangéliste murmura avec

une crainte respectueuse : « Mais ces gens pa­

raissent émus comme les auditeurs de Pierre à

la Pentecôte. » Le même soir, je parlai devant

une salle comble. Mon texte était, 1 Pierre 2 :

24. « Il a porté 'lui-même nos péchés en son

corps sur le bois... » La conviction du péché se

lisait sur tous les visages. Quand, à la fin, je

demandai des décisions, l’auditoire entier se

leva comme un seul homme en criant : « Nous

voulons suivre ce Jésus qui est mort poui

nous ! » Je pensais qu’un des évangélistes al’lai

parler après moi, mais en me retournant, je les

vis tous les dix, debout, sans mouvement, re­

gardant, étonnés. Tandis que l’un d’eux restait

dans la salle pour parler à la fou'le, j’allai avec

les autres dans une chambre contiguë pour prier.

Pendant quelques minutes ce fut un silence abso­

lu. Tous semblaient trop frappés de crainte pour

parler. Enfin, 'la voix tremblante d'un évangéliste

s'éleva : « Mes frères, Celui pour qui nous avons

prié si longtemps était présent en personne par­

mi nous ce soir. Mais sachons bien que pour

qu’il demeure avec nous, il faudra que notre ma­

nière de vivre soit très châtiée. »

44

PAR MON ESPRIT

En 1906, en automne, désappointé par l’état

languissant de mes annexes, je projetais une

tournée pour essayer de les réveiller. Mais i'I y

avait cependant entre le Seigneur et moi une

question qui devait être réglée avant tout. Inutile

d’entrer dans les détails ; tout ce que je puis

dire c’est qu'il s’agissait d’un différend entre

un collègue et moi. Je sentais honnêtement que

j’étais dans mon droit. (Ceci est très humain.

Dans toute querelle il est toujours sage de faire

la part de chacun). En tout cas, l’impulsion de

l’Esprit était claire. Il fallait que cette affaire fût

réglée. Je répondais toujours à Dieu que la faute

était du côté de mon coliègue et non pas du

mien ; c'est lui qui devait venir à moi, et non moi

qui devais aller à lui. L’Esprit parlait toujours.

« Mais enfin, Seigneur, discutais-je, il est venu

dans mon bureau et s’est accusé avec larmes.

La chose n’est-elle pas arrangée ? »

— « Hypocrite ! semblait-li me dire, tu sais

très bien que vous ne vous aimez pas comme

je vous ai commandé de le faire. » Je persistais :

« La faute est du côté de mon collègue, je ne

puis rien faire. » Alors vint le mot final : « Si tu

ne règles pas cette question avant de partir pour

ta tournée, tu échoueras, je ne pourrai aller avec

toi. » Cela m’humiiia un peu. Je n’avais pas du

tout envie de faire cette tournée si longue et si

fatigante sans Son aide ; je savais bien que seul

je serais « comme battant l’air ».

PAR MON ESPRIT

45

La veille de mon départ, je devais présider

une réunion de prière pour les chrétiens chinois.

Tout le long du chemin, la voix continuait à me

presser : « Va, et arrange cette affaire, pour que

je puisse t’accompagner demain ». Je ne voulais

pas céder. Je commençai 'la réunion. Cela alla

bien pendant le premier cantique et la lecture de

la Bible. Mais aussitôt que j’ouvris la bouche

pour prier, je ne savais plus ce que je disais, car

l’Esprit me répétait sans cesse : « hypocrite !

pourquoi ne règles-tu pas cette affaire ? ». Je

fus encore plus troublé pendant ma courte allo­

cution. Finalement à peu près à la moitié de

mon discours, le fardeau devint si intolérable

que je cédai et dis en mon cœur : « Seigneur

dès la fin de la réunion j’irai régler cette affai­

re ». Instantanément, quelque chose sembla cé­

der dans l’auditoire. Mes auditeurs ignoraient ce

qui se passait dans mon cœur, et cependant

l’atmosphère fut absolument transformée.

Quand la réunion fut ouverte à tous, ceux qui

voulaient prier se levèrent l’un après l’autre,

mais ne purent qu’éclater en pleurs. Depuis vingt

ans que ies missionnaire travaillaient dans le

Honan, ils avaient espéré en vain voir les Chinois

verser des larmes de repentir.

La réunion ne se termina que très tard. Aussi­

tôt qu'il fut possible, je me hâtai d’aller chez mon

collègue pour régler ce qui nous divisait. Les lu­

mières étaient éteintes, toute 'la famille était

46

PAR MON ESPRIT

couchée. Je revins chez moi pour ne pas les dé­

ranger. Mais la chose était en règle. Le lende­

main, dès l’aube, je me mis en route pour l’une

de mes annexes. Les résultats de cette tournée

dépassèrent toutes mes espérances. L’Esprit de

Dieu partout se manifesta, jugeant le péché. Les

torts furent réparés, les choses tordues furent

redressées. Je ne pus consacrer qu’une soirée à

un certain endroit, mais tous les auditeurs fu­

rent touchés aux larmes. Dans 'l’année qui suivit,

le nombre des membres de l’Eglise, dans l’une de

mes annexes, fut doublé ; dans une autre 54 per­

sonnes furent ajoutées à l’Eglise, et dans une

autre, 88.

Quelques mois après cette première tournée,

le monde religieux fut électrisé par le récit du

Réveil en Corée.

Le secrétaire de notre Société, alors en visite

en Chine, le docteur R.P. Mac Kay, me demanda

de l’accompagner en Corée. Inutile de dire avec

quelle joie j’acceptai cette proposition. Le mou­

vement religieux en Corée, en me montrant les

possibilités illimitées du Réveil était d’une im­

portance capitale pour moi.

Il est bon de connaître le Réveil par les récits

de la presse, mais quelle différence cela fait de

le voir de ses yeux, d’en respirer l’atmosphère,

de sentir vibrer son cœur dans ces réunions !

Je compris en Corée, avec d’autres, que le Réveil

était le plan de Dieu pour mettre le monde en

PAR MON ESPRIT

47

feu. J’étais depuis bien peu en Corée, quand je

vis la source d’où était né ce grand mouvement.

M. Swollen, de Pingyamg, me raconta que les mis­

sionnaires de sa station, méthodistes et presby­

tériens, après avoir lu des récits de Réveil aux

Indes, avaient pris la décision de prier chaque

jour à midi pour obtenir une grâce semblable.

« Au bout d'un mois, dit M. Swollen, un frère

proposa de cesser ces réunions ; car disait-il,

voilà un mois que nous prions et rien ne change.

Nous y passons beaucoup de temps, et sans ré­

sultat. Continuons notre travail, et prions cha­

cun chez nous, à l’heure la plus commode ».

Cette proposition semblait logique. Cependanl

la majorité décida qu’au lieu d’arrêter les prié

res, nous devions au contraire les prolonge!

Nous fixâmes alors i’heure de notre rencontre

à 4 heures au lieu de midi, pour pouvoir prier,

s’il le fallait, jusqu’au souper. Nous persévérâ­

mes jusqu’à ce que, après des mois d’attente,

l'exaucement vint ».

Ces missionnaires de Pingyang étaient, autant

que je m’en souviens, des gens moyens, comme

vous et moi. Aucun d’eux n’était doué remarqua­

blement. Ils vivaient, travaillaient, agissaient

comme ies autres missionnaires. Mais dans la

prière ils étaient différents. Un soir, le docteur

Mac Kay et moi, fûmes invités à la réunion mis­

sionnaire de prière. Je n’avais jamais été si

conscient de la présence divime que ce soir-là.

48

PAR MON ESPRIT

Ces missionnaires nous portaient jusqu’au trô­

ne même de Dieu. On avait le sentiment qu’ils

parlaient à Dieu face à face. En revenant chez

nous, le docteur Mac Kay resta silencieux un

long moment. Je pouvair voir qu’ii était très re­

mué. Enfin, avec une profonde émotion il me dit :

« Quelle prière stupéfiante ! Vous autres, dans le

Honan, vous êtes loin d’atteindre un niveau pa­

reil ».

Ce qui me frappa aussi, ce fut la nature prati­

que du mouvement. Ce n’était pas une rafale

d’enthousiasme religieux disparaissant avec le

vent qui l’a apportée, bien qu'il y eût naturelle­

ment, les manifestations extérieures qui accom­

pagnent inévitablement des effusions aussi phé­

noménales de puissance spirituelle.

Un fait patent, c’est qu’il y avait là des dizai­

nes de milliers d’hommes et de femmes dont la

vie avait été radicalement transformée par le

feu divin. Je vis de grandes églises contenant

1 500 personnes, si combles qu’il fallut organiser

deux réunions ; une pour les femmes et une

pour les hommes. Tous étaient presque tragique­

ment désireux de répandre « la bonne nouvelle ».

Même des petits garçons abordaient dans la rue

des grandes personnes pour les supplier d’accep­

ter Jésus pour Sauveur. Je remarquai encore une

chose : c’était leur extraordinaire générosité. La

pauvreté des Coréens est proverbiale. Cependant

un missionnaire me dit qu'il avait peur de men­

PAR MON ESPRIT

49

tionner devant ses fidèles un besoin quelconque,

car ils donnaient tant ! Partout existait un véri­

table culte pour la Parole de Dieu. Chacun por­

tait sa Bible avec lui, et le merveilleux esprit de

prière pénétrait tout.

Pour retourner à Honan, le docteur Mac Kay et

moi passâmes par la Mandchourie. Puisque Dieu

ne fait pas acception de personnes, j’étais sûr

qu’il était prêt à bénir la Chine comme II avait

béni la Corée. A Moukden, je racontai, un diman­

che matin, à un vaste auditoire, l’histoire du

Réveil coréen. Tous semblaient profondément

émus, et l’om me demanda de revenir en février

de l'année suivante pour tenir une série de réu­

nions pendant une semaine. A Liaoyang, mon ré­

cit fut accueilli de la même façon, et l’on me fit

la même requête. Continuant vers le Sud, nous

arrivâmes à Peitaiho ; cette fois je racontai mes

expériences à un groupe important de mission­

naires. Une impression profonde fut produite.

Plusieurs misionnaires résolurent de se réunir à

des heures fixées pour prier jusqu’à ce que

Dieu envoyât à la Chine un Réveil comme celui

de la Corée.

En arrivant à Changthfu, une lettre des mis­

sionnaires de Kikungshan m’attendait. Ils me de­

mandaient avec instance d’aller leur parler de ce

que j’avais vu. Je le fis le dimanche soir sui­

vant. Je remarquai que j’avais considérablement

dépassé le temps si généreusement mis à ma

disposition. Craignant de finir trop tard, je sup­

50

PAR MON ESPRIT

primai le dernier cantique et prononçai la béné­

diction finale. A ma grande surprise, pendant au

moins six minutes, personne ne bougea. Un si­

lence de mort régnait dans la salle. Graduelle­

ment, des sanglots étouffés se firent entendre.

Des missionnaires se levèrent, et en versant

d'abondantes larmes, confessèrent leurs fautes

les uns aux autres. Nous ne nous séparâmes

qu'à une heure très tardive.

Nous avions préparé pour la semaine suivante

une conférence avec un programme très intéres-

rant. Mais quand les missionnaires se rencon­

trèrent 'le lundi matin, ils décidèrent de mettre

ce programme de côté et de continuer à prier et

à suivre les impulsions du SaintÆsprit.

Je n'ai jamais passé avec nos frères mission­

naires en Chine, des jours plus merveilleux.

Avant de nous séparer pour rejoindre nos

champs d’activité situés dans toutes les parties

de la Chine, nous décidâmes que chaque jour, à

quatre heures de l’après-midi, nous serions tous

en prière, jusqu'à ce que la bénédiction divine

tombât sur l’Eglise chinoise.

CHAPITRE III

Le début du mouvement

en Mandchourie

Quand je partis en février 1908 pour mon 'long

voyage en Mandchourie, j’y allai avec la convic­

tion que j’avais de la part de Dieu un message à

transmettre à son peuple. Mais je n’avais pas de

méthode. Je ne savais pas comment diriger un

Réveil. Je ne pouvais faire une allocution et

laisser prier les gens, et c’était tout.

Le soir de mon arrivée à Moukden, je causais,

dans son bureau avec mon hôte missionnaire.

Naturel'lement, j’étais tendu au plus haut point à

la pensée de ce qui m’attendait ; mon hôte, au

contraire, semblait spécialement indifférent à la

pensée d’un Réveil. Il choisit ce soir-là, entre

tous, pour m’impressionner par la supériorité

de ses vues théologiques. « Vous savez, Goforth,

me dit-il, i'I y a un terrible phraseur dans votre

Mission. Comment s'appelle-t-il ? Mac... ? — Est-

ce Mac Kengie ? demandai-je ; mais ce n’est pas

possible, car il est loin d’être un phraseur. Il est

considéré comme un des meilleurs théologiens

52

PAR MON ESPRIT

de la Chine. — Non, me dit-il, ce n’est pas Mac

Kengie. Oh, oui, je m'en souviens, c'est Mac

Kay. » — Mais Mac Kay est notre secrétaire,

répliquai-je, et une de ses allocutions serait

appréciée par n’importe quel auditoire.

— Eh bien, dit-il, je l’ai entendu à la confé­

rence de Shanghaï. Sa théologie, mon cher, est

aussi vieille que le déluge !

— Arrêtons-nous, dis-je, car ma théologie est

aussi vieille que la sienne. De fait, elle est aussi

ancienne que le Tout-Puissant Lui-même !

J’appris aussi que la femme de mon hôte

n’était pas en sympathie avec mes réunions, et

était partie en visite chez une de ses amies

avant mon arrivée. Je ne pus pas m’empêcher

de penser que, si ce foyer était un échantillon

de ceux des autres missionnaires, les perspec­

tives d’un Réveil étaient bien lointaines.

D'autres désappointements m’attendaient. Je

n’avais accepté l’invitation qui m'avait été faite

l’année précédente, qu'à la condition que les

deux branches de l’Eglise presbytérienne — l’Ir­

landaise et l’Ecossaise — s’uniraient pour mes

réunions, et que celles-ci seraient préparées par

la prière.

Imaginez ma déception, quand j'appris qu'aucu­

ne réunion supplémentaire de prières n’avait eu

lieu. La goutte qui fit déborder le vase et qui

fit chanceler ma foi déjà défaillante, fut

d'apprendre que les deux branches de l’Eglise

PAR MON ESPRIT

53

presbytérienne ne s'étaient pas unies. Je mon­

tai dans ma chambre ; m’agenouillant près de

mon lit et incapable de retenir mes larmes, je

criai à Dieu : « A quoi bon ma venue ? Ces gens

ne te cherchent pas. Ils ne désirent aucune béné­

diction. Que puis-je faire ? » Une voix me sembla

me répondre immédiatement : « Est-ce ton œuvre

ou la mienne ? Ne puis-je pas agir en souverain ?

Invoque-moi, et je te répondrai ; je t'annoncerai

de grandes choses, des choses cachées que tu

ne connais pas. » (Jérémie 33,3).

De bonne heure le lendemain, un des anciens

vint me voir. Aussitôt qu'il fut seul avec moi, il

éclata en pleurs : « L’année des Boxers, me dit

il, j'étais trésorier de 'l’Eglise. Les Boxers vir

rent et détruisirent tout, même les livres d

comptes. Je savais donc que je pouvais menth

sans danger. Je jurai que je n’avais jamais reçu

certains fonds qui m’avaient été confiés. Depuis,

je me suis servi de ces fonds pour mes affaires.

Hier, pendant vos allocutions, j’étais comme

fouillé par une flamme. Je n’ai pas fermé l'œil

de la nuit. La seule chose qui me reste à faire

pour me soulager, c’est de confesser mon péché

devant l’Eglise et de faire pleine et entière

restitution. »

Après mon exhortation ce matin-là, l’ancien

se leva devant tous et mit à nu son péché. L’effet

fut instantané. Un autre membre poussa un cri

perçant, mais quelque chose sembla le retenir,

et i'1 se tut sans rien confesser. Plusieurs alors

54

PAR MON ESPRIT

prièrent successivement et se confessèrent en

pleurant.

Pendant toute la troisième journée, le mouve­

ment augmenta d’intensité. Mon hôte, le mis­

sionnaire, me dit : « Ceci me stupéfie. Cela res­

semble au Réveil écossais de 1859. Ne pourriez-

vous pas renoncer à vos autres allocutions et

commencer des services d’actions de grâce ? —

Si je comprends la situation, répondis-je, nous

sommes encore loi<n des actions de grâce. H y

a encore beaucoup de péchés qui doivent venir

à la lumière. Laissez-moi continuer mes exhorta­

tions, et ensuite vous tiendrez tous les services

d’actions de grâce que vous voudrez. »

Le quatrième matin, un auditoire exceptionnel­

lement nombreux envahit la salle. Les gens pa­

raissaient être dans une attente anxieuse. Pen­

dant le chant qui précéda mon allocution, une

voix intérieure me dit : « Le succès de ces réu­

nions est phénoménal. Cela va te faire une répu­

tation extraordinaire, non seulement en Chine,

mais dans le monde entier. » La chair en moi

répondit, et un sentiment de satisfaction m’en­

vahit. Immédiatement, je sentis que c’était l'ad­

versaire qui était à l’œuvre de la façon la plus

subtile, en me suggérant de partager la gloire

avec le Seigneur Jésus. Combattant la tentation

je dis : « Satan, sache une fois pour toutes que

je suis prêt à devenir l’atome le plus insignifiant,

pourvu que mon Maître soit glorifié comme II

se doit. » Le cantique étant achevé, je me levai

pour parler.

PAR MON ESPRIT

55

Pendant toute ma prédication, je sentis avec

intensité la présence de Dieu. En concluant je

dis à 'l’auditoire : « Maintenant, vous pouvez

prier. » Immédiatement, un homme s’avança jus­

que devant l’estrade, la tête basse, le visage

inondé de larmes. C’était l’ancien qui, deux

jours auparavant, avait poussé un cri perçant.

Comme poussé par une puissance incoercible il

s’écria: « J’ai commis adultère. J’ai essayé trois

fois d’empoisonner ma femme ! » Il arracha

alors les bracelets d’or de ses poignets et la

bague d’or qu’il avait à son doigt, et les plaça

dans le plateau de la collecte en disant : « Qu’ai-

je besoin, moi un ancien de l’Eg'lise, de ces futi­

lités ? » Il prit sa carte d’ancien et la mit en mor­

ceaux qu'il jeta sur le plancher. « Vous avez tous

de mes cartes chez vous, dit-il à l’auditoire.

Ayez la bonté de les déchirer. J'ai profané ma

charge sacrée, je donne ma démission d’ancien. »

Après cette confession émouvante, personne

ne bougea pendant plusieurs minutes. Puis, l’un

après l'autre, tous les anciens se levèrent et

offrirent leur démission. Le résumé de leurs

confessions était ceci : « Bien que nous n’ayons

pas péché comme notre frère, cependant nous

sommes indignes, nous aussi, de conserver notre

charge. » Les diacres, un par un, se levèrent, et

donnèrent aussi leur démission. « Nous aussi

sommes indignes », confessèrent-ils.

Depuis plusieurs jours, j’avais remarqué que

le plancher, devant 'le pasteur indigène, était

56

PAR MON ESPRIT

souvent mouillé de larmes. Il se leva, et la voix

brisé nous dit : « Si l’Eglise est dans ce triste

état, c'est que je n'ai pas été ce qu’il aurait fallu.

Je ne suis pas digne d’être votre pasteur. Voilà

ma démission. »

Une scène des plus touchantes suivit. De dif­

férents côtés des voix criaient : « Non, non, cher

pasteur, cela va bien. Nous vous réélisons. » Tout

l’auditoire confirma ces paroles à grands cris,

jusqu’à ce qu’enfin le pauvre pénitent fut per­

suadé que son troupeau lui rendait sa pleine con­

fiance. L’auditoire réclama que les anciens se

levassent à leur tour, et un vote unanime leur

rendit la confiance de l’Eglise. Ce fut ensuite le

tour des diacres. L'harmonie était rétablie. Le

même soir, l’ancien dont la confession avait été

suivie de fruits si merveilleux, fut vivement pris

à partie par un de ses amis. « Qui vous a obligé

à vous avilir publiquement, ainsi que votre fa­

mille ? » lui demanda-t-il. Mais il répondit : Pou­

vais-je m’en empêcher ? ».

Ce fut une grande joie pour moi de voir le

changement que l’attitude de mon hôte subit

pendant ces réunions. Un matin, tandis qu'on

priait pour différentes personnes, i>l se précipita

en avant en disant : « Priez pour nous, 'les mis­

sionnaires, nous en avons plus besoin que n'im­

porte qui. » Sa femme, si indifférente, revint de

chez son amie plusieurs jours avant la fin de la

campagne. Ce n’était pas trop tard, son cœur

fut touché, et elle devint plus consacrée même

que son mari.

PAR MON ESPRIT

57

Le dernier jour, le pasteur indigène dit à ses

gens : « Vous savez combien de nos anciens et

de nos membres ont rétrogradé. Oh ! s’il y avait

moyen de les ramener ! » A ces mots l’auditoire

se 'leva comme un seul homme et tous s’uni­

rent pour prier en faveur des brebis égarées. On

pria comme si ces âmes étaient celles auxquel­

les on tenait le plus au monde, comme une mère

prierait pour son fils prodigue. Au cours de cette

même année, des centaines de rétrogrades re­

vinrent au bercail. La plupart confessèrent qu’ils

ne pensaient pas avoir jamais été convertis au­

paravant.

Un des anciens de l’Egiise de Liaoyang, peu

avant mon arrivée, avait déménagé un dimanche.

Le missionnaire était allé le voir, et l’avait repris

pour avoir donné aux fidèles un si mauvais

exemple. L’ancien s'était mis en colère, affirmant

qu’il n’avait eu que Je dimanche pour faire son

déménagement. Le matin du second jour de ma

série de réunions, il s’effondra devant tous et

confessa son péché. H aurait eu bien le temps de

déménager pendant la semaine, mais il avait

voulu mettre à profit le dimanche. Peu après mon

départ, cet ancien tint des réunions pour les élè­

ves du lycée et obtint d’extraordinaires résultats.

Après la confession de cet ancien, le deuxiè­

me jour, la pression du Saint-Esprit augmenta

rapidement. Un matin, le cinquième jour, un vieux

rétrograde s’écria angoissé : « Je l’ai tué ! » Il

confessa son péché. Il était brouillé à mort avec

58

PAR MON ESPRIT

un de ses voisins. Celui-ci étant tombé malade,

notre rétrograde, qui était médecin, fut appelé

pour lui ordonner un remède. Il lui ordonna du

poison qui 'le tua. L’effet de cette révélation peut

plus facilement s'imaginer que se décrire. En

quelques minutes, l’assemblée entière semblait

être dans les affres du jugement. De tous côtés

partaient des confessions et des demandes de

pardon.

En revenant à la maison, après la dernière réu­

nion, Monsieur Douglas, le missionnaire princi­

pal, me dit : « Je suis courbé dans la poussière.

C’est le Réveil écossais de 1859 qui se repro­

duit sous mes yeux. Je n’y étais pas, mais mon

père m'en a souvent parlé. Il m’a raconté que

les gens travaillaient tout le jour aux champs,

rentraient en hâte pour manger un morceau et

repartaient à l’Eglise où ils restaient jusqu’à mi­

nuit. Mais ma faible foi ne me permettait pas

de m’attendre, ici, à quelque chose de sembla­

ble ». IJ me tendit une lettre qu'il avait reçue de­

puis plusieurs semaines, du docteur Moffat, pas­

teur en Corée : « Je veux que vous sachiez, écri­

vait-il, que pendant toute la série à Liaoyang,

mes fidèles, qui sont trois mille, prieront pour

que les plus riches bénédictions vous soient

accordées ».

Le Réveil de Liaoyang fut le début d'un mou­

vement qui se propagea dans tout le pays envi­

ronnant. Des groupes de chrétiens réveillés an­

PAR MON ESPRIT

59

nonçaient ici et là l'Evangile rédampteur. Dans

une des annexes, un chrétien avait un fils de

très mauvaise réputation. Après la réunion tenue

par un de ces groupes, son cœur fut brisé, il

confessa et se convertit. Cela eut un effet re­

marquable dans le village. Des païens se disaient

entre eux : « Le Dieu des chrétiens est venu. Il

est même venu chez ce mauvais garnement et a

chassé de lui toute sa méchanceté. 1'1 est main­

tenant comme les autres chrétiens. Si vous ne

voulez pas aller dans la même voie, ne vous

approchez pas d’eux ».

Dans ce même village vivait un chrétien qui,

bien des années auparavant, avait emprunté à

un de ses voisins païens une somme considé­

rable. Il n’avait nullement l’intention, avoua-4-il

plus tard, de rembourser. Mais un des résultats

du travail d’un de ces groupes de réveil fut la

repentance de cet homme. Il calcula 'les inté­

rêts composés de sa dette, alla chez son créan­

cier et lui paya tout.

Dans un autre village de la même région, il y

avait un homme renommé pour sa chance phéno­

ménale au jeu. Un jour, cet homme sella son

âne et partit pour aller réclamer de l'argent que

quelques personnes lui devaient. Il était à peine

arrivé à la «lisière du vil'lage que l’âne s'arrêta.

Le joueur le frappa à coups de bâton, à coups de

pied ; l'âne ne bougea pas. Il ne voulait pas aller

vers le nord ! L’homme réfléchit que, vers 'le sud,

il avait aussi des débiteurs. H fit tourner son âne

60

PAR MON ESPRIT

qui se mit en route sans résistance. Tout alla

bien jusqu’au croisement de deux routes dont

l’une allait au sud-est et l’autre au sud-ouest. Le

joueur avait l’intention de se rendre dans un vil­

lage du sud-ouest et c’est sur la route qui y mène

qu’il voulut faire avancer son âne. Mais la bête

en avait décidé autrement. Le maître comprit

que, pour qu’il bougeât, il fallait prendre la route

du sud-est, car ni des cris, ni les coups ne le fai­

saient bouger. « Après tout, fais à ta tête, dit

l’homme excédé, du reste, si je ne me trompe,

il y a justement quelqu’un qui me doit de l'argent

par là ! ». Ils continuèrent leur route. Ils arrivè­

rent dans un village. Ils (longèrent la grande rue

jusqu’à ce qu’ils arrivassent devant une petite

église chrétienne. L’âne alors s'arrêta, et aucun

effort de son maître ne put le faire avancer. En

désespoir de cause, le joueur mit pied à terre.

Quelques chrétiens qui avaient été aux réunions

de Liaoyang avaient justement une assemblée à

ce moment-là. Le joueur entendit des chants.

Poussé par la curiosité, il entra. La puissance de

Dieu était à J’œuvre. Il entendit un homme

confesser ses péchés avec larmes. Un autre, la

figure rayonnante, parla de la paix et de la joie

qui remplissaient son cœur. Bientôt, la convic­

tion du péché entra dans ce joueur. Il se leva,

confessa ses fautes et raconta comment Dieu

l’avait amené dans la salle : « Comment pour­

rais-je ne pas croire, s’écria-t-il, que c’est la voix

de Dieu ? ».

CHAPITRE IV

Autres triomphes de TEsprit

en Mandchourie

Peu après son arrivée à Kwangning, un des

missionnaires me dit : « Nous avons entendu

parler de vos réunions à Moukden et à Liaoyang.

Il vaut mieux que je vous dise tout de suite que

vous ne verrez rien de pareil ici. Nous sommes

des Presbytériens du Nord de l’Irlande, à la tête

dure, et nos fidèles tiennent de nous. Même nos

principaux membres ne prient que si on le leur

demande individuellement. Quant aux femmes,

jamais on ne les a entendues prier ! ».

— Mais je ne demande à personne de prier,

répondis-je, je m’attends à ce qu’on ne le fasse

que si le Saint-Esprit le demande.

— Très bien, alors ; attendez-vous à une réu­

nion de Quakers (c’est-à-dire silencieuse).

Le matin suivant, après mon discours, je dis

aux auditeurs : « Je vous prie de renoncer à

votre manière habituelle de prier. Si vous avez

62

PAR MON ESPRIT

des formules toutes faites, et dont vous vous

servez depuis des années, mettez-les de côté ;

nous n’avons pas le temps de les entendre. Mais

si le Saint-Esprit vous touche, et que vous vous

sentiez obligés de dire ce que vous avez sur

le cœur, n’hésitez pas. Nous avons le temps

d’écouter de tebles prières. Maintenant, la réu­

nion est ouverte ». Immédiatement, huit hom­

mes et femmes se levèrent l’un après l’autre

et prièrent. Les missionnaires étaient abasour­

dis. Ils avouèrent n’avoir jamais rien vu de pareil.

Le même jour, après l’allocution du soir, une

vingtaine d’hommes et de femmes prièrent. Le

lendemain, même les écoliers et les écolières

en firent autant.

Le troisième jour, le désir de prier était si

intense que personne ne pouvait commencer sa

prière s’il ne se hâtait de le faire avant que le

précédent eût dit : « amen ». Une fois, une dame

missionnaire me dit à l’oreille : « Les hommes

suivent si rapidement que les femmes n'ont pas

le temps d’ouvrir ila bouche. Ne pourriez-vous

pas dire aux frères de laisser aux sœurs l’occa­

sion de prier ? ».

Je répondis qu’après chaque allocution je re­

mettais autant que possible au Saint-Esprit la

direction de la réunion, et ne me sentais pas

libre d’intervenir. Cependant, presque au même

moment, une femme réussit à commencer, et

pendant un quart d'heure les hommes durent

garder le sblence.

PAR MON ESPRIT

63

Après une de ces réunions, un missionnaire

en visite dit à quelqu'un : « Je n’ai jamais en­

tendu rien de pareil ; il semble que ces gens ont

compris tout à coup que l’accès leur était ouvert

pour aller au trône même de Dieu, et qu’ils ont

hâte de profiter de cet instant pour faire mon­

ter vers Lui leurs confessions et leurs requêtes,

avant que la porte ne se referme ».

Le troisième jour, après la réunion du soir,

alors que nous causions entre missionnaires, l’un

d’entre eux me dit : « Je ne puis comprendre

pourquoi nos membres du Conseil sont si silen­

cieux. Jusqu’à présent, seuls les membres de

l’Eglise ont prié. Dans les réunions de prépara­

tion qui ont précédé votre arrivée, les anciens

priaient ; pourquoi se taisent-ils maintenant ? »

— Je peux vous expliquer ce silence, répon

dis-je. C’est le péché qui les rend muets.

Une dame missionnaire, immédiatement, m’ar­

rêta : « Oh ! vraiment, Monsieur Goforth, vous

ne voulez pas que nous croyions qu’il y a parmi

nos anciens d’aussi grands pécheurs qu'à Mouk-

den ou à Liaoyang. Cela nous ferait trop honte ! ».

Le quatrième jour, la réunion de l’après-midi

commença à quatre heures. Après mon allocu­

tion, le même esprit de prière intense régna. Au

bout d’une demi-heure, une chose étrange se

produisit : la moitié de l'auditoire se mit à ge­

noux. Cela était d’autant plus inattendu que

nous étions dans une petite église presbyté­

rienne, où l’on prie debout. Sentant que c’était

64

PAR MON ESPRIT

l’impulsion du Saint-Esprit, je leur dis qu’ils

pouvaient tous s’agenouiller s’ils le désiraient ;

ce qu’ils firent.

Un ancien se leva alors et dit, s'adressant à

un autre ancien, assis sur l’estrade : « Aux

réunions du Conseil, c’était mon mauvais carac­

tère qui occasionnait des difficultés. Pardonnez-

moi ! ». Et l’autre de lui répondre : « Arrêtez,

ne continuez pas, je suis autant que vous à blâ­

mer. C'est à vous de me pardonner ».

Après quelques minutes de silence, un homme

se leva et d’une voix claire, bien que mouillée de

larmes, se mit à prier. J’avais remarqué depuis

quelques jours sa figure intelligente, énergique,

mais sur laquelle l’angoisse était empreinte :

« O Dieu ! s’écria-t-il, tu sais quelle est ma posi­

tion : je suis prédicateur. Quand je suis venu à

ces réunions, j’avais décidé que coûte que coûte,

je cacherais mes péchés. Je savais que si je les

confessais, je déshonorerais non seulement ma

personne, mais encore ma famille et mon Eglise.

Je ne peux plus le cacher, j’ai commis adultère...

mais ce n’est pas tout. Dans une des annexes,

un diacre avait commis un péché horrible qui

entravait Ta cause. Mon devoir était simple :

j'aurais dû raconter toute l’affaire. Mais ce dia­

cre m'acheta un manteau de fourrure que j’ac­

ceptai, et mes lèvres furent scellées. Ce man­

teau, je ne veux plus le porter ». En disant ces

mots, il arracha le manteau de ses épaules et

le jeta loin de lui, comme si c’eût été la peste.

PAR MON ESPRIT

65

Il continua à prier avec une intensité croissante

jusqu’à ce que l’auditoire entier fût comme

embrasé. Même les très jeunes enfants implo­

raient à grands cris 'leur pardon. La réunion ne

se termina qu’à dix heures, ayant duré au moins

six heures. Il y avait à cette réunion beaucoup

de gens du dehors, venus sans aucun doute par

curiosité. Comme leur nombre croissait sans

cesse, M. H. s’en inquiéta, et les plaça près de

la sortie, pour pouvoir les mettre dehors s’ils

devenaient par trop bruyants. Mais ces craintes

étaient mal fondées, car dès que le mouvement

commença parmi les chrétiens, ces visiteurs fu­

rent touchés à leur tour, et se jetant à genoux,

demandèrent pardon à Dieu.

Un autre détai'l remarquable concernant cette

mémorable réunion, c’est la manière dont furent

touchés des chrétiens qui, pour une raison quel­

conque, n’avaient pas pu y assister. Parmi ceux-

là, était un membre important du Conseil d’Egli-

se. Au moment où l'Esprit agissait avec le plus

de force dans l’assemblée, cet ancien commença

à souffrir si cruellement, qu’il se crut près de la

mort. Sur son lit, se tordant dans la souffrance,

sa conscience endurcie se réveilla ; il se souvint

tout à coup que, lorsque il surveillait les travaux

de construction de l'Eglise, il avait convoité de

nombreuses poutres et d’autres matériaux qu'il

s’était appropriés et avec lesquels il avait bâti

sa propre maison. Ne pouvant écrire lui-même,

le misérable dicta à son fils une liste de tout

66

PAR MON ESPRIT

ce qu'il avait volé et lui fit promettre de lire

tout haut sa confession à la réunion du lende­

main. Le matin suivant, cependant, l’ancien était

assez bien pour se lever. Courageusement, il

alla lui-même sur l’estrade et sa confession fit

une profonde impression sur l’EgJise entière.

Après la fin de nos réunions, des groupes de

chrétiens réveillés parcoururent les villages en­

vironnants ; dans toutes les annexes, sauf une,

un mouvement profond se produisit. Quand les

groupes revinrent à la ville, ils prièrent spécia­

lement pour cette annexe. Un autre groupe y

alla, et le mouvement qui suivit éclipsa tout ce

qui s'était passé ailleurs.

Dans un village près de Kwangning, vivait un

jeune homme de très mauvaise réputation. Son

père était chrétien, ce qui ne faisait que ren­

forcer Je scandale de sa vie. En plus d’autres

occupations coupables, il était l’associé de ban­

dits. Sa maison était le quartier général où se

discutaient les opérations et où se partageaient

les vols.

Le mandarin finit par avoir des soupçons ; il

fit arrêter le jeune homme et le fit torturer pour

lui arracher un aveu. On le tortura de diverses

manières, rien n’y fit ; il ne voulut rien révéler.

En désespoir de cause, le mandarin fit venir un

missionnaire pour qu’il essayât de faire avouer

le prisonnier. Le missionnaire essaya, mais sans

aucun succès. Le courage que ce jeune homme

PAR MON ESPRIT

67

montra pendant qu’i'I était entre les mains de

la justice fut remarquable : « Continuez, tuez-

moi ! », disait-il au mandarin, « mais ne croyez

pas que vous me ferez parler. Vous m’en voulez

parce que mon père est chrétien ; c’est votre

seule raison de m’arrêter ».

Le mandarin fut si impressionné par 'l'attitude

hardie du jeune homme, qu’il commença à douter

de sa culpabilité, et finalement le relâcha. Peu

de temps après, un groupe de chrétiens visita

le district. On réussit à amener le jeune bandit

à la réunion : là, il fut saisi par l’Esprit, sa

conscience fut réveillée, et devant ses conci­

toyens, confessa ses crimes. Il alla voir M. H.

et lui demanda la permission d’accompagner le

groupe et de raconter partout son histoire. M. H.

me dit plus tard qu'il avait hésité à accepte

son offre, tant était terrible la réputation di

jeune homme. Mais il n'eut pas à le regretter

le jeune bandit devint l'âme du groupe. Tous

ceux qui entendaient son témoignage étaient

touchés.

Dès la première réunion à Chinchow, un mou­

vement se développa. Il y avait la même inten­

sité dans la prière., le même empressement à

confesser ses péchés, que dans les autres sta­

tions. Le matin du troisième jour, je reçus une

lettre anonyme, me demandant de prier en pu­

blic pour un prédicateur et sa femme (on me

donnait les noms) qui, par leurs querelles vio­

lentes, nuisaient à l'œuvre dans l’une des plus

68

PAR MON ESPRIT

importantes annexes. Mon informateur me don­

nait aussi le nom d’un diacre éminent et de

son frère qui, pour la même raison, nuisaient

à l’œuvre dans un autre endroit. On insistait

sur la gravité de la chose, montrant que si les

membres s’étaient humiliés, les chefs, eux,

s'étaient tus. Mon correspondant suggérait que

je nommasse les coupables pour que l’auditoire

puisse prier pour eux.

Bien que je fusse heureux de connaître l'inter­

dit, je comprenais cependant qu'obéir à ce

conseil serait une grave maladresse. J'avais re­

mis le contrôle du mouvement au Saint-Esprit,

je n’avais donc pas le droit d’intervenir. Dès

que j'eus fini de parler cet après-midi-là, un

homme se leva et fit une prière de confession,

montrant un cœur brisé. C’était son horrible ca­

ractère qui l’avait, disait-il, éloigné de Dieu. Il

était si violent que sa femme n’osait pas vivre

dans la même chambre que lui. C’était le pré­

dicateur dont mon correspondant anonyme

m’avait envoyé le nom. Dès la fin de la série, il

alla trouver sa femme et se réconcilia avec elle.

On me dit que, peu après, le Réveil éclata dans

son annexe.

Ce frère avait à peine fini sa prière, qu'un

autre se leva et déclara que son caractère était

tellement impossible que son propre frère ne

pouvait s’entendre avec lui. Il avait essayé de

diriger son frère, non par l’amour, mais par la

force et la colère. Aussitôt, de l’extrémité de

PAR MON ESPRIT

69

l’église, un jeune homme accourut, se jeta aux

pieds du premier, et en pleurant lui demanda

pardon. C’étaient le diacre et son frère.

Je citerai encore un incident. Plusieurs mois

avant mon arrivée à Chinchow, la dame-docteur

de l’hôpital de la Mission s’était aperçue tout à

coup qu'une grande quantité de médicaments

coûteux disparaissait presque sous ses yeux.

Elle appela son assistante et lui montrant la phar­

macie, lui dit : « Vous et moi sommes les seules

qui ayons les clefs de cette chambre. Des quan­

tités de médicaments ont disparu. Pouvez-vous

me dire pourquoi ? ».

« Quoi ! cria la jeune fille, fort en colère, vous

m'accusez d’être une voleuse ? ». Et elle quitta

la mission, donnant l’impression que son amour-

propre ne pouvait supporter l’injustice qui lui

avait été faite. Cette histoire fut bientôt connue :

la jeune fille avait volé les médicaments sur les

instances de son père, vieux rétrograde, docteur

renommé dans la ville, qui s’était attiré une

grande clientèle en publiant qu’il ne donnait que

de coûteuses drogues étrangères.

Pendant les réunions, chaque jour, un message

fut envoyé à la jeune fille pour lui dire que ses

amis priaient pour elle et l’invitaient à venir.

Bile ne vint que le dernier jour. On me la montra

le matin. Je fus tout de suite frappé par son main­

tien, par la force de caractère empreinte sur son

visage. Elle ne devait pas avoir plus de vingt

70

PAR MON ESPRIT

ans. Pendant toute la réunion, elle se tint droite,

froide, avec un air de défi, comme pour dire :

« J'ai une volonté, moi, dites ce que vous vou­

drez, je ne confesserai rien ! ».

A midi, les missionnaires prièrent spéciale­

ment pour que le Seigneur ramenât la jeune fille

l'après-midi. Quand j’entrai dans la chapelle pour

commencer la réunion, elle était assise au pre­

mier rang. A la moitié de mon allocution, elle

baissa la tête et ses larmes coulèrent. Quand

les prières commencèrent, les hommes monopo­

lisaient la réunion. Je sentis qu’il fallait absolu­

ment donner l’occasion à cette jeune fille de se

débarrasser du fardeau qui l’accablait.

J'annonçai un cantique. Puis, quand il fut fini,

je dis aux messieurs : « Soyez patients, mes frè­

res, et laissez nos sœurs prier pendant un

moment ».

La jeune fille se leva et fit face à l’auditoire :

« J’ai beaucoup à confesser, dit-elle, mais je ne

suis pas digne de le faire debout, permettez-

moi de m'agenouiller ». Elle se mit à genoux sur

l’estrade et raconta sa triste histoire. Deux mois

plus tard, j’appris sa mort. Une maladie intérieu­

re avait sapé ses forces et finalement l’emporta.

Quelle tragédie c'eût été, si cette jeune fille

avait résisté au Saint-Esprit et était allée devant

Dieu avec ce péché sur la conscience !

Le docteur Walter Phillips, qui était à deux

des réunions de Chinchow, écrit : « C'est à Chin-

PAR MON ESPRIT

71

chow que je fus mis en contact, pour la première

fois, avec le Réveil. Les réunions duraient depuis

une semaine ; j’étais donc au cœur de la série,

sans préparation, et pour être franc, avec un

préjugé ancré contre l’hystérie religieuse sous

toutes ses formes. Mon jugement est donc sans

parti pris.

« Dès qu’on entrait dans l’église, on avait

conscience de quelque chose d’extraordinaire.

Elle était bondée. L’attention de tous était res­

pectueuse, intense. Le chant était vibrant d’une

joie et d'une force nouvelles... Les gens s'age­

nouillaient pour prier, d'abord en silence ; puis,

ici et là, quelqu’un commençait à haute voix. Ces

voix augmentaient de volume, s’unissant dans

une supplication générale qui s’élevait comme

le mugissement puissant de la mer, et allait en

s’affaiblissant jusqu’à n’être plus qu'un bruit de

larmes. Je compris alors pourquoi le plancher

était humide, i.l était moui'llé de larmes ! L’air

semblait électrifié — je parle très sérieusement

— et d'étranges frémissements me parcouraient

le corps.

'Et voici qu'au-dessus du bruit des sanglots,

une voix entrecoupée, brisée, s’élevait : un hom­

me se confessait publiquement. Aucune parole

ne peut décrire la terreur, la crainte, 'la pitié que

ces confessions faisaient naître. On n’était pas

tant choqué par fénormité des péchés, ou par

les profondeurs d'indignité qu’ils découvraient,

que par l'agonie du pénitent, par ses cris et ses

72

PAR MON ESPRIT

gémissements, par sa voix brisée de sanglots.

On était ému aux larmes en voyant des hom­

mes se lever comme malgré eux, et, semblait-H,

obligés coûte que coûte de mettre leur cœur à

nu. Je n’ai jamais expérimenté quelque chose de

plus émouvant, de plus éprouvant pour les nerfs,

que le spectacle de ces âmes mises à nu devant

leurs semblables.

« Cela continuait ainsi pendant des heures et

des heures jusqu’à ce que la tension devînt pres­

que insupportable. Ici, un gros et robuste fer­

mier se roulant par terre, cognant sa tête sur

le plancher en gémissant sans cesse : « Sei­

gneur ! Seigneur ! ». Là, une femme tremblante

dont la voix est à peine un soupir ; là encore,

un petit écolier qui, les larmes coulant sur ses

joues barbouillées, sanglote : « Je n’aime pas

mes ennemis. La semaine dernière, j’ai volé deux

sous à mon maître. Je me bats toujours et je

jure. Je supplie le pasteur, les anciens et les

diacres de prier pour moi ». Puis de nouveau

les voix en prière augmentaient de volume et

ressemblaient au son puissant et profond d'un

grand orgue. Chaque fois que la prière dimi­

nuait, l’oreille percevait un murmure monotone

de pleurs et de supplications angoissées d’hom­

mes et de femmes qui, oubliant leur entourage,

luttaient pour obtenir la paix... ».

La communauté chrétienne de Shinminfu avait

été terriblement persécutée pendant la révolte

des Boxers. Cinquante-trois chrétiens avaient

PAR MON ESPRIT

73

subi le martyre. Leurs parents et amis, après que

la révolte eût été vaincue, firent une liste de

tous ceux qui avaient participé au massacre des

leurs ; cette liste contenait « 50 » noms. Ils espé­

raient qu’un jour ils auraient l’occasion de tirer

d'eux une vengeance terrible.

Dans notre série, le point culminant arriva le

quatrième jour. J’eus une fois de plus l’impres­

sion que j'assistais à une scène de jugement.

Au bout de trois heures, je prononçai la prière

de clôture. Immédiatement des cris partirent de

tous côtés : « Non, non, ayez pitié de nous.

Continuez. Nous ne dormons plus depuis plu­

sieurs jours et i'I en sera de même ce soir si

nous n’avons pas l'occasion de nous débarrasse’

de nos péchés ».

Je demandai à une dame missionnaire de prer

dre à part, dans une autre salle, les femmes e.

les jeunes filles, et de continuer la réunion avec

elles.

Tandis qu’elles partaient, l’un des évangélis­

tes vint s’agenouiller sur l’estrade. Il confessa

plusieurs péchés avec sincérité, mais cependant

son fardeau ne semblait pas ôté. Je lui dis :

« Puisque vous avez confessé vos péchés, Dieu

est fidèle et juste pour vous les pardonner et

pour vous purifier de toute iniquité. Allez en

paix ». — « Mais il me reste le pire à confesser,

s’écria-t-il, je ne veux pas pardonner ». — « Alors,

naturellement, Dieu ne peut pas vous pardonner

74

PAR MON ESPRIT

non plus ». — « Mais il est humainement impos­

sible que je pardonne, continua-t-il. L’année des

Boxers, un homme a tué mon père, et depuis lors

j’ai senti que mon devoir était de venger cette

mort. L’autre jour, un de mes amis m’a écrit :

” Où est votre piété filiale ? Votre père a été

massacré, et vous vivez sans je venger. Vous

êtes indigne d’être mon ami ”. Je ne veux pas

pardonner à cet homme, il faut que je le détrui­

se ! ». — « Alors, répliquai-je, la Parole de Dieu

est explicite ; vous ne pouvez être pardonné ».

I! ne répliqua rien, mais resta agenouillé et

pleurant.

Alors un étudiant se leva et dit : « En 1900,

les Boxers vinrent chez nous et tuèrent mon

père. Depuis ce temps, j'ai senti que je devais

grandir pour venger ce crime. Mais ces jours

derniers le Saint-Esprit m’a rendu si malheureux

que j’ai perdu le manger et Je boire. Je sais qu'il

me presse de pardonner aux meurtriers pour

l’amour de Jésus. Priez pour moi ». Un autre

jeune homme se leva et nous dit que les Boxers

avaient tué son père, sa mère et son frère aîné.

Neuf jeunes gens racontèrent à peu près la mê­

me tragique histoire. Mais tous confessèrent

qu’ils étaient affreusement malheureux, et nous

demandaient, pour que Dieu leur fît la grâce de

pouvoir pardonner, le secours de nos prières.

Après le départ des femmes, la réunion dura

encore deux heures et demie. Le flot des confes­

sions ne s’arrêtait pas. Pendant tout ce temps,

PAR MON ESPRIT

75

l'évangéliste du début était toujours à genoux

sur l’estrade. A la fin de la réunion, il se leva

et regarda l’auditoire. Ses traits étaient tirés,

son expression hagarde. « Je suis décidé, cria-

t-il, je n'aurai aucun repos jusqu'à ce que j’aie

tué l'assassin de mon père ».

Je pensais que je ne le reverrais plus. Mais

le lendemain matin, en entrant dans la salle, il

était debout près de l'estrade, la figure rayon­

nante. Il me demanda la permission de dire quel­

ques mots avant mon discours et se tournant

vers les jeunes gens il dit : « Est-ce que les

garçons qui hier soir ont demandé la grâce de

pardonner les meurtriers de leurs bien aimés

veulent bien s’avancer au premier rang ? ». Le

neuf jeunes gens vinrent s'asseoir devant 1 'es

trade. « J’ai entendu votre confession hier soir,

leur dit-il, vous nous disiez que vous étiez prêts

à pardonner ceux qui ont tué vos bien aimés.

Vous m’avez entendu ensuite, moi, l'un de vos

conducteurs, déclarer que je ne pouvais pas

pardonner et que je me vengerai du meurtrier

de mon père. En rentrant chez moi, j’ai réfléchi

que le Diable allait profiter de mon exemple et

vous exposer, mes chers garçons, à la risée de

tous. Les gens diraient que vous êtes trop jeu­

nes pour savoir ce que vous voulez ; ils parle­

raient ensuite de moi, comme de quelqu'un d’in­

telligent, ayant de la volonté et ne croyant pas

à cette sottise : le pardon de nos ennemis. Alors,

pour que le Diable ne vous trompe pas, j’ai

76

PAR MON ESPRIT

acheté ces neuf livres de cantiques pour vous

les offrir. Chaque fois que vous .les ouvrirez

pour chanter les louanges de Dieu, vous vous

souviendrez de moi, de l’évangéliste qui a reçu

de Dieu la grâce de pardonner au meurtrier de

son père ».

Après cela la liste dressée par les chrétiens

des « 50 » personnes sur lesquelles devait

s’exercer leur vengeance, fut apportée. On la

déchira, et l’on en piétina les morceaux.

Un des missionnaires m'avait dit à Moukden,

après y avoir vu les miracles de Dieu : « Nous

avons été bénis ici, mais j’ai bien peur que le

Seigneur ne puisse pas faire grand-chose à

Newchwang. L’Eglise y est tellement morte qu'il

•ne reste plus qu'à l’enterrer ».

Je lui répondis : « Vous avez vu de vos yeux

la puissance de Dieu ; demandez au Seigneur

qu’il ait pitié de Newchwang ».

Après ma mission à Liaoyang j’entendis la mê­

me histoire. Les missionnaires médirent : « Nous

bénissons Dieu de ce qu’il a fait ici mais n'espé­

rez rien de pareil pour Newchwang. LTglise est

trop morte pour être réveillée ». Je répondis en­

core : « Vous avez vu Dieu à l'œuvre. Priez pour

cette ville ! ».

Les mêmes avertissements me furent donnés

à Kwangning, Chinchow et Shinminfu. L’état de

Newchwang était désespéré ; il n'y avait plus

rien à faire. Un missionnaire de Kwangning,

PAR MON ESPRIT

77

M. Hunter, était parti en avance à Newchwang

pour y faire des réunions de prières préparatoi­

res. Dès que j’eus l'occasion de lui parler le soir

de mon arrivée, je vis qu’il était débordant de

joie ! « Imaginez ce qui est arrivé aujourd'hui à

la réunion de prière », me dit-il. « Une femme

qui, pour sauver sa vie, avait renié son Sauveur

en 1900, a été saisie par l'Esprit et brisée par le

repentir. Elle a demandé à Dieu la grâce de lui

donner une autre occasion de lui offrir sa vie. Un

chrétien, entrepreneur en bâtiments, confessa

en pleurant qu'il avait volé un de ses clients,

par un contrat malhonnête, d'une somme de dix

mille francs qu’il allait restituer le jour même ».

Mes réunions commencèrent le lendemain ma­

tin. En montant sur l'estrade, je fis comme d'ha­

bitude, en baissant la tête, une courte prière

mentale. Quand je regardai l'auditoire, je vis que

chaque homme, chaque femme, chaque enfant,

semblait être dans les affres du jugement. Les

pleurs coulaient, des confessions de toutes sor­

tes montaient à Dieu. Quelle était l'explication

de ce phénomène ? Car enfin tout ceci se pas­

sait dans l’église considérée comme morte et

dont on n’espérait plus rien. Sans une parole,

sans un chant, sans une prière en public, l'œuvre

du Saint-Esprit s’était faite. L'explication ? C’est

que Dieu exauçait les prières de ses enfants

qui, à Moukden, à Liaoyang et ailleurs, avaient

eu la vision de ce que Dieu pouvait faire pour

leur pauvre sœur, l’église de Newchwang.

CHAPITRE V

Repentance et Confession

dans le Shansi

La province du Shansi a été appelée « La mar­

tyre de la Chine ». Elle était en 1900 sous la

domination du plus infâme des gouverneurs :

Yu Hsien (dont le fils, plus tard, se convertit).

Pendant les persécutions par les Boxers, il dé­

passa en cruauté tous les autres fonctionnaires.

Dans sa seule province, plus de cent mission­

naires, sans compter de nombreux chrétiens indi­

gènes, furent martyrisés et mis à mort.

Il y a quelques années, je m’entretenais à

Honan avec un intellectuel chinois éminent, de la

province de Shansi. Il semblait très près du

royaume de Dieu : « Je suis convaincu, me disait-

il, les larmes aux yeux, que pour nous, pécheurs,

il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ ». Il me ra­

conta qu’il avait été amené à sonder les Ecritures

ayant été témoin du terrible massacre qui avait

eu lieu à la résidence du gouverneur en 1900.

Il était dans la cour, quand soixante missionnai-

80

PAR MON ESPRIT

res environ y furent brutalement amenés et par­

qués attendant leur exécution. « Ce qui m’im­

pressionna le plus, me dit-il, ce fut leur intré­

pidité extraordinaire. Aucune panique, aucun

appel à la pitié : catholiques et protestants atten­

daient la mort dans un calme parfait.

« Un peu avant le massacre, une enfant toute

blonde, d’environ treize ans, s’avança jusque

devant le gouverneur : « Pourquoi voulez-vous

nous tuer ? », demanda-t-elle d'une voix si per­

çante qu'elle était entendue dans toute l'immen­

se cour. « Est-ce que nos docteurs ne sont pas

venus de pays lointains sacrifier leurs vies pour

sauver les vôtres ? Des maladies incurables ont

été guéries, des aveugles ont recouvré la vue,

la joie et le bonheur ont été rendus à des mil­

liers de vos foyers, grâce aux guérisons faites

par nos docteurs. Estjce à cause de ces bien-

faits-ilà que vous nous tuez ?» Le gouverneur

avait baissé la tête ; il n'avait rien à répondre.

Elle continua : « Gouverneur, vous parlez beau­

coup de piété filiale. Vous proclamez que parmi

les cent vertus nécessaires, la piété filiale a la

première place. Vous avez cependant des cen­

taines de jeunes gens dans cette province qui

sont esclaves de l’opium et du jeu. Peuvent-ils

exercer leur piété filiale ? Peuvent-ils aimer

leurs parents et leur obéir? Nos missionnaires

sont venus de l’étranger, ils leur ont prêché

Jésus, et Jésus les a sauvés, leur a donné le

pouvoir de vivre honnêtement, d'aimer leurs

PAR MON ESPRIT

81

parents, de leur obéir. Est-ce pour ce bienfait-là

que vous nous tuez ? ».

« La figure du gouverneur était contractée.

Chaque mot semblait le toucher au vif. Ce cou­

rageux discours était plus qu’un plaidoyer,

c’était un réquisitoire. La jeune fille était le

juge, et le gouverneur, l’accusé. Mais le drame

ne dura qu'un court instant. Un soldat, près de

l’enfant, la saisit par les cheveux et d’un seul

coup de sabre lui trancha la tête. Ce fut le signal

du massacre.

« Je vis tuer cinquante-neuf hommes, femmes

et enfants cet après-midi-là, continua le lettré

Chacun de ces visages, à l’instant même de I

mort, avait un sourire paisible. Je vis une dam

parler gaiement à un petit garçon qui se cram

ponnait à sa main. Son tour vint ; son corps

tomba sur les pavés. Le garçonnet, sans un san­

glot, sans une larme, se tint debout, sa main

toujours serrée dans celle de sa mère. Mais un

coup de sabre eut vite fait de coucher son petit

corps mutilé à côté de celui de sa mère. Est-il

étonnant qu’un tel héroïsme m’ait conduit à son­

der les Ecritures, et m’ait obligé à croire que la

Bible est la Parole même de Dieu ? ».

En pensant à ces faits, on comprendra peut-

être que j'arrivai à Taiyuan, à d'automne de 1908,

avec un sentiment de respect. Le sang des mar­

tyrs qui y avait coulé huit ans auparavant me

rendait ce sol sacré. Il est merveilleux de voir

82

PAR MON ESPRIT

avec quelle puissance le Saint-Esprit travailla

à ce moment-là dans l’Eglise de Taiyuan. Sa pré­

sence était si évidente qu'il était fréquent d'en­

tendre les gens dans les rues se dire l’un à

l'autre qu’ « un nouveau Jésus » était arrivé. Leur

raison de parler ainsi était que, depuis plusieurs

années, les chrétiens trichaient et se querel­

laient avec leurs voisins ; quelques-uns même

injuriaient leurs parents et battaient leurs fem­

mes. Il semblait que I’ « ancien Jésus » fût trop

vieux ou qu'il eût perdu sa puissance. Mais ce

« nouveau Jésus », semblait-il, faisait des cho­

ses merveilleuses. Tous ces vieux rétrogrades

se levaient devant toute l’Eglise, confessaient

leurs péchés, allaient trouver leurs voisins

païens, leur payaient ce qu’ils leur devaient, et

leur demandaient pardon pour tout le tort qu'ils

leur avaient causé. Mais ce qui surprenait le

plus, c’était de voir des maris s’humilier de­

vant leurs femmes, en leur demandant pardon

de les avoir maltraitées. C’est ainsi que le Réveil

convainquit les païens que le Dieu vivant avait

visité son peuple.

'Mon programme de réunions pour le Shanti

ne me donnait qu’un jour à Hsichow. Il semblait

impossible qu'en un temps si court, un mouve­

ment profond pût se produire. On m’avait pré­

venu que l’Eglise de Hsichow avait de graves

interdits. La femme d'un des professeurs princi­

paux de l’Ecole missionnaire avait un caractère

indomptable. Peu avant mon arrivée, dans un

PAR MON ESPRIT

83

accès terrible de colère, elle était devenue

aveugle. Ses querelles incessantes causaient des

difficultés de tous côtés. Les missionnaires, ce­

pendant, savaient que s’ils la reprenaient, elle

irait dans la rue, à la mode chinoise, et dirait

tout haut du mal d’eux à tous les passants. Ils

la laissaient donc tranquille .

Cependant, la difficulté la plus grave venait

d’un certain M. Kuo, qui, depuis plusieurs années,

était un des membres les plus influents de

l'Eglise. Pendant la révolte des Boxers, en 1900,

il avait été d'une bravoure exceptionnelle, ayant

fait beaucoup pour réconforter et fortifier ses

frères en Christ, pendant tous ces mois de terri­

bles persécutions.

Après la prise de Pékin par les Alliés et If

fuite de l’impératrice douairière à Sianfu, le:

fonctionnaires eurent peur des conséquences dt

leurs actes et essayèrent de réparer le mal qu'ils

avaient accumulé sur la tête des infortunés

chrétiens. Le mandarin du district avait souvent

fait venir M. Kuo chez lui pour le consulter.

Les deux hommes se lièrent. Le mandarin invi­

tait le chrétien à souper, et il le faisait boire.

M. Kuo revint même plusieurs fois de chez son

ami absolument ivre, à peine capable de tituber

jusqu’à la maison. Une fois, il revint dans un

tel état d’ébriété qu’il battit sa femme. Les mis­

sionnaires crurent de leur devoir de le repren­

dre. Il se mit en colère et quitta l’Eglise, emme­

nant avec lui la moitié des membres.

84

PAR MON ESPRIT

En arrivant à Hsichow, j’envoyai un mot à

M. Kuo, lui disant que j’avais entendu parler de

son héroïsme pendant la révolte des Boxers.'Je

le priai de venir aux réunions le lendemain, car

ce serait la seule occasion que j’aurais de le

voir. Le matin suivant, on me le montra. Il revint

l’après-midi. Le texte que le Saint-Esprit m’avait

mis au cœur était : « Otez la pierre ». M. Kuo

écouta la moitié du discours sans broncher, mais

tout à cou quelque chose sembla le toucher ;

ses larmes commencèrent à couler, et sa tête

se courba. Mon discours achevé, la réunion de

prière commença. Les premières requêtes étaient

les plus banales et les plus mortes que j’aie

jamais entendues. Il faisait exceptionnellement

chaud, et nous étions tous en nage. Beaucoup

plus de bébés qu’à l'ordinaire étaient dans la

sable, et ils semblaient tous s’égosiller à crier.

Dans une cour voisine, un chien hurlait comme

si on l’écartelait. Il semblait difficile de croire

que le Saint-Esprit pût travailler dans de telles

circonstances. Cependant, plusieurs missionnai­

res et moi priions intérieurement que, d’une

façon quelconque, L'Esprit montrât sa puissance

cet après-midi-là.

M. Kuo se leva pour prier. Immédiatement,

tous les bébés semblèrent s’être endormis, le

chien se tut et nous oubliâmes qu’il faisait chaud.

Tandis qu’il parlait, la voix coupée de sanglots,

confessant son péché, un silence de mort ré­

gnait dans l’assemblée. Tandis qu’il achevait sa

PAR MON ESPRIT

85

prière, de toutes parts on entendait le bruit de

sanglots étouffés. Puis, une femme, à l’arrière,

commença à prier ; sa figure pâle, mouillée de

larmes, montrait que ('Esprit avait sondé les pro­

fondeurs de son cœur. Elle s'humilia en sanglo­

tant de son affreux caractère et du mal que,

par lui, elle avait fait à l’œuvre de Dieu. C’était la

femme de l'instituteur.

Après le culte, M. Kuo et moi descendions

la rue. « Je ne sais pas, me dit-il, comment

expliquer ce qui m'est arrivé cet après-midi.

Tout d’un coup, je sentis comme un feu inté­

rieur qui m'aurait consumé, si je n’avais pas

confessé immédiatement mes péchés, et si je

n’avais pas fait ma paix avec Dieu ».

« Ma parole n’est-elle pas comme un feu ? dit

l'Eternel » (Jérémie 23-29).

En arrivant à Chuwuhsien, j’y trouvai les mis­

sionnaires et les principaux conducteurs des

Eglises de trois provinces. Il y avait là les repré­

sentants de vingt et une stations. Tous étaient

dans l’expectative. La principale missionnaire à

Chuwu, MUe Stelman, me dit : « Nous avons prié

jusqu'à épuisement pour le Réveil. Si Dieu ne

l’envoie pas, je ne vois vraiment pas comment

nous pourrons continuer à prier. Nous avons

plaidé toutes les promesses faites à la prière

dans la Bible ».

86

PAR MON ESPRIT

Je n'avais que quatre jours à donner. Nous

mîmes devant le Seigneur notre ardent désir,

et lui demandâmes d’agir rapidement.

Ma première allocution avait comme sujet :

« Ce que Dieu a fait pour ses enfants à Chin-

chow, en Mandchourie ».

Mon discours était à peine commencé que

déjà les larmes 'coulaient et les têtes se cour­

baient ; la conviction du péché faisait son

œuvre. Dans la réunion de prières qui suivit

immédiatement, tous ceux qui prièrent s’humi­

lièrent profondément. Le mouvement ainsi com­

mencé continua pendant les quatre jours. Tou­

tes sortes de péchés furent confessés et aban­

donnés. Le juge du district, sa curiosité ayant

été éveillée par ce qu'il avait entendu raconter,

se mit en civil pour assister à une réunion. Il

entendit confesser des meurtres, des vols, des

crimes de toute espèce. Il était confondu d’éton­

nement, car, dit-il plus tard, il aurait fallu qu’il

fît battre ces gens presque à mort avant qu'ils

fissent devant lui de pareils aveux.

Parfois, bien que la réunion eût duré trois heu­

res, et plus, les gens rentraient chez eux et s'en­

fermaient pour prier encore. Si on se promenait

le soir dans l’enceinte du domaine de la Mission,

on rencontrait de petits groupes qui priaient. Le

matin avant l’aube, il y en avait déjà.

Dans l’ardeur et l’importunité de leurs prières

les chrétiens de Chuwu me faisaient penser aux

Coréens que j’avais entendus à Pingyang.

PAR MON ESPRIT

87

Un jour, un ancien qui, peu de temps aupara­

vant, avait été rayé de l’Eglise, vint à une réu­

nion. Quand les autorités chinoises payèrent aux

chrétiens des indemnités pour les pertes qu’ils

avaient subies en 1900, lors de la révolte des

Boxers, cet homme déclara qu’on lui avait fait

perdre 5 000 taels. Un diacre qui le connaissait

bien, dit qu’il en avait perdu tout au plus 1 000.

Le magistrat lui en accorda 1 500. Cet interdit

l’entraîna de plus en plus bas. Quand j’arrivai à

Chuwu, lui et sa femme étaient devenus des fu­

meurs d’opium.

Cet ex-ancien assista à une réunion où les

gens priaient avec larmes pour son retour au

bercail. C’étaient les prières les plus émouvan­

tes que j'eusse entendues depuis longtemps. Je

me demandais comment cet homme pouvait ’

résister. Soudain, il se leva, vomit les plus baî

ses injures, et quitta l’Eglise dans une colèH

noire. Je n'entendis plus jamais parler de lui.

Après mon départ de Chuwu, le directeur du

pensionnat missionnaire de garçons qui avait été

fortement influencé par ma mission, prit l’habi­

tude de se lever chaque matin avant l'aube pour

prier. Les élèves se joignirent à lui. Il le fit

pendant une vingtaine de jours, jusqu'à ce qu’un

matin, le Saint-Esprit descendit sur eux. Les que­

relles furent réglées, des objets volés furent res­

titués. Un garçon qui avait, peu auparavant, cruel­

lement battu le chien d’un voisin, alla s'accuser

88

PAR MON ESPRIT

et s'excuser. Un autre avait volé un poulet ; il

confessa son larcin et paya le dommage.

Quand j’étais à Chuwu, le pensionnat de filles

était encore en vacances. Parmi mes auditri­

ces, j’avais cependant les institutrices ; elles

furent parmi les plus profondément travaillées

par le Saint-Esprit. Dès la rentrée des classes,

elles racontèrent au premier culte quotidien ce

qui s'était passé pendant ma visite. Les jeunes

filles supplièrent qu’on leur accordât un jour de

jeûne et de prières pour obtenir, elles aussi, la

bénédiction. Les institutrices en référèrent à

miss Stelman, qui répondit : « Attendez un jour

ou deux et nous en ferons un sujet de prière ».

Le matin suivant, pendant le culte, L'Esprit

tomba sur l’assemblée et ce fut bien tard dans

l'après-midi que cette réunion prit fin.

Le fameux pasteur Hsi, dont la biographie a

paru en plusieurs langues, était pasteur à Hung-

tunghsien. Il y exerça pendant plusieurs années

un ministère grandement béni. Mais après sa

mort, un certain Hsu lui succéda, qui avait des

idées avancées. Il voulut que son Eglise fût célè­

bre dans toute la province. Il ne devait pas y

avoir de pauvres parmi ses membres. Il disait aux

fermiers : « Le Seigneur vous a donné une terre

très fertile. Je vous conseille de cesser la cul­

ture du blé ; elle ne rapporte pas assez ; plan­

tez de l’opium ! Comme chrétiens naturellement,

vous n’en fumerez pas ; mais puisque c'est une

PAR MON ESPRIT

89

denrée qui est très demandée, pourquoi n’en

profiteriez-vous pas ? De plus, en produisant de

l’opium, vous deviendrez riches, et l’Eglise pros­

pérera. »

Ce qu’un homme sème, il le récolte ! Les mem­

bres suivirent les conseils de leur pasteur, et le

résultat fatal fut qu’au bout de quelques années

plusieurs étaient devenus esclaves de l’horrible

drogue. Mais ce ne fut pas tout. Sous la direction

du pasteur Hsu, l’Eglise fonda une boutique de

change dans la ville. Elle prospéra. Mais les di­

recteurs voulurent s’enrichir trop vite. Ils écou­

lèrent de la fausse monnaie. Ce fut la banque­

route et la faillite totale de la réputation de l’Egli-

se, déjà bien compromise.

Ce dernier scandale lassa définitivement la

patience des missionnaires. Le pasteur Hsu fui

destitué, et tous les fumeurs d’opium furem

rayés des registres de l’Eglise.

Pendant les quelques jours que je passai à

Hungtung, l’Esprit consumant était spécialement

à l’œuvre. Des péchés cachés étaient mis en lu­

mière. Un jour, tandis que les gens priaient, et

qu’une atmosphère spirituelle extraordinaire

remplissait l’Eglise, un missionnaire assis à mon

côté me dit à l’oreille, que l'ex-pasteur venait

d’entrer. Dès ce moment-là, tout sentiment de la

présence de Dieu disparut. Le Diable en per­

sonne semblait diriger la réunion. Cela dura une

90 PAR MON ESPRIT

demi-heure ; puis l’homme sortit et aussitôt les

hommes et les femmes recommencèrent à prier,

le sentiment de la présence de Dieu nous rem­

plit à nouveau.

Je raconte ce fait frappant pour montrer quel

obstacle formidable peut être la présence d’un

pasteur ou d’un homme influent qui ne se repent

pas et qui s’endurcit dans le mal.

CHAPITRE VI

Une pluie de bénédictions

sur Changtehfu

Il est facile de s’imaginer avec quel sentiment

de joyeuse attente je rentrai dans ma propre

station missionnaire, après ma visite en Corée,

pendant l’été de 1907. Dès le lendemain matin

je racontai mes expériences. Les évangéliste!

et les diacres chinois m'entourèrent après le

culte et me supplièrent d’organiser immédiate­

ment une semaine de services spéciaux. On de­

manda l’avis de mes collègues européens. Oui,

nous pouvions faire ces réunions si nous le vou­

lions, mais il ne fallait pas que cela dérangeât

le programme habituel de la semaine. Les éco­

les missionnaires ne seraient certainement pas

fermées pour permettre aux élèves de suivre les

réunions. Mais l'appui chaleureux des collabo­

rateurs chinois compensa et au-delà, l'indiffé­

rence que je rencontrais ailleurs. Je me remé­

more souvent les jours bénis que je passai

avec mes chers Chinois.

92

PAR MON ESPRIT

Les réunions se terminèrent un samedi. Le

lendemain, au culte du matin, je sentis en par­

lant à l’auditoire, que je m’adressais à un mur de

pierre. J’interrompis mon discours au beau mi­

lieu et je leur dis : « L’action de l’Esprit de Dieu

est empêchée. Il est inutile que je continue à

parler. Est-ce que quelques frères voudraient

prier ? » Quelques prières suivirent, mais sans

puissance spirituelle. « Arrêtez, criai-je, il y a

clairement ici quelqu’un qui empêche Dieu

d'agir. » Je prononçai la bénédiction finale et ter­

minai la réunion.

Pendant les mois qui suivirent, l’attitude de

mes collègues subit un changement. Us ne pou­

vaient plus se dissimuler que l’état spirituel de

la station était au plus bas. L’internat des gar­

dons spécialement, donnait les plus grandes

nquiétudes. On ne pouvait y maintenir aucune

liscipline. Quelques-uns des aînés s’étaient sau­

vés. D’autres en secret complotaient de suivre

leur exemple. Les missionnaires en étaient arri­

vés à la conclusion que si quelque chose ne

venait pas transformer le caractère des élèves,

il faudrait fermer l’école. Au printemps de 1908,

je fus prié de faire une série de réunions, et

cette fois, avec le plein appui de mes collègues.

■En Mandchourie et ailleurs, on m'avait souvent

posé cette question : « Croyez-vous que vous

verrez les mêmes manifestations du Saint-Esprit

dans le Honan, où l’on connaît vos faiblesses et

vos défauts, que là où vous êtes un inconnu ? ».

PAR MON ESPRIT

93

Il était difficile de répondre 'à cette question. A

mesure que le moment des réunions approchait,

j’étais de plus en plus tourmenté. Le jour de la

première réunion, de très bon matin, je marchais

fébrilement de long en large dans ma chambre,

l'esprit en tumulte. J'avais souvent entendu par­

ler de gens qui prenaient la Bible et l'ouvraient

au hasard, pour y trouver un texte qui calmerait

leur crainte ou leur donnerait un conseil. Ce

n’était pas mon habitude. Cependant, ce matin-

là, je sentais comme jamais auparavant, le be­

soin de la lumière divine pour fortifier ma foi

chancelante. Je pris ma Bible ; elle sembla s’ou­

vrir d’elle-même. Mes yeux s’arrêtèrent sur ces

paroles : « Mon Nom sera grand parmi les na­

tions » (Malachie 1, 11). C'était clairement la

réponse voulue, elle raffermit ma foi. Cepen­

dant, au bout d'un moment, un doute me vint.

Il était évident que : « les nations » comprenaient

le Honan ; mais est-ce que je n'allais pas trop

loin en m’imaginant que c’était aussi pour ma

propre station de Changteh ? Je repris ma Bible,

et, chose extraordinaire, elle s'ouvrit au même

endroit. Cette fois mes yeux lurent les paroles

suivantes : « et en tout lieu ». Cela veut dire ma

station, me dis-je. J’eus la conviction que Dieu

allait remuer Changteh.

Je n’avais qu’à me louer de la manière dont

mes collègues avaient organisé la série de réu­

nions. Quant aux collaborateurs chinois, ils me

soutenaient avec plus d’enthousiasme si possi­

94

PAR MON ESPRIT

ble que la première fois. Sentant que l’église qui

ne contenait que six cents sièges, serait trop

petite, ils avaient, de leur propre initiative, éri­

gé dans la cour voisine une grande tente faite

de nattes. Des 'chrétiens de tout le pays étaient

venus ; les écoles avaient été fermées, et même

dans l’hôpital, on s'était arrangé pour que le plus

d’employés possible pussent assister aux réu­

nions. Des missionnaires, des évangélistes chi­

nois étaient venus de très loin.

Dès le début, Dieu indiqua qu’il avait choisi

Changteh pour un baptême spécial du Saint-Es­

prit. Le deuxième jour, il y eut un grand nombre

de confessions. Parmi ceux dont la conscience

fut remuée était M. Fan, lettré renommé, profes­

seur à l'internat des filles. Ce soir-là, à la réu­

nion de prière, des missionnaires, — deux da­

mes — qui ne s’étaient pas parlé depuis long­

temps, se réconcilièrent. La directrice de l’Ecole

des filles confessa des péchés qui, lui semblait-

il entravaient l’œuvre de Dieu.

En allant à la réunion du soir, nous passâmes

devant l’internat des filles ; il nous sembla que

toutes ces enfants priaient et confessaient leurs

péchés en même temps.

Le sentiment de la présence de Dieu augmenta

les deux jours suivants. Le soir du quatrième

jour, le président de la réunion de prières, était

un évangéliste chinois, M. Hu. Il commença en

nous disant : « Je ne peux présider sans d’abord

PAR MON ESPRIT

95

vous confesser mes fautes. Quand j’ai entendu

parler du Réveil en Mandchourie, j'ai dit aux

autres évangélistes : « Ce n’est pas l’oeuvre du

Saint-Esprit. M. Goforth a une manière à lui d’agir

sur son auditoire par une sorte de puissance

hypnotique. Mais je vous assure que quand il

viendra à Changteh, il aura à faire à Hu Feng

Hua, un homme qui a sa tête sur ses épaules et

de la volonté. L’hypnotisme n'aura sur lui aucun

pouvoir.

« Le deuxième matin, continua-t-il, quand je vis

le professeur Fan, un licencié de mon propre vil­

lage, abîmé dans la poussière, pleurant comme

un enfant, confessant ses péchés, je fus plus dé­

goûté que jamais. Je m'affirmai à moi-même que

cela ne pouvait être l’œuvre de l’Esprit de Dieu ;

c’était simplement de la flagornerie à l’égarr

des étrangers. A mesure que le temps passaii

mon mépris et mon indignation augmentaient

Quels « faiblards », ils étaient tous, pour se lais­

ser aller ainsi ! Le troisième jour, comme le mou­

vement augmentait d’intensité, et que les gens

semblaient être entraînés en dépit d’eux-mêmes,

je commençai à être troublé. Petit à petit ce dou­

te se précisa : « Et si je me trompais ? Si vrai­

ment je m’opposais à Dieu ? La nuit dernière,

j’ai à peine fermé l’œil, et ce matin j'étais com­

me un dément ! Au lieu de venir à la réunion,

je suis allé dans les champs, à l’aventure. Mon

tourment d’esprit devenait de plus en plus an­

goissant. Je revins, et allai dans la sacristie.

96

PAR MON ESPRIT

L’évangéliste Cheng y était : « Qu'est-ce qui

m’arrive ? lui dis-je, est-ce que je perds la rai­

son ? — Non, me répondit-il, mais agenouillez-

vous et vous découvrirez bientôt la cause de

votre état. » Tandis qu’il priait, mon cœur se bri­

sa, je pleurai comme un enfant. Je compris que

je m’étais opposé à Dieu le Saint-Esprit ».

J’avais espéré qu’après une telle confession,

nous verrions de grandes choses. A mon grand

désappointement, ce fut un membre d’Eglise

quelconque, et dont la vie avait été loin d’être

régulière, qui se leva pour prier. Cependant je

découvris vite que Dieu avait choisi cet humble

instrument pour faire son œuvre ce soir-là.

(J'avais appris, sans vouloir le croire, que cette

même après-midi, il avait été brisé par le Saint-

Esprit et avait fait une confession des plus émou­

vantes). Il pleurait. Il semblait avoir une vision

du Sauveur. « Quoi ! Seigneur, disait-il, tu es là

à la porte, frappant patiemment ! Cela est incon­

cevable ! Ce temple (il voulait dire son âme)

est ta propriété. Tu l’as acheté. Tu as donné ta

vie pour le racheter. Si l'on te laisse à la porte,

c'est qu’il y a quelqu’un à l’intérieur qui t’est pré­

féré. » Il continua ainsi pendant plusieurs minu­

tes, et tandis qu’il priait, des cœurs, ici et là,

se sondaient dans la repentance. Je n’ai jamais

entendu une prière qui semblât plus réellement

inspirée.

Soudain, à mon grand désappointement, il

s’arrêta et s’assit. J’étais convaincu qu’il n'avait

PAR MON ESPRIT

97

pas achevé son travail. Au bout de dix minutes

il se releva. C’était la même vision, mais main­

tenant son être entier semblait être en extase.

« Quoi ! Seigneur ! disait-il, tu es encore dehors,

à la porte ? Toi qui es le Seigneur des seigneurs !

Une parole de ta bouche nous balaierait du globe,

nous misérables pécheurs ; est-il possible que

nous te bravions encore et que nous t'empê­

chions d’entrer dans ton propre temple ?» A ces

mots, l’auditoire céda et fondit comme de la

cire.

Le cinquième jour, il y eut tant de prières et

de confessions que j’eus à peine le temps de

faire mon allocution. Une des confessions les

plus saisissantes fut celle du directeur de l’Eco­

le des garçons. Nous l’avions toujours cru pres­

que parfait. Cependant, devant ce grand audito’

re, qui comprenait ses propres élèves, il fit un

confession des plus humbles et des plus con

plètes. Le même soir, le feu du Réveil avait em

brasé son Ecole.

Tandis que les réunions continuaient, ceux qui

avaient été réveillés retournaient à leur village

pour persuader leurs parents et leurs amis de

revenir avec eux à Ohangteh, car, ajoutaient-ils,

« l'Esprit de Dieu est arrivé ». D’autres, ne pou­

vant y aller eux-mêmes, envoyaient des messa­

gers pour faire venir leurs famllies. Le septième

jour, l’Esprit de Dieu agissait avec tant de force

que je ne pus donner aucune de mes allocutions.

Il y avait tant de prières et de confessions que

98

PAR MON ESPRIT

ies réunions ne duraient jamais moins de trois

heures.

Le septième soir, le docteur L., Missionnaire,

vint sur l’estrade et demanda à dire quelques

mots. « Depuis le début de ce mouvement, dit-

il, j’ai refusé de croire qu’il était dû au Saint-

Esprit et dirigé par lui. J’étais convaincu qu’il ve­

nait d’un pouvoir hypnotique que M. Goforth sait

exercer sur ses auditeurs. Mais ce que j'ai vu

depuis quelques jours m’oblige à croire, malgré

moi, que je me suis trompé. J'attribuais à l’hom­

me ce que Dieu seul peut faire. Je désire décla­

rer publiquement que je crois de tout mon cœur

que ce mouvement est vraiment de Dieu. » Il se

tourna alors vers moi et devant tous me deman­

da pardon. « Je vous ai fait du tort, me dit-il, en

imaginant que vous pouviez être poussé par une

autre puissance que celle du Saint-Esprit. »

Les nouvelles de ce qui se passait à Changteh

s’étant répandues aux alentours, nos auditoires

augmentaient constamment. Beaucoup de nou­

veaux venus étaient saisis par le sentiment du

péché presque avant de pénétrer dans le domai­

ne de la Mission. Parfois des gens priaient dans

leurs chambres des heures avant le commence­

ment de la réunion. Puis, quand le moment venait,

ils confessaient leurs péchés.

Le huitième jour, il me fut de nouveau impossi­

ble de faire mon discours à la réunion du matin ;

même les écoliers se levaient et confessaient

PAR MON ESPRIT

99

toutes sortes de fautes. Cetait trop pour le

docteur M.A. (un autre missionnaire). A la fin

de la réunion il déclara : « Après ce que j’ai en­

tendu ce matin, il m’est impossible de continuer

à prendre part à ces réunions. Cela ne peut être

que le Diable qui a fait parler ces garçons. Com­

ment peuvent-ils connaître les péchés dont ils

se sont accusés ? Ils ont écouté leurs aînés et

ont répété comme des perroquets. » — « Atten­

tion, docteur, lui dis-je, ne jugez pas trop vite.

Comment pouvons-nous, après tout, sonder la

corruption que possède même un -cœur d’éco­

lier ? ».

Ce docteur M. devait se charger de la réunion

de l’après-midi. Nous eûmes beaucoup de peine

à le persuader de le faire. Il entendit plusieurs

de ses évangélistes, et d'autres aussi, se lever

et raconter combien leur conscience avait été

touchée au vif par la confession de ces garçons.

Après la réunion, il déclara que cela avait été

pour lui une révélation et que jamais plus il

n’aurait l’outrecuidance de prétendre juger ce qui

peut être l'action de l'Esprit de Dieu.

Notre série devait durer une huitaine, mais

tous furent d’avis de la continuer. Pendant ces

derniers jours, un certain nombre d'auditeurs qui

n’avaient qu'écouté, trouvèrent le feu de l'Esprit

trop brûlant pour eux. Ils voulurent y échapper

et s’en allèrent. Ils constatèrent combien il est

difficile d’échapper à l’action d’un Dieu qui vous

cherche. Quelques-uns avaient fait une partie du

98

PAR MON ESPRIT

ies réunions ne duraient jamais moins de trois

heures.

Le septième soir, le docteur L., Missionnaire,

vint sur l’estrade et demanda à dire quelques

mots. « Depuis le début de ce mouvement, dit-

il, j’ai refusé de croire qu’il était dû au Saint-

Esprit et dirigé par lui. J'étais convaincu qu’il ve­

nait d’un pouvoir hypnotique que M. Goforth sait

exercer sur ses auditeurs. Mais ce que j'ai vu

depuis quelques jours m’oblige à croire, malgré

moi, que je me suis trompé. J'attribuais à l’hom­

me ce que Dieu seul peut faire. Je désire décla­

rer publiquement que je crois de tout mon cœur

que ce mouvement est vraiment de Dieu. » Il se

tourna alors vers moi et devant tous me deman­

da pardon. « Je vous ai fait du tort, me dit-il, en

imaginant que vous pouviez être poussé par une

autre puissance que celle du Saint-Esprit. »

Les nouvelles de ce qui se passait à Changteh

s’étant répandues aux alentours, nos auditoires

augmentaient constamment. Beaucoup de nou­

veaux venus étaient saisis par le sentiment du

péché presque avant de pénétrer dans le domai­

ne de la Mission. Parfois des gens priaient dans

leurs chambres des heures avant le commence­

ment de la réunion. Puis, quand le moment venait,

ils confessaient leurs péchés.

Le huitième jour, il me fut de nouveau impossi­

ble de faire mon discours à la réunion du matin ;

même les écoliers se levaient et confessaient

PAR MON ESPRIT

99

toutes sortes de fautes. Cetait trop pour le

docteur M.A. (un autre missionnaire). A la fin

de la réunion il déclara : « Après ce que j’ai en­

tendu ce matin, il m’est impossible de continuer

à prendre part à ces réunions. Cela ne peut être

que le Diable qui a fait parler ces garçons. Com­

ment peuvent-ils connaître les péchés dont ils

se sont accusés ? Ils ont écouté leurs aînés et

ont répété comme des perroquets. » — « Atten­

tion, docteur, lui dis-je, ne jugez pas trop vite.

Comment pouvons-nous, après tout, sonder la

corruption que possède même un cœur d'éco­

lier ? ».

Ce docteur M. devait se charger de la réunion

de l'après-midi. Nous eûmes beaucoup de peine

à le persuader de le faire. Il entendit plusieur;

de ses évangélistes, et d'autres aussi, se leve

et raconter combien leur conscience avait été

touchée au vif par la confession de ces garçons.

Après la réunion, il déclara que cela avait été

pour lui une révélation et que jamais plus il

n’aurait l’outrecuidance de prétendre juger ce qui

peut être l’action de l’Esprit de Dieu.

Notre série devait durer une huitaine, mais

tous furent d’avis de la continuer. Pendant ces

derniers jours, un certain nombre d’auditeurs qui

n'avaient qu’écouté, trouvèrent le feu de l'Esprit

trop brûlant pour eux. Ils voulurent y échapper

et s'en allèrent. Ils constatèrent combien il est

difficile d’échapper à l'action d'un Dieu qui vous

cherche. Quelques-uns avaient fait une partie du

100

PAR MON ESPRIT

chemin de retour, quand leur fardeau devint si

écrasant qu'ils durent faire volte-face et revenir

aux réunions. D’autres rentrèrent chez eux,

mais ne trouvant aucun soulagement à leur an­

goisse, revinrent à Changteh.

Un homme riche, qu’horrifiait la pensée de se

confesser en public, était déjà à quelques kilomè­

tres de la ville quand il sentit qu’il était inutile

pour lui d'aller plus loin. Il revint, et se tenant

au fond de la tente, les joues baignées de lar­

mes, cria : « Pasteur, dois-je attendre jusqu’à ce

que tous ceux qui sont devant aient fini ? » Je

répondis qu’il était juste que les premiers arri­

vés fussent entendus les premiers. « Mais, pas­

teur, continua-t-il, j'éclaterai si je ne puis confes­

ser tout de suite, je ne puis attendre !» — « Dans

ce cas, répondis-je, il vaut mieux que nous vous

entendions ; les autres patienteront. » La confes­

sion eut lieu comme un torrent qui a fait sauter

sa digue.

Souvent, pendant les réunions, de grandes va­

gues de prière passaient sur l’assemblée. Un au­

diteur s'écriait : « Priez pour mon annexe, nous

sommes si froids, si morts là-bas ! » Un autre

racontait que sa mère et son père étaient incon­

vertis, et suppliait l’auditoire de se joindre à lui

pour prier pour eux. Immédiatement, des vingtai­

nes de prières montaient vers Dieu. Il semblait

que rien ne pût résister à une telle insistance.

Quelques Chinois influents avaient déclaré avant

la série, qu'ils ne mettraient pas les pieds dans

PAR MON ESPRIT

101

nos réunions. Des prières spéciales avaient été

faites en leur faveur. C’est d’eux que vinrent

quelques-unes des plus émouvantes confessions

de toute la campagne.

Des disputes furent réglées, des torts innom­

brables furent réparés. Beaucoup confessèrent

des péchés d’omission : l’observation du diman­

che, la dîme, le témoignage, la lecture de la Bi­

ble, l'exemple, la prière de la foi pour leurs pa­

rents et amis, tous ces devoirs négligés étaient

les sujets de confessions des plus humbles et

des plus senties.

Il était remarquable aussi de voir des étrangers

venus dans notre enceinte par simple curiosité

être amenés à la conviction de péché. Plusieu1

furent amenés par l'action impérieuse de l’Esp

à venir se confesser sous la tente, et à prenc

Jésus pour leur Sauveur.

L’hôpital de la Mission était près de nous. Il >

avait dans une des salles un jeune homme dont

les deux jambes avaient été coupées par un train.

Il lui était impossible d’entendre ma voix ; ce­

pendant, au moment où le Saint-Esprit agit avec

le plus de force dans la réunion, il fut convaincu

de péché et se convertit.

Je ne peux terminer le récit du Réveil à Chang-

teh sans parler de la manière dont Dieu agit avec

mon vieil ami Wang Ee de Takwanchwang, un vil­

lage à quarante kilomètres environ au Sud-Est de

notre station. Il était un de nos plus solides chré-

102

PAR MON ESPRIT

tiens. Je ne recevais à mon foyer personne plus

fréquemment et plus volontiers que lui. Pendant

plusieurs années après sa conversion, la cause

du Seigneur avait beaucoup prospéré dans son

village. Des pécheurs endurcis s’étaient conver­

tis, et en 1900 il y avait en tout dix-neuf familles

de professants. Dans la propre famille de Wang

Ee, vingt-huit sur trente s’étaient convertis.

En 1900, vint la récolte des Boxers. Nos colla­

borateurs nous supplièrent de partir tout de sui­

te. Ils nous affirmèrent que, si nous restions,

nous serions tous massacrés ainsi que les chré­

tiens chinois. Si d'autre part nous pouvions

atteindre un endroit sûr, nous attendrions là

que la tempête fut apaisée et nous reviendrions

reprendre notre activité. Je ne puis raconter ici

les épreuves terribles par lesquelles nous pas­

sâmes, avant d’arriver sains et saufs à la côte.

Les chrétiens du Honan, et parmi eux mes

amis de Tankwanchwang, subirent de cruelles

persécutions et furent presque entièrement dé­

pouillés.

Quand je revins au printemps de 1902, à Chang-

teh, après la révolte, j'allai en hâte à Takwan-

chwang. Quelle réunion nous eûmes ! Nous

étions tous dans la maison de Wang Ee ; ils me

montrèrent leurs cicatrices, je leur montrai les

miennes. Puis nous nous mîmes à genoux pour

remercier Dieu. Les chrétiens avaient été dé­

pouillés de tout, mais aucun n’avait été tué. Je

PAR MON ESPRIT

103

sentis que des gens à qui Dieu avait fait traver­

ser victorieusement de pareilles épreuves

avaient de grandes bénédictions en réserve.

Peu après cette visite, j'eus à m’occuper plus

spécialement du nord du district ; un collègue

prit la région de Takwanchwang. Ainsi, pendant

des années, je n’avais pas eu l’occasion de visi­

ter mon ami Wang Ee, mais lui était souvent

venu me voir. Quand je lui demandai des nou­

velles de l’œuvre, sa figure s'allongea et il me

répondit : « Pas très bien, j’en ai peur. Mais vous

ne devez pas me blâmer. L’heure de Dieu n'a

pas encore sonné. Quand elle sonnera, Il sau­

vera les gens de mon village ». Je sentis vague

ment que l’interdit était dû à mon ami, ma

de quelle façon, je l’ignorais.

Dans l'automne de 1908, quand je vins pou>

cette série spéciale à Changteh, j’écrivis à Wang

Ee, lui demandant comme une grâce spéciale de

venir assister à mes réunions. Au service d’ou­

verture, je le cherchai en vain. Son fils, cepen­

dant, était là. Je dis au jeune homme : « J'ai

invité spécialement votre père ; pourquoi n’est-il

pas venu ?» — « Mon père m’a envoyé à sa pla­

ce, me répondit-il. Il dit qu'il est vieux, qu’il s’en

ira bientôt et il veut que j’apprenne tout ce que

je pourrai, de façon à pouvoir lui succéder quand

il n'y sera plus. » Le troisième jour, le jeune

homme fut fortement remué par le Saint-Esprit.

— « Allez chez vous, lui dis-je, et dites à votre

104

PAR MON ESPRIT

père qu’il doit venir, sans quoi il offensera son

meilleur ami. »

Le matin suivant, Wang Ee arriva. Ses saluta­

tions étaient peu cordiales. — « Pourquoi avez-

vous envoyé mon fils ? demanda-t-il avec ressen­

timent, il aurait bien plus-profité que moi de ces

réunions. Il n'y a pas de raison pour ma venue.

Je n'ai aucun péché spécial. »

— « Wang Ee, dis-je, je vous demande une

chose, restez ici et voyez si Dieu n'a rien à

vous dire. »

Le sixième jour, avant déjeuner, l’évangéliste

Ho vint chez moi, très surexcité. « Wang Ee est

dans un état terrible, me dit-il. Tard, la nuit der­

nière, tandis que nous parlions avec quelques

évangélistes, il tomba sur le plancher comme

s'il avait reçu un coup de feu. Depuis il ne fait

que pleurer et gémir sur ses péchés. Il m'a en­

voyé pour vous demander de commencer la réu­

nion au plus vite pour qu’il puisse confesser. »

Dès que j’eus fini de déjeuner, je me hâtai vers

la tente. Wang Ee était déjà devant la porte.

Ses joues étaient baignées de larmes. Il était si

ému qu’il ne pouvait pas prononcer une parole.

Il me saisit par le bras. C’en était trop pour moi,

je ne pus retenir mes larmes. Nous entrâmes

dans la tente en nous tenant par le bras ; Wang

Ee s’agenouilla sur l'estrade. Pendant quelques

minutes, les sanglots qui le secouaient l’empê­

chèrent de parler. Enfin, retrouvant la voix, il

PAR MON ESPRIT

105

dit : « J’ai raconté au pasteur Goforth que les

gens de mon village n'étaient pas sauvés parce

que l’heure de Dieu n'avait pas sonné. Je lui ai

menti. C’est parce que l’heure de Wang Ee n’avait

pas sonné ! J’ai péché et contristé le Saint-Esprit.

Après 1900, quand les autorités durent m’indem­

niser pour les pertes que j’avais subies, j’exagé­

rai énormément les chiffres. Alors que je n’avais

perdu que trois mules, j’en déclarai six ; on

m’avait volé trois cents boisseaux de blé, j’en

déclarai six cents. En mentant de la sorte je me

suis enrichi par le malheur des autres, et j’ai

éteint dans mon cœur le Saint-Esprit. »

Wang Ee conclut en disant qu'il se servirait

de l’indemnité malhonnêtement obenue pour

construire une église dans son village. Et il tint

parole.

CHAPITRE VII

La présence et la puissance

du Seigneur

dans les Annexes de Changtehfu

Après la mission de Changtehfu, les mission­

naires et leurs collaborateurs chinois formèrent

des groupes qui allaient de station en station

Ils visitèrent ainsi un certain village où, pe

auparavant, une centaine de chrétiens s’étaiei

joints à 'Eglise romaine. La cause de cette de

sertion était un procès. Un homme bien connu

dans le village avait surpris tout le monde en

devenant chrétien. Pendant six mois il avait per­

sévéré, puis il avait rétrogradé et avait été arrê­

té pour vol. Les diacres et les anciens étaient

venus nous demander d’intervenir nous affirmant

que, pour sauver la vie de cet homme ,il suffi­

sait que nous déclarions aux juges qu’il était

un excellent chrétien, et qu’on l’avait arrêté in­

justement. Nous refusâmes de commettre un

parjure, même pour sauver un homme. Ils allè­

rent alors trouver le prêtre ; celui-ci promit

108

PAR MON ESPRIT

son intervention, à condition que tous se fas­

sent catholiques, ce à quoi ils s’engagèrent. Le

prêtre alla voir le mandarin, et quelques heures

après l’homme était libre. Presque toute l’Eglise,

à l’exception de quelques fidèles, devint catho­

lique.

Pendant le Réveil à Changteh, cette annexe

fut l’objet de beaucoup de prières. Parfois, des

centaines de voix s'élevaient ensemble pour que

Dieu ramenât ces brebis perdues... Une députa­

tion alla au village et ramena presque malgré eux

l’ancien et le diacre principaux... Tous deux fu­

rent brisés par le sentiment du péché. Peu après

le docteur M., à la tête d’un groupe de Chinois,

alla dans le village pour y faire une Mission de

quatre jours. Le docteur M. me raconta qu’il

n’avait jamais entendu de gens effondrés à ce

point sous le sentiment de leurs péchés. Plus

d’une centaine firent une confession publique et

toute l’Eglise quitta Rome.

Le docteur M. et sa brigade allèrent à Chang-

tsun. Là, les réunions suscitèrent un intérêt

exceptionnel. Il y eut un jour plus de cinq mille

auditeurs. Il fallut ériger des estrades à diffé­

rents points stratégiques pour que tous pussent

être atteints.

Bien des années après que l’Eglise de Chang-

tsun eût été organisée, on me pria d’aller y

tenir une série de réunions de Réveil. L’Eglise

étant trop petite, on dut se réunir dans une

PAR MON ESPRIT

109

cour voisine. Pendant plusieurs jours nous ne

vîmes aucun signe de Réveil ; il semblait y avoir

un inexplicable interdit.

Le troisième jour, Mmo Goforth me dit : « Mes

nerfs sont à bout ; je ne peux plus rester ici. Je

n’étais pas à la première réunion, mais d’après

certains petits détails que j’ai recueillis, vous

avez dû mortellement vexer les gens par quelque

chose que vous avez dit. Je n'ai jamais vu chose

pareille ; vous faites votre discours, puis vous

annoncez que la réunion de prière est ouverte,

vous attendez dix minutes, et tout le monde reste

muet. De nouveau, vous indiquez un cantique,

vous invitez encore à la prière, puis un long

silence, personne ne dit mot. Vous prononcez

alors la bénédiction. Et ceci dure depuis des

jours... j’en ai assez ».

— Je ne sais comment j’ai pu les offenser, ré

pondis-je ; tout ce dont je me souviens, c'est dt

leur avoir dit qu'ils renoncent, au moins pour le

moment, aux vaines redites que tout le monde

sait par cœur ; mais j’ai ajouté que, si le Saint-

Esprit les pousse à se débarrasser de certaines

choses qui entravaient son œuvre ici, nous se­

rions très heureux d'entendre des prières de

cette nature.

Tandis que je parlais, mon journal était sur la

table, je venais d’y écrire quelque chose. « Lisez

cela, dis-je en le tendant à ma femme, c'est au­

jourd’hui le troisième jour, et nous ne voyons au­

cun signe de Réveil. Mais aussi sûrement que

110

PAR MON ESPRIT

Dieu est tout-puissant et que sa Parole est com­

me un marteau qui brise le roc, aussi sûrement

son peuple se courbera dans la poussière devant

Lui. »

Mm° Goforth me rendit mon journal. « Je ne re­

tourne pas chez nous, me dit-elle, je vais atten­

dre et voir ce que Dieu va faire ». Au même ins­

tant, le pasteur chinois entra précipitamment. Il

était extrêmement tourmenté du fait qu’aucun si­

gne de Réveil n'avait encore paru. Ses collègues

avaient le même sentiment, et ils avaient eu

entre eux ce matin-là, une réunion de prière sup­

plémentaire.

A partir de ce moment-là, notre difficulté fut

de clore les réunions à une heure raisonnable.

Quelquefois, quand la réunion avait duré trois

heures et que j’essayais de la terminer, des dou­

zaines d’assistants couraient à l'estrade et me

suppliaient de continuer pour qu’ils eussent l'oc­

casion de confesser leurs péchés. Le nombre des

inconvertis qui avaient assisté à ces réunions

augmentait chaque jour, et beaucoup se donnè­

rent à Dieu. Un chrétien me dit : « Avant ces réu­

nions, l'Evangile ne suscitait aucun intérêt dans

mon village. Aujourd’hui quand je suis allé dé­

jeuner à midi, près de quatre-vingt-dix de mes

compatriotes m'ont entouré et m’ont demandé

de leur parler de « ce Jésus et du chemin du

salut ».

Parmi les nouveaux convertis, étaient deux

sorciers renommés. Ils demandèrent au pasteur

PAR MON ESPRIT

111

et à ses aides de venir chez eux, faire une réu­

nion. Tous les membres de leurs familles se don­

nèrent au Seigneur.

Même parmi les principaux de l’Eglise, la con­

viction du péché et le brisement du repentir fu­

rent extraordinaires. Le pasteur et son conseil

demandèrent pardon à Dieu pour leur tiédeur et

leur négligence. Plusieurs demandèrent ardem­

ment une mesure plus grande d’amour fraternel.

D'autres confessèrent avec honte, qu’ils

n’avaient ni lu la Bible, ni prié, ni témoigné autour

d'eux, comme ils l’auraient dû.

Lorsqu’on me demande : « Est-ce que les résul­

tats sont permanents ? », je raconte volontiers

l’histoire de Kuo Lao Tsin. Kuo avait été l'un des

hommes les plus riches du district, mais s’étant

adonné à l'opium, il avait en peu de temps gas

pillé presque toute sa fortune. Il était devenu s

faible que même le poids d'un édredon lui étal

une torture. Il ne pouvait fermer l'œil sans avoir

pris une dose massive d’opium. Sa femme était

morte de chagrin, laissant un petit enfant. Kuo

s’était immédiatement remarié avec une jeune

femme qui n’avait pas vingt ans et qui l’avait

épousé, contrainte par ses parents.

Quand la pauvre enfant se rendit compte de ce

qu’était son mari, elle pleura sans arrêt pendant

plusieurs jours. Elle savait que son mari, dans

l’état où il était, pouvait mourir d’un moment à

112

PAR MON ESPRIT

l'autre, et qu’elle et l’enfant seraient vendus com­

me esclaves.

Un certain nombre de villageois, ayant été con­

vertis dans nos réunions de Réveil, ils décidèrent

d’y amener Kuo. Quatre d’entre eux allèrent le

voir et lui dirent de se préparer ; on viendrait le

chercher dans une demi-heure. Quand ils revin­

rent, leur premier soin fut de détruire la pipe de

Kuo, et de jeter l’horrible drogue au feu. Kuo

avait prévu leur acte, aussi avait-il caché dans la

doublure de sa robe quelques pilules de mor­

phine. Quand sa passion le reprendrait, il s’arran­

gerait pour avaler une pilule en cachette. Mais

ses amis connaissaient sa ruse ; ils le fouillè­

rent, trouvèrent la morphine et la jetèrent au

feu.

Le pauvre Kuo était dans un état épouvanta­

ble : « Que vais-je faire ? Je ne peux m’en pas­

ser », gémissait-il. — « Nous prierons pour toi »,

répondaient ses amis. Kuo ne pouvant supporter

les cahots d’une voiture, ses amis le mirent dans

une grande corbeille à provisions et le portèrent

pendant huit kilomètres jusqu’à la réunion... A sa

grande surprise, Kuo dormit cette nuit-là sans

aucun malaise. Cependant, il ne lui vint pas à

l’esprit qu’il le devait à Dieu ; il pensa que cela

était dû aux effets de la dose d’opium qu’il avait

prise avant de partir. Le second soir, un besoin

impérieux d’opium s’empara du malheureux. Ses

amis, voyant son angoisse, firent avec lui plu­

sieurs fois le tour du village, le ramenèrent dans

PAR MON ESPRIT

115

sa chambre, prièrent avec lui et le mirent au lit. Il

dormit paisiblement toute la nuit. Au bout de

cinq jours sa passion avait disparu et Kuo était

devenu un homme nouveau en Christ.

Au bout de quelques années, Kuo était reconnu

comme l’un des prédicateurs les plus doués du

nord de l'Honan. Il se mit au travail et recouvra

bientôt toute la propriété qu’il avait perdue. Je

l’entendis une fois dire à une grande foule qui

venait des villages environnants : « Vous savez,

mes amis, quelle épave j’étais à quarante-cinq

ans. J’avais gaspillé tous mes biens. Ma pre­

mière femme était morte de chagrin, ma deuxiè­

me vivait dans une angoisse continuelle. Elle

s’attendait à me voir mourir d’un instant à l’au­

tre. En ce temps-là, je n'aurais pas pu faire cinq

li1 pour sauver ma vie. J’ai aujourd’hui soixante!

ans et je peux faire sans peine quatre-vingt-di

li en un jour. J’ai une femme heureuse et quatr

joyeux enfants. Mes deux filles aînées sont diplô­

mées de l'Ecole chrétienne de filles de Changteh.

Mon plus jeune fils et une autre jeune fille sont

dans cette même école. Oui, je peux recomman­

der mon Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ, car

Il a fait pour moi de grandes choses. »

Dans ce même district, vivait un fermier nom­

mé Yeh. Au début de l'automne de 1908, Yeh eut

un procès avec un certain M. Chang qui vivait

à Changtsun. Les Chang étaient une famille de

**(1) Le li vaut 546 mètres.**

114

PAR MON ESPRIT

lettrés, très influente, tandis que Yeh n’était

qu’un pauvre paysan insignifiant. Les Chang ga­

gnèrent le procès, contre toute justice. Yeh, in­

digné, fit appel devant les tribunaux de Chang-

teh. En traversant la ville, il rencontra un chré­

tien de son village natal qui le persuada de re­

tarder d’un jour ses démarches et de venir à la

mission. C’était pendant le Réveil. Je prêchai sur

ce texte : « Si vous ne pardonnez pas aux hom­

mes leurs offenses, votre Père ne vous pardonne­

ra pas non plus les vôtres ». (Matth. 6/15).

Yeh fut convaincu, et résolut immédiatement

de devenir chrétien. Il n’eut plus la moindre in­

tention de poursuivre son procès ; tout ce qu’il

désira, ce fut de gagner les Chang à Jésus-Christ.

Mais leur rang social, si différent du sien, ren­

dait leurs rencontres absolument improbables.

Cependant, peu après son retour chez lui, il pas­

sait devant la maison de ses ennemis, quand

M. Chang en sortit. Yeh s’inclina courtoisement

et lui demanda des nouvelles de sa santé. Le

vieux lettré lui jeta un regard de profond mépris

et lui tourna le dos sans prononcer un mot. Une

telle rebuffade aurait découragé n’importe qui,

mais non pas Yeh. Chaque fois qu’il avait l’occa­

sion de rencontrer un membre de la famille, il

s'arrangeait pour lui témoigner de l’amitié.

'Peu à peu, le vieux M. Chang s'adoucit. Long­

temps la famille Chang ne put s’expliquer la rai­

son du changement d’attitude si soudain de Yeh.

PAR MON ESPRIT

115

« Parti pour Changtehfu en proférant des mena­

ces de vengeance, il en est revenu, quelques

jours après, en manifestant les sentiments les

plus amicaux : que s'est-il donc passé ? » Ils

étaient intrigués.

Un jour, un membre de la famille revint, appor­

tant des nouvelles. Il avait appris que tandis que

Yeh était à Changteh, il s’était décidé à devenir

chrétien. Etait-ce la solution du mystère ? En tout

cas, un fait restait certain, c’est que Yen voulait

absolument oublier le passé. Ils résolurent de l’y

encourager de leur côté. Trois mois après, Yeh

avait gagné à Jésus-Christ toute la famille Chang.

Avant de terminer ce chapitre, je raconterai u

autre incident. Depuis nombre d’années, l’état d

notre Eglise de Linchangk, qui était l'une de

plus importantes annexes au nord-est de Chang­

tehfu, était loin d’être encourageant. Je me déci­

dai à y faire une semaine de réunions spéciales.

Nous avions de bonnes raisons de croire que

l’état de l’Eglise était dû à la conduite coupable

d’un diacre, mais on ne pouvait rien prouver ;

il était fort habile et savait cacher son jeu. Le

dimanche, jour de l'ouverture de la série, je de­

mandai à ce diacre d’être là pour toutes les réu­

nions en l’assurant qu’il pourrait nous être très

utile. Il ne me répondit rien, mais immédiate­

ment repartit chez lui à environ 22 li de distance.

116

PAR MON ESPRIT

Le lundi arriva, et pas de diacre ; le mardi, il

était encore absent. Un ancien en fut si tour­

menté le mercredi, qu’il se mit en route pour

aller chez lui, et il réussit à l’amener à la réu­

nion. Quand je le vis je lui dis : « Maintenant,

diacre, que vous avez été absent les deux pre­

miers jours, ne resterez-vous pas jusqu'à la fin

de la série ? ». Il marmotta quelque chose et me

quitta. L’ancien fit de son mieux pour l’engager

à rester, mais il ne s’attira que cette réplique

méprisante : « Croyez-vous que je voudrais m'hu­

milier et confesser mes fautes comme ces mal­

heureux l’ont fait ce matin ? J'aimerais mieux

mourir ! »

Je vis plus tard le diacre et l’ancien qui tra­

versaient la prairie. Le diacre voulait absolu­

ment partir, et l’ancien le retenait tant qu’il pou­

vait. Finalement, l’ancien abandonna la partie et

revint en pleurant dans la pièce où je me tenais

avec M“° Goforth. Il était très découragé. Je pro­

posai que nous trois nous nous unissions afin

de prier pour lui. « Son cas n’est pas trop diffi­

cile pour Dieu », dis-je ; « rappelez-vous la pro­

messe de Jésus : « Si deux d’entre vous s’accor­

dent sur la terre pour demander une chose quel­

conque, elle leur sera accordée par mon Père

qui est dans les cieux » (Matth. 18, 19).

Tandis qu’à genoux, nous faisions monter vers

Dieu une prière silencieuse je m’écriai : « O Sei­

PAR MON ESPRIT

117

gneur, tu vois que ce diacre refuse de rester à

ces réunions où tu pourrais lui donner conscien­

ce de son péché ; où qu’il soit, fais-lui sentir qu'il

est l’homme le plus malheureux du pays. Ne le

laisse pas fermer l'œil de toute la nuit. Qu'il ait

l’impression d’être dans un enfer, et ramène-le

parmi nous, en glorifiant son Sauveur ».

Le lendemain matin, le diacre arriva, vivante

image du désespoir : « J’ai passé par l’enfer de­

puis que je vous ai vu hier, gémissait-il, je n’ai

pas dormi de la nuit. Je suis sûr que je suis

l’homme le plus malheureux de la Chine ».

Quand il vint sur l’estrade pour faire sa con­

fession, il était si ému qu'il pouvait à peine par­

ler. Il se tint près du tableau noir : « Mes péchés

sont trop grands, dit-il pour les confesser seule­

ment par des paroles. Je vais les écrire ». En ca­

ractères énormes, il inscrivit : « MENTEUR » et,

se tournant vers l’auditoire, ajouta : « Oui, je

suis un menteur. J'ai menti à Dieu le Saint-Esprit.

Quand II me trouva, au grand réveil de Chang-

tehfu, j’ai juré que je me conduirais en toutes

choses, comme il convenait à un conducteur de

l’Eglise. Au lieu de cela, j’ai servi le Diable. Je

suis un menteur ».

Il se tourna vers le tableau et écrivit « ADUL­

TERE », puis « MEURTRIER ». Un autre homme et

moi, dit-il, avions décidé de prendre dans un

118

PAR MON ESPRIT

guet-apens un homme très riche. Nous devions

le tuer et de dépouiller de son argent. Nous atten­

dîmes au coin de la route, la nuit, pendant des

heures. Notre victime décida, au dernier moment,

de ne pas partir de chez elle. J'ai donc été en

intention, un meurtrier ».

Les paroles humaines sont insuffisantes pour

décrire l’effet que fit cette confession extraor­

dinaire. Il semblait qu’elle fût la seule chose

nécessaire pour permettre au SaintJEsprit d’agir

avec puissance dans cette Eglise.

CHAPITRE VIII

La défaite des esprits malins

Les démons chassés (en Honan)

On me pria de tenir des réunions à Kaifeng à

deux reprises différentes. La première fois, l’œu­

vre fut arrêtée par un obstacle inexplicable. Il

y eut bien quelques âmes remuées, mais l’Esprit

n'agissait pas librement comme je l’avais vu en

Mandchourie ou à Changteh. Pendant la dernière

réunion, un aide-docteur dit à l’un de ses collè­

gues : « Dieu est entravé dans son action ici à

cause de nous. Nous avons de l’inimitié l’un pour

l'autre, et tout le monde le sait : débarrassons-

nous de cet interdit ». L’autre se leva et confes­

sa, lui aussi son péché. Aussitôt, l'assemblée fut

gagnée. Il y avait un grand nombre d'étrangers

dans l’auditoire qui furent spécialement touchés.

Je parcourus leurs rangs ; beaucoup faisaient

appel à la miséricorde de Dieu, et déclaraient se

soumettre à Lui.

Lors de ma seconde visite à Kaifeng, les réu­

nions furent tout spécialement destinées aux élè­

120

PAR MON ESPRIT

ves de l'école de M. Salee. II y en avait 140 envi­

ron, dont vingt pour cent étaient chrétiens.

Pendant les huit jours de mon travail parmi eux,

je ne constatai aucun mouvement important. Du

reste, les circonstances ne s'y prêtaient guère ;

le Japon venait de publier ses « vingt-et-une Ré­

quisitions » et tous les esprits étaient surexcités.

Le premier jour de notre série, une grande réu­

nion publique eut lieu dans la ville ; les étudiants,

comme d’habitude, y étaient nombreux. On en­

tendit des orateurs qui dénoncèrent le Japon

dans les termes les plus violents et demandè­

rent avec insistance que des démarches fussent

faites pour effacer ce déshonneur national. Beau­

coup d’étudiants et d’étudiantes des Ecoles de

'Etat écrivirent avec leur propre sang des vœux

de haine mortelle contre le Japon.

Le quatrième jour de ma mission, les élèves

d’une Ecole gouvernementale de jeunes filles

envoyèrent aux étudiants de M. Salee la note sui­

vante : « Nous pensions que vous étiez des hom­

mes, et que, comme il est naturel, vous seriez

les premiers à défendre votre patrie. Nous voyons

que nous nous sommes trompées. Vous n'êtes

que des poules mouillées. Vous nous dégoûtez

tant que nous avons décidé de vous envoyer des

vêtements de filles pour que vous les mettiez ».

Les jeunes gens furent si furieux qu’ils pla­

cèrent des gardes à la grille pour empêcher

d’entrer tout paquet suspect. On comprendra

donc que ces jeunes gens n'étaient guère en

PAR MON ESPRIT

121

état de recevoir mon message. M. Salee eut mê­

me grand peine à maintenir son école ouverte.

Je quittai Kaifeng dès la fin des réunions.

M. Salee m’accompagna à la gare. Je lui recom­

mandai chaudement de continuer les réunions,

et il me promit de le faire. Mais en rentrant chez

lui, il se sentait découragé. « Si un homme de

l’expérience de M. Goforth n’a rien pu faire,

comment réussirai-je, moi ? ». Mais il avait pro­

mis et il ne voulait pas revenir sur sa parole.

'En rentrant à l'école, il réunit les jeunes gens

et leur fit une courte allocution. Quand il eut fini,

le professeur chinois se leva. Pendant plusieurs

minutes il ne fit que pleurer. Quand il put maî

triser son émotion il dit : « Je fumais des ciga

rettes avec des étudiants, quand M“° Salee, qu

l’avait entendu dire, m'appela et me demanda

compte de mon acte. Je protestai de mon inno­

cence. « Vous savez, lui dis-je, qu’avant de deve­

nir chrétien, j’étais fumeur, mais depuis j’ai re­

noncé au tabac. Pensez-vous vraiment que moi,

chrétien et professeur, j’irais fumer avec mes

étudiants ? » Mmo Salee fut satisfaite de mes

explications, mais non pas moi. Ceci s’est passé

il y a un an, et chaque fois que j'ai voulu prier

depuis lors, ce mensonge m’a arrêté. » Cette con­

fession fit une profonde impression sur tous les

étudiants, chrétiens et non chrétiens. Un de ces

derniers, qui était le boute-en-train dans toutes

les sottises, fut complètement brisé par le sen­

122

PAR MON ESPRIT

timent de ses péchés et fut le premier à les con­

fesser. Plusieurs suivirent son exemple. Dès le

lendemain après-midi plus de 55 étudiants étaient

allés trouver M. Salee dans son bureau et avaient

accepté Jésus comme leur Sauveur.

Voilà deux exemples probants, dans la même

ville, de la manière dont Dieu peut être empêché

d'agir, par les interdits des chrétiens profes­

sants. Dans les deux cas, aussitôt le péché con­

fessé, l’obstacle ôté, le Saint-Esprit agit dans les

coeurs avec une puissance irrésistible. N’est-ce

pas là une des lois du royaume de Dieu ? Si les

cent-vingt n’avaient pas été remplis du SaintÆs-

prit, les trois mille, le jour de la Pentecôte, n’au­

raient jamais été amenés à Jésus-Christ.

L'œuvre à Kwangchow avait été commencée

aux environs de 1890 par M. Argento, un Italien,

qui avait été chassé de sa patrie et de sa famille

à cause de sa conversion. Entré au service de la

Mission à l’intérieur de la Chine 1, il fut envoyé

à Kwangchow, où, en quelques années, il réunit

autour de lui tout un groupe de chrétiens. Ils

avaient l'habitude de se lever avant l’aube pour

étudier les Saintes Ecritures. En 1900, les Boxers

ligotèrent M. Argento, l’enduisirent de pétrole et

y mirent le feu. Quelques-uns de ses amis arri­

vèrent juste à temps pour lui sauver la vie et

il était horriblement brûlé. La Mission le supplia

(1) La « China Inland Mission », fondée par Hudson Taylor.

PAR MON ESPRIT

123

de rentrer en Europe ; mais il refusa absolument.

« Je ne peux plus voir, répondit-il, mais je peux

au moins rester et prier pour le salut de mes

gens ».

Au bout de quelques années, cependant, sa

santé était dans un tel état, qu’il dut quitter la

Chine définitivement. II alla habiter dans la fa­

mille de sa femme, en Norvège. Un de ses voi­

sins me dit combien il avait l’esprit de prière.

Il veillait souvent jusqu’après minuit pour inter­

céder en faveur de Kwangchow. Sa femme lui

disait parfois ; « C’est trop, tu ne peux le suppor­

ter, tu es trop faible, il faut te coucher. » Il lui

répondait : « Comment puis-je dormir quand tant

de milliers d'âmes à Kwangchow meurent sans

Jésus ? »

Quand j’arrivai à Kwangchow, en décembre

1915, on posait la dernière tuile sur le toit d’une

jolie église toute neuve. L’église était un des

fruits du ministère si consacré de M. Argento ;

elle contenait 1 400 places et sa construction

avait été payée exclusivement par les chrétiens

chinois. Il y avait alors 2 000 chrétiens dans la

ville et ses environs. Elle avait 21 annexes, et

de tous les ouvriers du Seigneur, deux seulement

étaient soutenus par les fonds missionnaires.

Peu après mon arrivée, on me présenta l’an­

cien Wen. Suivant la coutume chinoise je lui

demandai son âge. Il me dit en clignant de l’œil :

« J'ai à peine dix-huit ans ! ». Il avait des che­

124

PAR MON ESPRIT

veux gris et me semblait avoir au moins soixante

ans. « C’est vrai, continua-t-il, je n'ai que dix-huit

ans. Auparavant, j’étais mort dans mes fautes et

dans mes péchés. J’étais abruti par l’opium, et de

plus, ivrogne et joueur. J'étais si affaibli par mes

débauches, qu’un de mes amis me rencontrant

dans la rue, fut épouvanté de mon aspect. « Dis

donc, Wen, me dit-il, tu ne vas pas durer long­

temps au train dont tu y vas. Ce que tu as de

mieux à faire, c'est d’aller dans cette Eglise de

Jésus et de demander au missionnaire de prier

pour toi ». Très alarmé, je me décidai à suivre

son conseil. J’allai tout droit à M. Argento et

lui racontai ma triste histoire. II pria pour moi,

et dès ce moment-là, mon goût pour l'opium et

la boisson passa complètement. Je devins litté­

ralement un homme nouveau en Christ. Je vis

pour Lui depuis dix-huit ans ».

Le dimanche matin, pour notre première réu­

nion, l’église fut trop petite. Plusieurs se pres­

saient aux portes et aux fenêtres. Il était évident

dès le début, que le Saint-Esprit était là, avec

une puissance extraordinaire. Quelquefois des

centaines de personnes pleuraient. Les péchés

confessés étaient surtout la négligence de la

prière et de la lecture de la Bible, et l’indiffé­

rence quant au salut des âmes.

Je fus en rapport avec deux démoniaques au

cours de ces réunions. L’une d'elles était la fem­

me d'un des principaux évangélistes. Tandis que

PAR MON ESPRIT

125

son mari présidait la réunion de prières, du

matin, sa femme lui cria : « Tu en as de l’aplomb,

d’oser présider cette réunion, après avoir été un

si grand pécheur ! ». Elle commença alors à énu­

mérer tous les péchés commis par son mari

avant sa conversion, et avant même qu'elle l’eût

connu. « Oui, répondit l’évangéliste, en s’adres­

sant au mauvais esprit, j'ai fait toutes ces cho­

ses quand j’étais ton esclave. Mais je ne le suis

plus. Le Seigneur Jésus a changé mon cœur. »

Une autre fois, juste au milieu de la réunion,

cette femme se mit à blasphémer affreusement.

Une lectrice de la Bible assise derrière elle, la

fit asseoir et lui ordonna de se taire ; mais elle

se retourna et couvrit de crachats la chrétienne

Une dame missionnaire assise près d’elle, tir

son mouchoir et essuya les vêtements de la !ec

trice de la Bible. Ceci affecta tellement la pos

sédée, qu'elle mit sa tête sur l’épaule de la mis­

sionnaire et pleura amèrement.

L'autre démoniaque était un païen amené par

ses amis pour qu'il soit guéri dans nos réunions.

Tant que rien d'extraordinaire ne se passait, notre

homme était tranquille, mais dès que l’Esprit de

Dieu agissait et que les gens confessaient leurs

péchés en pleurant, il devenait furieux. Après

une réunion, où il avait plus que jamais troublé

l’auditoire, on dut le conduire dans une chambre,

où un missionnaire, quelques collaborateurs chi­

nois et moi, étions réunis.

126

PAR MON ESPRIT

M. M... commença à prier. Pendant quelques

instants, le possédé se contenta de pleurnicher.

Le missionnaire employa l’expression « Jésus de

Nazareth » ; immédiatement, l’homme sembla

subir une souffrance aiguë. Cela lui arrivait aussi

quand l’ancien Wen priait pour lui. Chaque fois

que les mots « Jésus de Naazreth » étaient pro­

noncés, il perdait toute sa raison. Finalement,

l’ancien Chang posa sa main sur la tête du démo­

niaque et dit d’une voix forte : « Esprit immonde,

au nom de Jésus de Nazareth, sors de cet hom­

me ! » Le possédé se jeta par terre et se roula

sur le sol en écumant. Il y avait un cercle de

gens autour de lui, et à cause des longues robes

chinoises, je ne pouvais le voir distinctement,

■nais soudain j’entendis un bruit comme celui

J'un vomissement. Plus tard, j’inspectai soigneu­

sement le sol, mais ne vis aucune preuve qu’il

eût vomi. Cependant quelque chose était sorti de

lui, car, aidé de plusieurs évangélistes, il se leva.

Il était pâle, tremblant et faible, mais dans son

bon sens ; cela ne faisait aucun doute. De la

même façon, la femme de l’évangéliste fut exor­

cisée. Cette délivrance fut réelle, puisque, un an

plus tard, tous deux vivaient en bons chrétiens.

Pendant les huit jours de la mission, il y eut

154 baptêmes d’adultes, bien que, déjà, des cen­

taines eussent été baptisés au cours de cette

année-là. Un jour quelques notables hommes

d’affaires vinrent voir le missionnaire. Ils fré­

quentaient l’Eglise depuis des années, mais

PAR MON ESPRIT

127

n’avaient jamais eu le courage de se joindre à

elle. Ils venaient demander qu’on mît de côté

pour eux la règle des six mois d’épreuve avant

l'admission dans l’Eglise.

« Jusqu’à présent, dirent-ils, nous avions des

doutes concernant l'Evangile. Aujourd’hui, ils

sont dissipés. Nous croyons vraiment avoir été

baptisés par le Saint-Esprit, et nous ne pouvons

souffrir d’attendre encore six mois avant d’être

reçus dans l’Eglise. » Ils furent acceptés et bap­

tisés. Quatre ans après, le nombre des membres

de l’Eglise était passé de deux mille à huit mille.

Pendant les réunions, j'avais remarqué à dif

férentes reprises un M. Yang, homme d'un ph'

sique splendide. Je demandai qui il était, on m’a

prit qu’il avait été champion de boxe avant s

conversion. Il s’était vanté, et personne ne disais

le contraire, de n'avoir jamais été mis hors de

combat. Il avait eu beaucoup d’ennemis, qui ce­

pendant n’avaient pas osé l’approcher. Quand il

se convertit, ses ennemis décidèrent que le mo­

ment était venu pour eux de se venger de lui.

Un jour, tandis que Yang était au marché, un grou­

pe l’entoura, le frappa et le laissa presque mort

sur le terrain. Quelques amis le trouvèrent et le

ramenèrent chez lui. Les missionnaires voulaient

faire arrêter ses bourreaux, mais M. Yang refusa

de porter plainte. Ce qu’il fit, ce fut de prier pour

eux.

128

PAR MON ESPRIT

Au bout de quelques mois, il fut assez bien

pour circuler de nouveau. Ses ennemis étaient

furieux, car ils avaient espéré l’avoir tué. Ils

décidèrent d’en finir. Ils allèrent chez lui, et le

battirent si brutalement que pendant des mois, il

fut entre la vie et la mort. Cependant, il refusa

encore avec énergie déporter plainte contre ses

assaillants. Aussitôt qu’il fut guéri, il parcourut

le pays pour prêcher l’Evangile. Il mourut quel­

ques années après notre rencontre ; mais ce ne

fut qu’après avoir gagné à Jésus-Christ plusieurs

de ses ennemis. II fut le fondateur dans son vil­

lage d’une église de 600 membres, et de dix

autres églises dans le district.

On me demanda de faire une série de douze

jours à Sinyanchou. Au bout de quelques jours,

il devint évident que le Saint-Esprit travaillait

avec puissance, surtout parmi les élèves de l’éco­

le de filles et les membres adultes de l'Eglise.

Ils se confessaient comme s'ils comparaissaient

devant le trône du Jugement.

Les étudiants, au contraire, étaient froids com­

me la glace. Ils étaient une centaine dans l’Ecole

supérieure dont la majorité venaient de familles

païennes. Ils m'en voulaient beaucoup de ne par­

ler que de leurs défauts et de leurs péchés, com­

me si les autres n’en avaient pas ! J'ignorais to­

talement leurs interdits, mais je parlais jour

après jour sur ce que le Saint-Esprit m’indiquait.

Cependant, tout ce que je disais était pris de tra­

PAR MON ESPRIT

129

vers par ces jeunes gens, et à mesure que les

jours passaient, on voyait bien qu’ils étaient ré­

solus à ne pas m’écouter. Aussitôt que je com­

mençais à parler, ils se regardaient les uns les

autres avec un air profondément ennuyé, ou ils

faisaient semblant de dormir, ou ils regardaient

le plafond, comme pour dire : « Cause toujours,

tu ne nous obligeras pas à t’écouter ! ».

Cependant, à chaque réunion, un ou deux gar­

çons étaient touchés à la consternation des au­

tres. Après chaque réunion, les étudiants retour­

naient au dortoir et tenaient une réunion de

protestation :

« Quel toupet à cet homme, disaient-ils, de pu­

blier ainsi nos péchés ! « Quelques-uns, je l'ap­

pris plus tard, avaient décidé de me frapper à

coups de couteau.

Chacune de leurs réunions se terminait par la

ferme résolution de ne pas m’écouter, et par la

décision de punir ceux qui céderaient. Cela me

peinait à cause des jeunes gens eux-mêmes. Je

savais que c’était une lutte entre le Seigneur et

le Diable. Bien qu’on m’eût parlé de ces réunions

de protestation, je n’y fis aucune allusion. J’avais

confiance dans la puissance du Saint-Esprit pour

faire céder ces garçons, quelle que fût leur ré­

sistance. Ce qui me donnait de l’espoir, était

que chaque jour voyait grandir le nombre de

ceux qui étaient mal à leur aise. Cela rendait fous

130

PAR MON ESPRIT

ceux qui résistaient, et après chaque réunion ils

essayaient de raffermir les hésitants.

La crise vint d’une manière soudaine et inat­

tendue. La dixième après-midi, alors que les jeu­

nes gens étaient dans leur dortoir, le SaintJEsprit

descendit sur eux avec une force irrésistible.

Professeurs et élèves étaient comme sous le

coup du Jugement. Des jeunes gens angoissés

suppliaient leurs professeurs de prier pour eux.

Les maîtres en pleurant répondaient : « Nous

avons trop d’interdits nous-mêmes pour oser

ouvrir la bouche devant Dieu ». Heureusement

mon évangéliste, M. Su, couchait dans le dortoir ;

il avait de l'expérience et était à la hauteur des

circonstances. I! alla de l’un à l’autre de ces jeu­

nes gens, faisant ce qu’il pouvait pour les aider

et les consoler. Le mouvement dura six heures.

M. Su me dit plus tard qu’il n’avait jamais vu

une telle manifestation de la puissance de Dieu.

Vaincus enfin, ils arrivèrent à la réunion, la onziè­

me après-midi ! Après mon allocution, c’était

une sorte d’émulation à qui rendrait son témoi­

gnage. L’un après l’autre ils confessèrent avec

larmes que je les avais tellement blessés au vif

qu’ils auraient voulu me tuer. Pendant une heure

ce fut un flot ininterrompu de confessions. Le

Seigneur avait triomphé glorieusement. Les étu­

diants se suspendaient à moi comme à un père.

Ils déclaraient être prêts à sacrifier leur vie pour

M. Su ou pour moi-même.

CHAPITRE IX

Interdits balayés

par le Saint-Esprit en Chilhi

Au cours d’une réunion de prière spéciale, te­

nue avant le commencement de la principale sé­

rie à Paotingfu, les missionnaires de cette sta­

tion furent si profondément remués, que je fus

persuadé qu’aucun interdit n’arrêterait en eux

le travail du Seigneur.

'Entre autres confessions, nous entendîmes

celle du docteur L. Il nous raconta qu'un soir il

était allé en ville à la chapelle pour y présider

sa réunion quotidienne. Cette fois-là, retenu à la

maison missionnaire, il était arrivé une heure en

retard. Il était persuadé que l'évangéliste chinois

l'avait précédé, avait ouvert les portes, et était

en train de prêcher.

Lorsqu’il arriva, les portes étaient fermées et

l’évangéliste dormait dans une des chambres du

fond. « Naturellement », dit le docteur L., « je fus

extrêmement ennuyé, et je dois avouer que j'ai

152

PAR MON ESPRIT

parlé avec beaucoup de vivacité. Se peut-il, lui

ai-je dit, que parce que je n’arrive pas à l’heure

dite, vous n’ayez plus aucun désir de sauver les

âmes, et que vous soyez prêt à les laisser mou­

rir dans leurs péchés ? ».

Ces mots, paraît-il, offensèrent gravement

l’évangéliste.

« Réglez-moi mon compte, cria-t-il, je ne veux

pas être plus longtemps commandé par un étran­

ger, s’il me traite ainsi. »

« Quand j’ai vu comment il prenait la chose »,

continua le docteur L„ « je me suis humilié et je

l’ai supplié de rester. Il a cédé, mais il a toujours

boudé depuis, et n’a été d’aucun secours pour

l’œuvre ».

En écoutant la confession du docteur L., je

pensais en moi-même que, puisqu'il s’était humi­

lié devant l'évangéliste, on ne pouvait pas lui en

demander plus. Cependant, à mesure que les réu­

nions avançaient, je me rendais compte qu'il y

avait dans l'auditoire une résistance très sérieu­

se. Je venais de Changtehfu, où le Saint-Esprit

avait travaillé si puissamment, et la profonde

spiritualité des missionnaires de Paotinfu,

m'avait fait espérer ici les mêmes résultats. Mais

les jours se passaient, et bien que nous eussions

pu voir ici et là des preuves du travail du Saint-

Esprit, je savais cependant que la grande vague

de puissance ne nous avait pas encore atteints.

PAR MON ESPRIT

133

Nous en étions à la dernière réunion. J’avais

fini mon allocution, et j’avais laissé le champ

libre aux prières.

Lorsque je préside des réunions de ce genrej

je ne suis pas accablé outre mesure par le sen­

timent de ma responsabilité. Je me dis que si

Dieu ne se sert pas, pour réveiller ses enfants,

du message que je viens de donner, Il se servira

probablement du suivant. 'Et si dans les prières

il n’y a pas de puissance spirituelle, je termine

la réunion et je m’attends à Dieu, pour qu’il en­

voie dans la suivante les effluves de sa grâce.

Ce soir-là, cependant, il y avait sur mon cœur

un grand fardeau, et je suppliai Dieu avec angois­

se, d’enlever la pierre d’achoppement, quelle

qu’elle pût être.

Le docteur L. s’appuyait sur la chaise, à côté de

moi. « Docteur, murmurai-je, je ne peux pas com­

prendre quel obstacle il y a dans votre Eglise. J’ai

toujours été persuadé, en dirigeant ces séries de

réunions, que lorsque tous les missionnaires

étrangers ont abandonné tous leurs propres inter­

dits, aucun effort du Diable ne peut empêcher

le Saint-Esprit de se manifester en puissance.

J’avais eu nettement l’impression par votre réu­

nion de prière, qu’aucun de vous n’était l’obsta­

cle. Je n’y comprends rien ! ».

— « Comment ! mais il me semble, répondit

le docteur 'L., que nous pouvons, après avoir

vu ce qui s’est passé ces jours-ci, louer Dieu

154

PAR MON ESPRIT

pour toute l’éternité. Vous rappelez-vous le matin

du deuxième jour, comment tous les étudiants

sont tombés en masse autour de moi, tant leur

sentiment du péché était profond ? Et puis, le

quatrième jour, vous souvenez-vous de l’émotion

profonde de toutes ces jeunes filles ? Depuis le

début, les confessions ont été interrompues. Sû­

rement nous avons les meilleures raisons d’être

reconnaissants à Dieu. » — « Cependant, insis­

tai-je, il me semble que nous n’avons pas encore

eu toute la plénitude de Dieu ».

Je continuai à prier presque fièvreusement,

que Dieu enlevât la pierre d’achoppement. Puis,

tout à coup, une voix intérieure me fit des repro­

ches : « Pourquoi toute cette angoisse ? De quoi

t'inquiètes-tu ? Ne suis-je pas le Maître ? Ne

puis-je pas faire mon propre travail ? Ne sais-tu

pas « rester en repos et attendre la délivrance

de l’Eternel ? »

« Oui, Seigneur, répondis-je, je ferai comme tu

le dis. Je suis épuisé, je ne prierai même pas,

je resterai en repos. »

'Et voici qu’une dame missionnaire, dont les

accès de mauvaise humeur étaient la fable de

la Mission, se leva et avec beaucoup d’angoisse,

supplia Dieu d’enlever de sa vie cet interdit.

Immédiatement après, une autre dame mission­

naire s’accusa du manque d’amour pour les âmes

qu'elle était chargée d’évangéliser, et demanda

à Dieu de lui faire aussi la grâce d’enlever cet

PAR MON ESPRIT

135

obstacle. Puis, Miss L., la direcrice chinoise de

l’école de jeunes filles, que tous croyaient une

chrétienne accomplie, confessa en pleurant

qu’elle était égoïste et qu’elle donnait ainsi un

mauvais exemple aux jeunes filles qu'elle

dirigeait.

Tout ceci avait complètement brisé le doc­

teur L. « Père céleste, cria-t-il, pardonne à ton

misérable serviteur. J’ai parlé inconsidérément

des lèvres, et j’ai offensé un de mes frères chi­

nois. Tu sais, ô Dieu, comment autrefois tu punis

ton serviteur Moïse, coupable d’un péché sem­

blable, en lui refusant l’entrée dans la Terre pro­

mise. Mais Moïse seul a été puni, le peuple n’a

pas souffert à cause de son péché. Maintenant,

ô Dieu, punis le serviteur qui est devant Toi,

mais que ton peuple reçoive la bénédiction

promise ! ».

Le docteur avait à peine fini, qu’un homme.

tomba par terre en poussant un cri terrible.

C’était l'évangéliste si arrogant. Quelqu’un, dans

une autre partie de l’auditoire, fit comme lui.

C'était le directeur chinois de l'Ecole de gar­

çons ; il avait affaibli l’autorité du docteur L. et

avait essayé de fomenter une révolte parmi les

étudiants. Bientôt,'hommes et femmes dans toute

la salle tombèrent'à genoux et confessèrent leurs

péchés. A ma droite étaient les élèves de l’Ecole

de garçons. L’un des plus âgés s’écria : « Mettez-

vous à genoux » et ils le firent tous. A ma gau­

136

PAR MON ESPRIT

che étaient les jeunes filles. Tout à coup, sans

qu’un ordre fût donné, comme le vent passant

sur un champ de blé, elles aussi tombèrent à

genoux. Bientôt il me sembla que tout l’auditoire,

hommes, femmes et enfants, était prosterné,

criant à Dieu de leur faire grâce.

Cet après-midi-là, le docteur L. ayant fini son

travail à l’hôpital, s’acheminait vers l’église. Il

entendit un bruit étrange, qu'il crut être celui

d’un train express ; en se rapprochant, il pensa

qu’une tornade s’abattait sur la ville. II arriva

à l’église, et découvrit que ce bruit étrange était

celui de la multitude plaidant avec Dieu.

On pourrait fort bien poser cette question :

« Pourquoi était-il nécessaire apparemment que

le docteur L. fît cette confession publique ce

soir-là ? ». Je ne l'ai compris que plusieurs mois

après. Le docteur L., un géant intellectuel, l’un

des maîtres de la langue chinoise, était renom­

mé au près et au loin pour sa piété chrétienne,

et après son altercation avec son évangéliste,

on répétait parmi les Chinois que « même un

homme comme le docteur L. avait encore en lui

un peu de vieil Adam ». Dieu était donc obligé

de refuser ses dons jusqu’à ce qu’une confes­

sion publique de son serviteur eût rendu à son

nom l’honneur qui lui était dû.

Le pasteur indigène de Paotingfu (banlieue

sud) et l’un des missionnaires étrangers

m’avaient invité à diriger une série de réunions

PAR MON ESPRIT

137

de Réveil dans leur Eglise. J’avais accepté, sans

savoir que le doyen des missionnaires s'oppo­

sait à des assemblées de ce genre. Avant de

commencer, j'allai voir ce missionnaire pour

organiser avec lui des réunions de prière quoti­

diennes entre missionnaires étrangers. « Avant

de rien décider, entendons-nous », dit-il ; « il ne

faut pas de malentendus ; je ne veux pas être

celui pour lequel on prie. Nos méthodes, à vous

et à moi, sont totalement différentes. Vous agis­

sez sur les émotions, j’essaie d'atteindre l’in­

telligence. Mais j’irai avec vous à ces réunions,

si vous acceptez ma proposition. Vous allez re­

noncer aux allocutions que vous avez préparées,

et nous, les quatre pasteurs, vous compris natu­

rellement, aurons à la place un débat public.

Nous choisirons un sujet, par exemple : le royau­

me de Dieu. Un autre pourra faire un discours

sur la manière de l’amener; puis, après que

nous aurons expliqué notre point de vue, nouî

aurons quelques chants, peut-être une prière oi

deux, et nous terminerons. Si vous êtes d’ac­

cord, alors je participerai à vos réunions, sinon,

je refuse ».

« Mais vous savez depuis des mois, répondis-

je, que je suis invité ici et que j'avais promis de

venir. Pendant tout ce temps, vous ne m’avez

jamais dit que ma méthode vous déplaisait.

Vous ne pouvez, la veille même de la série, vous

attendre à ce que j'accepte de renoncer à toutes

138

PAR MON ESPRIT

les allocutions que j’avais préparées pour les

membres de votre Eglise ».

« Je pensais bien que vous refuseriez ma pro­

position, dit le missionnaire, et par conséquent,

je ne mettrai pas les pieds dans vos réunions ».

Je ne savais comment expliquer son attitude.

On apercevait de l'Eglise les tombes de dix-sept

missionnaires étrangers et indigènes qui avaient

subi le martyre en 1900. Cependant, l’Eglise était

tombée dans un état si pitoyable, que ces mar­

tyrs semblaient être morts en vain.

Un dimanche matin, avant mon arrivée, il y

avait eu une mêlée générale après le culte, entre

les collaborateurs chinois. Un des diacres avait

été sérieusement blessé. Et cependant ce mis­

sionnaire ne s’en inquiétait pas. Il voulait s’adres­

ser « à l’intelligence ».

« Mais, lui dis-je en nous séparant, nous allons

avoir une réunion de prière ? ». — « Non ! répon­

dit-il avec force, nous n’en aurons pas ».

Pendant les deux ou trois premiers jours, on

sentait nettement que le Saint-Esprit était

contristé et entravé. Les étudiants surtout don­

naient beaucoup de mal. Il y en avait à peu près

cinquante. Sachant que le doyen des missionnai­

res était opposé aux réunions, ils avaient décidé

d’agir à leur guise. Il était impossible de main­

tenir parmi eux la moindre discipline. On aurait

dit qu’ils étaient possédés. Tard dans la soirée

PAR MON ESPRIT

139

du quatrième jour, pendant que je préparais une

allocution sur ce texte : « N’éteignez pas

l’Esprit », on vint m’apporter une lettre : elle était

du missionnaire qui avait organisé ces réunions.

Elle ne contenait que ces mots : « Venez vite à

l'école des garçons, je suis débordé ».

Tout en marchant rapidement vers l’école, je

me demandais ce qui pouvait bien être arrivé.

Je savais que ce missionnaire présidait la réu­

nion de prière de l’Ecole ce soir-là, mais il me

paraissait être l’homme le moins propre à en­

flammer un auditoire ; qu’est-ce qui se passait ?

En entrant à l’école, je vis un étrange spectacle.

Tous les garçons sans exception pleuraient de

toute leur force et frappaient des poings leur

pupitre. Le missionnaire, impuissant, les regar­

dait faire. Je lui demandai ce qui était arrivé et

il me répondit : « Je présidais tranquillement la

réunion de prière quand tout à coup les garçons,

l’un après l’autre, éclatèrent en sanglots. J'es­

sayai de les faire chanter, mais ils s’y refusè­

rent. Finalement, en désespoir de cause, je vous

ai envoyé chercher ».

Je ne savais pas très bien que faire moi-mê­

me. J’attendis un moment, demandant à Dieu de

me révéler Sa volonté.

Un des garçons cessait de frapper son pupi­

tre, allait en trouver un autre et lui disait:

« Pardonne-moi la scène que je t’ai faite hier,

c’était entièrement ma faute ». Un autre prenait

140

PAR MON ESPRIT

un crayon dans son pupitre et s’approchant d’un

camarade : « Voilà ton crayon, disait-il, je te

l'avais volé ». Un autre, s’adressant à ses voi­

sins, disait : « J’ai dit beaucoup de mal de vous,

pardonnez-moi ».

Cela continua pendant une demi-heure. Quand

je vis que c’était presque fini, je me décidai à

intervenir. Les maîtres s’étaient réunis pendant

ce temps et nous nous mîmes à chanter des

cantiques. Mais les garçons n’y firent pas atten­

tion. Ils ne paraissaient même pas nous enten­

dre. Alors, je pris la grande cloche de l'Ecole

et je me mis à sonner de toutes mes forces,

mais sans résultat. Au milieu de la chambre, il

y avait une table branlante surchargée de piles

d'ardoises. J’allai à la table et la secouai comme

si je voulais tout démolir. Quelques-uns levè­

rent la tête. J’attirai enfin leur attention. « Allons,

cessez de pleurer », dis-je ; ils obéirent. Le mou­

vement se calma petit à petit. Puis, nous chan­

tâmes un cantique et je dis : « Maintenant, mes

enfants, vous feriez bien d’aller vous coucher ».

Pendant le reste de la série, ces garçons fu­

rent sages comme des anges. Le lendemain de

cet incident, je prêchai sur ce texte : « N’étei­

gnez pas l’Esprit ». L’auditoire entier semblait

profondément remué. L’un après l’autre, les col­

laborateurs chinois irascibles se levèrent devant

l'Eglise, et en larmes confessèrent leurs péchés

les uns aux autres. Il était de règle dans cette

PAR MON ESPRIT

141

Mission de mettre à l'épreuve pendant six mois

les candidats au baptême ; mais le travail du

Saint-Esprit dans le cœur des étudiants avait été

si manifeste, que la règle fut temporairement

abandonnée et le dimanche après mon départ,

quarante-quatre d'entre eux furent baptisés.

Les missionnaires de Hwailu avaient passé par

la révolte des Boxers, et avaient eu des délivran­

ces très remarquables. J’étais persuadé que le

Seigneur agirait puissamment à Hwailu. Cepen­

dant, il devint bientôt évident que là aussi, il y

avait quelque part un très sérieux obstacle. J’ap­

pris qu’il y avait trois interdits, dus à la conduite

des collaborateurs chinois de la Mission. Ceux-ci

s’aperçurent qu'ils empêchaient l’action du Saint-

Esprit et voulurent régler leurs différends. L’un

d’entre eux, cependant, extrêmement entêté, ne

voulait rien entendre. Mais le cinquième jour, ai

milieu d’une réunion, il émit tout à coup des sons

étranges et voulait, semblait-il, enfoncer le plan­

cher avec sa tête. Je me tournai immédiatement

vers Monsieur Green et lui demandai si cet hom­

me était épileptique : « Non », me répondit-il. —

« Alors, faites-le sortir, dis-je, ce ne peut être

qu'une possession ». Monsieur Green parla tout

bas à ses collaborateurs, qui allèrent vers l'hom­

me et le saisirent pour l’entraîner hors de l'égli­

se. Cela le rendit furieux. Il jura qu’il allait tuer

Monsieur Green et toute sa famille ; qu’il ne se

donnerait aucun repos avant d’y avoir réussi.

142

PAR MON ESPRIT

Je demandai à ceux qui s’étaient chargés du

malheureux de prier pour lui, pour que le démon

le quittât. Ce ne fut qu’avec la plus grande diffi­

culté qu'ils réussirent à l’entraîner hors de l'égli­

se et à l’amener dans une pièce à côté.

Ils me racontèrent plus tard que, pendant qu’ils

priaient pour le pauvre homme, il paraissait à

certains moments en proie à une terreur folle.

« Sauvez-moi, sauvez-moi ! criait-il, je glisse vers

l'enfer ». Puis, des crises de fureurs survenaient,

et rien ne pouvait le calmer ; il fallait qu’il exter­

minât la famille Green tout entière.

Souvent, il essayait d’enfouir sa tête dans le

sol, comme il avait fait à l’église, ou encore il

voulait grimper aux murs de la chambre. Pen­

dant les heures que durèrent ces crises, les

chrétiens priaient. Finalement, le démon fut

chassé.

Le lendemain, dernier jour de la série, cet

homme était extraordinairement changé. Il était

prêt maintenant à aller plus loin que n’importe

quel autre conducteur de l’Eglise. Il ne voulait

pas se contenter d'une simple mise au point du

différend, mais l’affaire devait être réglée à fond,

tout obstacle balayé, pour laisser toute liberté

au Saint-Esprit.

Lorsque nous nous mîmes à table, ce soir-là,

aucun de nous n’était bien optimiste. Les résul­

tats obtenus à Hwailu n’approchaient pas ce que

PAR MON ESPRIT

143

j’avais espéré et attendu. Nous avions pris l’habi­

tude de chanter à chaque repas :

Et nous aurons par Lui la victoire certaine,

Le lion de Juda brisera toute chaîne.

Un missionnaire de passage essaya de nous

donner du courage. « Allons, Madame, dit-il,

chantons encore une fois le vieux refrain ». Alors

Madame Green fondit en larmes : « Je ne peux

pas le chanter, sanglota-t-elle, je suis trop désap­

pointée. Quand Monsieur Goforth est venu ici

pour présider ces réunions, je pensais que tous

les interdits disparaîtraient comme à Changteh

et à Paotingfu. Mais maintenant tout est fini ;

nos disputes ne sont pas réglées, et rien ne sem­

ble changé ». Le visiteur insista cependant, e1

nous chantâmes le refrain. Madame Green, mal­

gré ses larmes, joignit sa voix aux nôtres.

Comme nous nous levions de table, Miss

Gregg, une des missionnaires de Hwailu, entra

dans la chambre et nous dit : « Je vais boucler

mes malles le plus tôt possible et retourner en

Angleterre. Quand j'ai appris que Monsieur Go­

forth allait venir faire une série de réunions de

Réveil, j'ai dit à mes sœurs chinoises que le

Seigneur allait balayer tous les interdits et nous

donner une riche bénédiction. Mais maintenant

les réunions sont finies et les disputes ne sont

pas réglées. Je suis horriblement déçue. Je

144

PAR MON ESPRIT

n’oserai pas revoir ces femmes ; elles ont eu

si absolument confiance en moi ! Je n'ai pas

d'autre alternative, il faut que je retourne en

Angleterre ».

Et Miss Gregg nous raconta qu’on lui avait

donné, l’année précédente, une devise imprimée.

Autant que je m’en souvienne, c'était à peu près

ceci : « Tout ce que mon Père céleste m’envoie,

joie ou déception, quelque difficile que ce soit à

supporter, puisque je sais que cela vient de mon

Père, je veux le recevoir joyeusement des deux

mains ».

« Dans le courant de l’année, continua-t-elle, la

devise s’est un peu abîmée, et cet après-midi

Miss... ayant un mal de tête qui l’empêchait de

venir à la réunion, l’a repeinte, l’a ornée et l'a

suspendue au mur, en face de la porte de ma

chambre, pour que je sois obligée de la voir dès

que j’entrerais. Eh bien ! quand j'ai ouvert la

porte et que j’ai vu cette devise suspendue, ce

fut trop ! Je l'ai retournée contre le mur. Il

m’était impossible d’accepter une déception

comme celle-ci « joyeusement des deux mains ».

« Miss Gregg, dis-je, je crois que je commen­

ce à voir où se trouve l’obstacle. Vous aviez en­

tendu parler de la puissance du Réveil à Chang-

teh, à Poatingfu et ailleurs, et vous aviez décidé

que Dieu devait faire la même œuvre ici à

Hwailu, ou que sans cela II vous désappointerait

PAR MON ESPRIT

145

tellement que vous seriez obligée d’abandonner

votre travail et de retourner en Angleterre. En

d’autres termes, pour ce qui vous concerne, Dieu

n’avait pas le choix : Il devait vous accorder votre

désir ou perdre vos services. Rappelez-vous que

Dieu est le Maître. Il ne peut pas renoncer à sa

volonté souveraine, ni à son autorité. Je crois

que Monsieur Green est en ce moment sous la

tente, présidant une réunion de prière pour les

chrétiens. Qui sait si peut-être en ce moment

même, tous les obstacles n’ont pas été écar­

tés ? ».

Comme je finissais de parler, Monsieur Greer

entra en bondissant de joie et cria : « Alléluia

toutes les disputes sont finies ; tous les inter

dits sont balayés ! Ils vous attendent tous dans

la tente pour que vous vous réjouissiez avec

eux, de ce que Dieu a fait au milieu d’eux ».

Miss Gregg n’attendit pas qu’il eût fini, elle était

déjà en route pour la tente. Dieu s'est merveil­

leusement servi de Miss Gregg depuis, à tra­

vers toute la Chine, pour l'approfondissement de

la vie spirituelle de ses enfants.

Pour diverses raisons, je crois qu’il vaut mieux

ne pas nommer la station missionnaire que je

visitai ensuite. J’ai rarement été, en Chine, plus

peiné ou plus découragé que pendant les réu­

nions que je fis dans cette localité. Les mis­

sionnaires avaient un fâcheux renom à cause de

leurs querelles. Et comme si cela n’était pas dé-

146

PAR MON ESPRIT

jà assez triste, les chrétiens chinois avaient pris

parti pour l’un ou pour l’autre.

Le premier jour de la série, un évangéliste qui

avait assisté au réveil de Changtehfu et qui

avait été profondément touché, fit un appel ar­

dent à l’auditoire : « Frères, s’écria-t-il, nos que­

relles et nos divisions éteignent le Saint-Esprit

et ruinent l’œuvre de Dieu. Je déclare que je suis

prêt à m'abaisser et à « row-tow » 1 devant n’im­

porte qui aurait quelque chose contre moi. Mais,

frères, laissons agir l’Esprit de Dieu, et chassons

tous les interdits du milieu de nous ». Je n’ai

jamais rien entendu de plus émouvant. II sem­

blait que tous ceux que les disputes mettaient

en cause allaient céder et se réconcilier. Mais

aucun ne bougea.

De nouveau, le quatrième jour, dans l’angoisse

et les larmes, cet évangéliste supplia ses frères

de se pardonner les uns aux autres, et de per­

mettre à l’amour de Dieu de se répandre dans

leurs cœurs.

Alors les femmes dans l'auditoire parurent

s’émouvoir un peu. Mais les hommes restèrent

froids comme glace. Je quittai cette station avec

la triste certitude que le Diable y régnait.

(1) Expression chinoise : s’abaisser.

PAR MON ESPRIT

147

Pendant mon séjour dans cette ville, le doyen

des missionniares était en congé. Juste avant

son retour, son collègue, avec lequel il était

brouillé, quitta la station pour ne pas être là

quand il reviendrait. Pendant qu’il allait à la

gare, les Chinois qui étaient du parti du doyen

suivirent le jeune homme en se moquant de

lui, et en lui jetant des mottes de terre. Quand

le premier arriva, quelques jours après, les Chi­

nois partisans de son jeune collègue lui jetè­

rent du fumier et toutes les ordures qu'ils purent

trouver. Peu de temps après, ce missionnaire

eut toutes les peines du monde à empêcher ces

« chrétiens » de prendre l’épée et la lance pour

se tuer entre eux.

Il n'y a plus maintenant de missionnaires dans

cet endroit-là.

CHAPITRE X

Autres exemples de la puissance

du St-Esprit en Chilhi

Les premiers jours à Siaochang, je fus sérieu­

sement gêné par un des principaux membres de

l’Eglise, qui avait l’habitude de prier à chaque réu­

nion, dès que j’avais fini mon allocution. C’éta'

toujours la même prière, dans laquelle je ne po

vais discerner aucun mouvement du Saint-Espri

J’essayai de le faire taire, en avertissant chaqu>

fois ceux qui voulaient prier de ne le faire que

s’ils se sentaient nettement poussés par le Saint-

Esprit. Je faisais remarquer que Dieu désire glo­

rifier son Fils par chacun de ceux qui prennent

part à la réunion, et que si c’est toujours le mê­

me petit groupe qui prie, beaucoup de person­

nes sont privées de ce privilège. En dépit de ces

allusions évidentes, cet homme se levait tou­

jours le premier pour prier.

Le sixième jour, pendant que je parlais, on

voyait clairement, aux figures tendues, anxieu­

150

PAR MON ESPRIT

ses, de l’auditoire, que le Saint-Esprit était puis­

samment à l'œuvre dans les cœurs. Je sentais

que la bénédiction complète était proche. Pour­

tant, dès que j’eus fini, voilà cet homme debout

et commençant à prier. Il émit des platitudes si

insignifiantes, que je me sentis obligé de l’arrê­

ter. « Asseyez-vous, s’il vous plaît, et donnez l’oc­

casion de prier à ceux que le Saint-Esprit appelle

à le faire », dis-je. Il [s’arrêta à l’instant et se ras­

sit. Alors, par douzaines dans tout l'auditoire,

les gens se mirent à prier et à confesser leurs

péchés.

Après la réunion, cet homme vint me trouver,

plein d’humilité et de repentir. « Je ne puis que

remercier Dieu de ce que vous m'avez arrêté,

dit-il, parce que le Diable, vraiment, était entré

en moi. J’ai terriblement rétrogradé ces temps-

ci, je me suis mis à fumer de l’opium. Je suis un

voleur... Pendant ces réunions, j’ai été de plus en

plus angoissé. Je sentais qu’il fallait que je

confesse mes péchés, et cependant je savais

qu'en le faisant je perdrais ma réputation. A

chaque réunion, le Diable venait à mon secours

et me disait : « Prie ». J'obéissais, et immédia­

tement l’angoisse se dissipait. Aujourd’hui votre

message m’a mis dans un état épouvantable. Je

sentais que cette fois rien ne pourrait m’em­

pêcher d’avouer tout. Mais quand vous avez ces­

sé de parler, le Diable m’a poussé à prier. Je

savais à peine ce que je disais. Puis vous m’avez

ordonné de m’asseoir. Quand je vous ai entendu,

PAR MON ESPRIT

151

j’ai compris que je ne pourrais pas résister plus

longtemps. Je vous ai tout raconté et demain je

le répéterai devant tout l'auditoire ».

Le jour suivant, il se leva comme d’habitude,

dès que j’eus fini de parler, mais cette fois

c’était nettement l’Esprit de Dieu qui lui dictait

ses paroles. Sa confession fit une impression

profonde. L'économe de l’Ecole des filles fut si

bouleversée et si torturée par le sentiment du

péché qu'on craignit quelque temps, pour sa rai­

son. Mais sa confession la soulagea. Elle nous

raconta que, pendant qu’elle était à l’école à

Pékin, en 1900, les Boxers avaient anéanti toute

sa famille. Elle pensait connaître les noms des

meurtriers, et pendant des années elle avait

échafaudé des plans pour essayer de se venger.

« Mais maintenant, nous déclara-t-elle, l’Esprit de

Dieu a touché mon cœur et je serai heureuse de

leur pardonner ».

Il y avait dans l’Eglise de Siaochang un groupe

important d'évangélistes. Jour après jour, ces

évangélistes se levaient, très émus, semblait-il,

et on avait l’impression qu’ils allaient avouer des

choses terribles. Mais, au contraire, leurs priè­

res étaient toujours très banales. Ils disaient à

peu près ceci : « O Seigneur, je suis un grand

pécheur, tu sais comment j'ai fait obstacle à ton

œuvre. Aie pitié de moi, amen ». Rien de précis

ne fut jamais dévoilé.

152

PAR MON ESPRIT

Le septième jour, deux de ces évangélistes me

demandèrent un entretien ; ils étaient délégués

par leurs collègues. « Nous, évangélistes, me di­

rent-ils, nous avons confessé nos péchés tous

ces jours-ci et cependant nous n'avons pas trou­

vé de paix. Nous sommes venus vous demander

conseil à ce sujet, et vous prier de nous aider ».

— Je voudrais vous poser une question, ré-

pondis-je. Ces péchés dont vous parlez, les avez-

vous commis en tas, ou avez-vous délibérément

affligé le Saint-Esprit en les commettant un à

un ? ».

— Mais naturellement, nous les avons commis

un à un.

— Alors, mes frères, continuais-je, puisque

vous êtes conducteurs dans l’Eglise, je crois que

la volonté de l’Esprit est que vous confessiez

vos péchés comme vous les avez commis, un

à un ».

— Mais c’est impossible, s’écrièrent-ils,

consternés, il faudrait parler de meurtres, de

vols, d’adultères, ce serait la ruine de l’Eglise !

— J’en suis désolé, je ne peux pas prendre de

responsabilité à cet égard. Je vous dis seulement

ce que je crois être la volonté de Dieu dans les

circonstances présentes.

Ils partirent. Le jour suivant, les évangélistes

continuèrent à prier de la même manière vague.

PAR MON ESPRIT

155

Le prix de la victoire était trop élevé. Deux ans

après, à cause d'un déficit dans les fonds du

Comité anglais de leur mission, l’allocation ha­

bituelle ne vint pas ; et dix des évangélistes

furent renvoyés chez eux pour chercher un autre

travail.

A Pékin (Eglise presbytérienne américaine),

les réunions furent entravées, comme elles

l’avaient été à Siaochang, par un individu qui per­

sistait à vouloir commencer toutes les réunions

de prière. C'était, cette fois-ci, un des principaux

évangélistes. A chaque réunion, j'avertissais les

auditeurs que Satan aussi peut inciter à prier.

Je faisais remarquer que dans un grand auditoire,

un petit nombre seulement peut se faire enten­

dre, et que, lorsqu'un homme a prié une ou deux

fois, il doit laisser la parole à d'autres.

Avertissements inutiles ! Cet évangéliste était

toujours le premier debout. II avait l'air de se

complaire dans son éloquence ; ses prières fai­

saient un effet vraiment oratoire. Mais on sen­

tait clairement que le Saint-Esprit n’y avait au­

cune part, et que jusqu'à la fin des temps, elles

ne pourraient jamais toucher personne.

A la fin, en désespoir de cause, je dis à l'un

des missionnaires :

— Ne pourriez-vous pas demander à cet évan­

géliste de patienter pendant quelques réunions,

pour donner à d'autres l’occasion de prier ?

154

PAR MON ESPRIT

— Mais, vous n'y pensez pas ! Vous ne vous

attendez pas à ce que j’aille réprimander cet

homme entre tous ? Il a un caractère épouvanta­

ble, si mauvais que depuis qu’il est à la tête de

son Eglise, il n’y a pas eu une seule conversion.

Non vraiment, je n'aurais pas le courage d’aller

lui dire quoi que ce soit. Il n’y a rien à faire,

je crois qu’il faut le laisser tranquille.

Le sixième jour, nous atteignîmes ce qu'on

pourrait appeler l'apogée des réunions. Il fallait

être bien froid et bien indifférent pour ne pas

sentir, ce jour-là, la présence de Dieu. Ce qu’il

y eut de plus émouvant peut-être, ce fut la

confession que nous fit, le cœur brisé, un évan­

géliste qui, depuis des jours, était travaillé par le

sentiment du péché.

« L’année de la révolte des Boxers, nous dit-il,

je prêchais dans une région assez éloignée de

chez moi. Pendant mon absence, une bande de

Boxers tua ma mère, mon père, ma femme et

mes enfants, et brûla ma maison. A mon retour,

je ne trouvai que des cendres. Je découvris le

nom du chef de la bande, et l’un de mes amis,

une nuit, l'attira dans un guet-apens et le mas­

sacra. L’homme avait deux fils : mon ami allait

les tuer aussi et balayer ainsi toute la famille,

mais des voisins réussirent à les cacher.

« A cause de son crime, mon ami fut obligé

de s'enfuir de Chine. Avant de partir nous déci­

dâmes que je me mettrais à la recherche des

PAR MON ESPRIT

155

garçons, et que dès que je les aurais trouvés,

il reviendrait secrètement et les ferait disparaî­

tre. Ainsi ma vengeance serait complète. Après

deux ans de recherches, je finis par découvrir la

retraite des enfants. Dès que je sus avec cer­

titude où je pourrais m’en emparer, j’allai trou­

ver le Dr Sheffield, et je lui racontai tout. Je

pensais qu’il me suggérerait de les livrer à la

police et de les faire exécuter. Mais à ma com­

plète stupéfaction, il dit : « Bon ! je suis content

que vous les ayez trouvés. Vous pourrez prendre

soin d'eux et les envoyer à l'école ! ». Je pou­

vais à peine en croire mes oreilles ! Quelle hor­

reur, pensais-je, que moi je pourvoie à l’éduca­

tion des enfants du meurtrier de mes parents, de

ma femme et de mes enfants ! Je quittai, plein

de fureur, le Dr Sheffield.

« Le lendemain, je reçus une lettre de mon ami

qui vivait en Sibérie.

« Je suis condamné à l’exil perpétuel, écrivait-

il, parce que j’ai entrepris de te venger de tes

ennemis. Nous avons décidé ensemble que tu

rechercherais ces deux garçons et que tu me

ferais revenir pour les tuer. Mais deux ans ont

passé, et tu ne les as pas encore trouvés. Tu

n'as pas fait ta part, tu n’as aucune piété filiale.

Je refuse dorénavant de te considérer comme

mon ami ».

« En recevant cette lettre, continua l’évangé­

liste, je résolus de faire revenir mon ami pour

156

PAR MON ESPRIT

qu’il tuât les deux garçons. Mais depuis la source

même de la prière m’a été enlevée. Pendant ces

réunions, mon angoisse et mon inquiétude ont

augmenté. Dieu m’a montré clairement que si je

ne veux pas pardonner à mes ennemis, Il ne peut

pas me pardonner non plus. Je suis dans un ter­

rible état ; je ne puis plus ni manger ni dormir.

Quelques-uns d’entre vous ne voudront-ils pas

prier pour moi ? ». C'était extrêmement émou­

vant. Quand il s'arrêta, des gens sanglotaient ici

et là dans tout l'auditoire. Et c’est avec une voix

pleine de larmes que je demandai : « L’un d’en­

tre vous, s'il est vraiment conduit par l’Esprit de

Dieu, voudra-t-il prier pour ce frère ? ». Et tout

de suite voilà mon évangéliste éloquent debout.

Je le laissai continuer pendant deux ou trois mi­

nutes, espérant, contre toute espérance, que le

SainbEsprit l’avait enfin saisi. Mais non, c'était

toujours la même prière oratoire. « Frère, criai-

je, asseyez-vous et laissez prier quelqu’un qui

soit vraiment poussé par le Saint-Esprit ! ». Il

se rassit, et beaucoup de supplications ardentes

s’élevèrent à Dieu, en faveur du frère si affligé.

A la fin de la réunion, on vint me dire qu’un

Monsieur, dans l’une des chambres du fond, de­

mandait à me parler. Et là-bas, je trouvai l’évan­

géliste éloquent qui m’attendait. Il était littérale­

ment bouillant de rage. En secouant son poing

devant ma figure, il cria : « Je sais enfin ce que

vous êtes, pasteur Goforth. Vous étiez inspiré

par le Diable dans vos réunions en Mandchou­

PAR MON ESPRIT

157

rie, et ici aussi. C’est le démon qui vous fait

parler ». Je partis sans répondre un mot.

La dernière fois que j’entendis parler de lui,

il mendiait dans les rues de Pékin.

Lorsque je traversai Pékin, après le Réveil en

Mandchourie, les dirigeants de la Mission amé­

ricaine me demandèrent de parler de ce mouve­

ment, le dimanche suivant, dans leur Eglise. Pen­

dant la réunion de prière qui suivit mon discours,

une des jeunes filles de l’Ecole supérieure pria

d'une manière remarquable. C’était en substance

à peu près ceci : « O Seigneur, nous te louons

d’avoir répandu ton Esprit sur la Mandchourie

Le terrain était aride et desséché hors du mu

et il y avait un besoin urgent de bénédictioi

Mais chez nous, ici, à l’intérieur du mur1, la

sécheresse et l’aridité sont tout aussi grandes.

Que des pluies de bénédiction viennent aussi sur

nous. Nous plaidons avec Toi. Souviens-toi de

nous ».

Pendant qu’elle priait, elle ne pleurait pas,

mais on sentait que les larmes n’étaient pas loin.

Sa voix et son aspect étaient tels, que je ne

pouvais pas m’empêcher de la regarder. Il y avait

quelque chose dans sa figure qui vous attirait,

mais en même temps vous humiliait. Une lumiè­

re étrange y brillait. L’une des missionnaires me

dit tout bas, à la fin du culte : « Sa figure res-

**(1) Probablement la muraille de Chine.**

158

PAR MON ESPRIT

semblait à celle d’un ange ». La directrice me

dit qu’elle n’avait aucun talent remarquable pour

l’étude, mais que, parmi ses camarades, elle

marchait vraiment sur les traces du Maître.

Quelques mois après, à l’invitation des mis­

sionnaires, je retournai dans la même Eglise,

pour y présider une campagne de Réveil.

Dès le début, je sentis une sérieuse résis­

tance. Le pasteur chinois m’en fit soupçonner la

nature, mais je n’en connus tous les détails

qu'après la fin de la série. Les diacres, dans l’en­

semble, étaient opposés au Réveil. Ils ne

croyaient pas à la confession publique, disaient-

ils, c’est le Diable qui poussait à faire de telles

choses. Ils n’iraient à aucune réunion, affir­

maient-ils, et tâcheraient de persuader leurs

amis de faire comme eux.

Ce n’était pas sans raison que les diacres re­

doutaient la confession publique. Quand les

armées étrangères s’étaient emparées de Pékin

en 1900, l’impératrice douairière, l’empereur et

tous les dignitaires de la dynastie mandchoue

s'étaient enfuis précipitamment vers une pro­

vince de l’Ouest, laissant le palais royal et tous

les trésors inestimables qu’il renfermait, sans

gardien. Parmi ceux qui mirent à profit cette

occasion unique de s’enrichir, il y avait certains

diacres de l’Église américaine.

A l’époque de mes réunions, l’impératrice

douairière était de retour à Pékin et ces diacres

PAR MON ESPRIT

159

savaient bien que dans une réunion publique,

sous l’influence toute puissante du SaintÆsprit,

leurs péchés seraient sans doute dévoilés. Oui,

ils avaient une raison majeure pour redouter un

Réveil du Saint-Esprit.

A mesure que les réunions se poursuivaient,

l’activité spirituelle augmentait, mais il manquait

ce « quelque chose » d'inexprimable qu’on res­

sent toujours lorsque le Saint-Esprit a balayé

tous les interdits.

La dernière réunion eut lieu, j’avais fini mon

allocution, et la parole était à tous ceux qui vou­

laient prier. Et voici que cette jeune fille qui

avait fait une prière si remarquable quelques

mois auparavant se leva. Son cœur semblait être

torturé d'angoisse. On pouvait à peine compren­

dre ses paroles, tant elle sanglotait : « O Père

céleste, suppliait-elle, nous voici à la fin des

réunions et l'interdit est encore au milieu de

nous. Jésus, notre Sauveur, ne sera pas glorifié

comme II devrait l’être. Nos chefs ne veulent

pas s’humilier et se mettre en règle avec Toi, et

la bénédiction nous a été refusée. O Père, est-ce

un sacrifice que tu demandes ? Si oui, que je

sois la victime. J’accepte que mon nom soit

effacé du Livre de Vie, si par mon sacrifice les

cœurs de ceux qui sont ici s’ouvrent à Toi ».

Pendant qu’elle priait, j’entendais des cris dans

tout l'auditoire. Je savais que quelques-uns des

diacres étaient présents. Comment pourraient-

160

PAR MON ESPRIT

ils résister, pensais-je, à la supplication de cette

jeune fille ? Mais aucun d’eux ne s’émut, et je

terminai la réunion.

Pendant une série à Pékin (Eglise méthodiste

épiscopale) l’auditoire était composé en grande

partie d’étudiants de l’Université dirigée par la

Mission. Ceux-ci, comme je le compris bientôt,

se considéraient comme vraiment au-dessus de

réunions de Réveil ; ils y vinrent néanmoins par

curiosité. Jusqu’ici, se dirent-ils les uns aux

autres, ce missionnaire n’a eu affaire qu'à des

écoliers sans force de volonté. Il lui a été facile

de les influencer et de les faire se déshonorer

en confessant leurs péchés. Mais avec nous c’est

différent ; nous sommes des étudiants ; nous lui

montrerons que son hypnotisme n'a pas d’in­

fluence sur nous ».

Comme les réunions se poursuivaient, la gran­

de masse des chrétiens se montrait désireuse,

par moments, de renoncer à ses interdits. Mais

les étudiants de l'Université ne furent pas émus

le moins du monde. Certainement, à la fin de la

série, aucun de nous ne pouvait dire que les ré­

sultats dépassaient ce que nous avions demandé

ou pensé.

J étais obligé de m’embarquer pour l'Angle­

terre tout de suite après la dernière réunion.

Avant de partir, j’insistai auprès du Dr Pike —

homme qui autrefois avait été un puissant ins­

trument de Réveil entre les mains de Dieu, —

PAR MON ESPRIT

161

pour que les réunions fussent continuées jusqu’à

ce que toute résistance eût cédé. Je lui fis

voir que si on s’en tenait là, notre effort sem­

blerait être un triomphe du Diable. Le Dr Pike

en parla aux autres missionnaires. Ils décidèrent

de continuer les réunions.

Le douzième jour, les prédicateurs et les évan­

gélistes, absolument brisés, confessèrent leurs

fautes les uns aux autres, et l’Esprit de Dieu,

m’a-t-on raconté, descendit alors comme une

avalanche sur les étudiants. Ils s’accusèrent

d’avoir endurci leur coeur et de s’être opposés

à l’Esprit de Dieu, sous l’influence du Malin. Le

mouvement parmi eux fut si intense, si général

que pendant plusieurs jours les cours durent êtr

supprimés.

Dans une chambre et dans une autre, les réu

nions de prière commençaient spontanément,

dès cinq heures du matin, et duraient jusqu’à dix

heures du soir. Aux vacances, 150 de ces étu­

diants parcoururent le pays, deux à deux, prê­

chant l’Evangile de la grâce de Dieu.

Pengcheng est une ville du Sud-Ouest du

Chilhi, renommée pour ses poteries. Sa réputa­

tion, du reste, ne vient pas seulement de cette

industrie, mais la ville est notoire depuis des

siècles pour la méchanceté de ses habitants.

Lorsque j'étais au centre de la Chine, c’était une

de mes stations, à l’extrême nord de mon champ

162

PAR MON ESPRIT

de travail. J'ai visité cette ville pour la première

fois en 1890, mais l’œuvre ne commença à

s’agrandir sérieusement que longtemps après.

En 1915, je voulus réveiller les chrétiens de

Pengcheng par une série de réunions. Quelques

hommes d’affaires influents, en apprenant mes

intentions, s’arrangèrent avec la Chambre de

Commerce pour obtenir l’usage d’un de ses bâti­

ments, un ancien temple païen. Ils firent ériger

à leurs frais, dans la cour, une grande tente de

sparterie. Je regrettai qu’elle fût placée un peu

loin de la ville, car je considérais comme impos­

sible que la foule pût y venir.

Dès le premier soir cependant, la tente était

comble. Les chrétiens étaient en pleine sympa­

thie. Ils se laissèrent convaincre par le Saint-

Esprit de péché, de justice et de jugement. Ils

reconnurent leurs fautes et réparèrent leurs

torts. Cela fit un effet foudroyant sur les

inconvertis. Des hommes et des femmes, par

vingtaines, confessèrent leur foi en Jésus-Christ.

Parmi eux étaient des lettrés connus et de riches

potiers. Cinquante personnes furent inscrites sur

la liste des catéchumènes, et beaucoup plus fu­

rent refusées parce qu’elles n'étaient pas encore

assez instruites.

L'évangéliste Ho, qui était avec moi depuis le

début de l’œuvre à Pengcheng, me dit qu’il avait

remarqué, en se promenant le soir dans les rues,

que tout le monde parlait des choses étranges

PAR MON ESPRIT

163

qui se passaient dans la cour du temple, il croyait

que les gens étaient sur le point de se tourner

vers Dieu.

De Pengcheng, j'allai directement à une station

importante de notre Mission, où j’avais été invité

à tenir une série de dix jours. C’était la morte-

saison et je m’attendais à ce que tous les chré­

tiens des annexes fussent aux réunions. Imagi­

nez ma déception quand j'appris qu’aucun effort

n’avait été fait pour les inviter. Il n'y eut pas,

pendant la série, plus de dix chrétiens du dehors

à nos réunions.

A la réunion de prière que les missionnaires

ont entre eux régulièrement, et que je suivais,

on mentionna à peine mes réunions. Aucun mis­

sionnaire ne désirait pour son Eglise un contact

plus intime avec Dieu. Même le missionnaire qui

m’avait fait venir ne prenait pas la chose au sé­

rieux. Il s’inquiétait plus de ses chiens et de ses

pigeons que de l'onction de l’Esprit sur les mem­

bres de son troupeau.

A une réunion pendant laquelle plusieurs Chi­

nois prièrent et se confessèrent dans une grande

contrition, je vis le missionnaire les regarder,

surpris et presque amusé. Mon cœur se serra,

car je prévis des difficultés. Les Chinois sont

prompts à remarquer une chose pareille, et ils

en sont très vexés. Ils en concluent que les réu­

nions ne sont faites que pour eux, et que les

étrangers croient n’avoir rien à confesser.

164

PAR MON ESPRIT

Ce soir-là, deux évangélistes vinrent me voir.

C’étaient deux hommes superbes du district de

Changteh. Ils avaient assisté, quelques années

auparavant, au puissant Réveil de Changtsun.

« Nous ne pouvons rester plus longtemps », me

dirent-ils, « nous rentrons chez nous. Inutile d’es­

sayer de sauver des âmes ici. Vous avez vu ce

missionnaire aujourd’hui, qui nous regardait drô­

lement, tandis que nous étions sous l'action du

Saint-Esprit. Il avait l’air de croire à une plai­

santerie ! « Je leur fis remarquer que puisque le

missionnaire ne paraissait pas comprendre l’ur­

gence de cette bénédiction divine, il était urgent

que ceux qui en avaient vu les pleins effets, res­

tassent à leur poste. Ils me promirent de pa­

tienter.

Les réunions s’achevèrent. Il y eut quelques

résultats, mais aucun mouvement puissant de

l’Esprit. J’appris quelques semaines après, que

le bruit courait dans cette ville que « M. Goforth

avait perdu sa puissance. Il avait prêché dix jours

avec fort peu de résultat ».

Les missionnaires réussissaient ainsi à se dis­

culper. Je me demande parfois s'il est jamais

venu à leur pensée qu'ils avaient, dans cet in­

succès, quelque chose à se reprocher.

Ces réunions furent suivies immédiatement

par d’autres, à Shuntehfu. Là, du moins, les mis­

PAR MON ESPRIT

165

sionnaires et les chrétiens chinois désiraient

intensément la plus riche bénédiction de Dieu.

Le cabinet de travail du missionnaire chez le­

quel j'habitais était au-dessous de ma chambre.

J’entendais chaque matin bien avant l’aube, les

requêtes ardentes de mon hôte. A une réunion

de prières je l’entendis dire, en éclatant en

pleurs : « Seigneur, je suis arrivé au point où je

préfère la prière à ma nourriture » ! Et sans exa­

gérer, c'était là l’esprit dominant chez les mis­

sionnaires. Ils étaient décidés à ne pas laisser

partir Dieu avant qu’il les ait bénis. Le même es­

prit caractérisait les Chinois chrétiens. A une

des réunions de prières du matin, le président

dit : « Frères, vous êtes trop pressés de prier.

Vous n’attendez même pas pour commencer vo­

tre prière que la précédente soit terminée. Vous

n'avez pas donné une seule occasion de prier

aux sœurs. J’ai remarqué que plusieurs fois

qu’une sœur, ici ou là, se levait pour prier, mais

elle était toujours devancée par un frère. Ce

matin, qu’il soit entendu que les hommes prie­

ront intérieurement, pour que les sœurs aient

enfin l’occasion de s’adresser à Dieu. La réu­

nion est maintenant ouverte aux sœurs ».

Au même instant, au moins une douzaine

d’hommes, presque tous en larmes, commencè­

rent à prier. La seule conclusion possible, c’est

que l’Esprit les pressait d’une telle façon, qu’il

leur fallait prier à tout prix.

166

PAR MON ESPRIT

Des péchés de toutes sortes furent confessés

pendant cette série ; des torts furent réparés,

des disputes apaisées.

Je vis sur l’estrade de vieux disciples de Con­

fucius, des lettrés, brisés par l’Esprit, confessant

Jésus-Christ. Plus de cinq cents hommes et

femmes reconnurent pour la première fois Jésus

comme leur Sauveur.

C’est peut-être l’un des mouvements les plus

remarquables dont j’ai été témoin.

CHAPITRE XI

L'œuvre de Dieu

parmi la jeunesse du Shantung

Un mouvement de l’Esprit commença à Putou-

peichen ; il atteignit son apogée le sixième jour.

J’en ai vu de semblables, par exemple à Shun-

tehfu, qui ont été plus puissants et de plus

longue portée, mais dans aucun je n’ai senti da­

vantage la maîtrise absolue de l’Esprit de Diei

sur une grande assemblée. II semblait qu’à par

tir de ce jour tout dernier vestige d’oppositior

eût été balayé, afin que Christ seul fût exalté.

Nous restâmes dans cette atmosphère pendant

les deux derniers jours. Une merveilleuse réu­

nion de témoignages eut lieu le dernier soir.

Spontanément, beaucoup d’auditeurs promirent

pleine obéissance au Saint-Esprit. Beaucoup affir­

mèrent ce fait remarquable : quand, le sixième

jour, l’Esprit fut descendu avec puissance, ils

s’étaient sentis guéris de leurs maladies. Je

n’avais pas parlé dans mes discours de la gué­

rison par la foi. Cependant ces chrétiens affir­

168

PAR MON ESPRIT

maient que soudain, quand la puissance était à

son apogée, leurs infirmités avaient disparu. Une

autre fois, dans une province voisine, j’entendis

à propos de guérison, des témoignages identi­

ques. Dans les deux cas, le miracle coïncidait

avec le moment le plus intense de la réunion.

Les missionnaires de Chowstun avaient eu de

grandes difficultés avec leurs étudiants du collè­

ge. Ces jeunes gens avaient brisé les meubles

et brûlé le directeur en effigie. Pendant mes réu­

nions, ils occupaient la grande tribune de l’or­

gue, derrière l'estrade. D'habitude, ils chantaient

remarquablement ; mais pendant mon discours je

crus voir que mes auditeurs étaient amusés par

quelque chose. Je pensai que les garçons de­

vaient se moquer de moi ; les missionnaires

confirmèrent plus tard mes soupçons. Le troi­

sième matin, je fis asseoir tous les étudiants

en face de moi. Ils prirent la chose comme une

offense, et quand le chant commença, ils restè­

rent muets ; pas un seul n’ouvrit la bouche. Ils

observèrent cette consigne toute la journée. Le

directeur, très contrarié, me demanda s’il ne

vaudrait pas mieux les obliger à chanter : « Ja­

mais de la vie », répondis-je, « T'Esprit de Dieu va

obliger ces jeunes gens à céder et à glorifier le

Seigneur. Il le fera sans le moindre secours de

notre part ».

Tout le jour suivant, même mutisme chez les

garçons. Leurs figures dures, fermées, hostiles,

PAR MON ESPRIT

169

ne semblaient pas indiquer qu’ils fussent sur le

point de céder. Cependant, le cinquième jour au

matin, dès que j'entrai dans l’église, ces jeunes

gens avaient les yeux rouges. Quand j’annonçai

le premier cantique, avec quels accents ils le

chantèrent ! Lorsque la réunion de prière com­

mença, l’un après l'autre ils montèrent sur l’es­

trade pour confesser leurs péchés. Ils avouèrent

qu’ils jouaient, qu'ils buvaient, qu’ils fréquen­

taient de mauvaises maisons. Quelques-uns

étaient si écrasés par la douleur, qu’ils tom­

baient par terre dès le début de leur confession.

Après les réunions, ces jeunes gens parcouru­

rent en bandes, le dimanche, les villages envi­

ronnants, pour prêcher l’Evangile. Pendant les

quatre derniers jours, absolument tout : les té­

moignages, les confessions, les prières, tout était

dirigé par le Saint-Esprit. L’un des traits qui m

frappèrent dans ces aveux des collaborateurs ch

nois, c’est qu'ils portaient sur l'usage du taba

et de l’alcool, qui semblait général.

Au dîner, le dernier jour, une des dames mis­

sionnaires me demanda : « Est-ce vraiment mal

de fumer ?» — « Je ne vois pas l’utilité d’une

question pareille, dis-je, car l’Esprit a manifesté

assez clairement ces jours-ci ce qu’il en pensait.

Cependant je n’ai jamais entendu autant de con­

fessions sur ce point spécial avant de venir ici. »

— « Oui, mais Spurgeon fumait, répliqua-t-elle,

et vous ne pourriez trouver meilleur chrétien que

lui. » — « Aucun de nous ne pense dire le con­

170

PAR MON ESPRIT

traire », répondis-je, mais je suis sûr que si Spur-

geon avait su quelle excuse il vous donnerait à

tous, il se serait débarrassé de son tabac au

plus vite. »

Ceci mit fin à l'entretien, mais au moment de

mon départ, un missionnaire qui avait entendu

cette conversation me prit à part : « Vous allez,

paraît-il, à Chingchowfu. Il y a là deux missionnai­

res qui sont de vrais saints. Ils fument tous les

deux ; j'ai tenu à vous avertir que vous pourriez

les froisser si vous parliez contre le tabac, et

vous feriez plus de mal que de bien. » — « Je

regrette de ne pas pouvoir profiter de vos con­

seils », répondis-je, « mes allocutions ne seront

pas les mêmes que celles-ci, et je ne sais si

j’y parlerai du tabac. Si je le fais, tant pis, il fau­

dra que cela sorte ! »

A Chingchowfu comme à Chowtsun, les étu­

diants furent un élément de trouble. Ils étaient

cinq ou six cents garçons et filles, sans comp­

ter les élèves de l’Ecole Normale. Dès le premier

jour, l'Esprit tomba avec force sur les chrétiens

plus âgés. Jour après jour, le mouvement aug­

menta d'intensité et se répandit parmi les étu­

diants ; mais les garçons restaient froids. Le

sixième jour, quand l’auditoire entier semblait

brisé, les jeunes gens étaient encore insensibles

et fermés. Tandis que je parlais, je remarquai

que les élèves de l’Ecole Normale lisaient des

PAR MON ESPRIT

171

livres ouverts sur leurs genoux. Je leur deman­

dai à fois réitérées de laisser leurs lectures de

côté, pour écouter mon message. Ils levaient

la tête un instant, puis ils se replongeaient dans

leurs livres. Le sixième soir, j’allais commen­

cer mon discours, quand un des missionnaires

vint sur l'estrade et me demanda la permission

de dire un mot : « Je vous ai, mes chers amis,

exhortés maintes fois à vous priver pour donner

plus généreusement à l’oeuvre d’évangélisation,

afin de pouvoir apporter l’Evangile aux millions

d’âmes qui nous entourent. Mais dans ces réu­

nions, le Saint-Esprit m'a montré que je n’avais

pas le droit de vous parler de sacrifice, puisque

je fumais des cigares très chers. J’ai donc décidé

de renoncer à ce luxe inutile, et de verser l’argent

de mon tabac au fonds de l’évangélisation. »

C’était l’un des deux missionnaires que je ne

devais pas froisser en parlant de tabac ! C'était

un saint, mais rien de ce que j’avais dit ne lui

avait fait de la peine, et heureux sont ceux qui

ont entendu ses paroles de renoncement !

Le septième jour, l’un des étudiants monta sur

l’estrade avec une pile de livres. Il les jeta par

terre d'un air de dégoût, et se tournant vers

l’auditoire, il s’écria: «Ce sont des livres du

Diable. Nous les avons achetés en ville. Ils sont

écrits pour souiller l'esprit par de mauvaises

pensées. Ils m’ont conduit à commettre adultère.

Le Diable nous a suggéré de les lire pendant

172

PAR MON ESPRIT

les réunions pour que nous ne puissions pas en­

tendre la vérité, et pour que nous ne confessions

pas nos péchés. »

Une brèche avait été faite à la résistance des

étudiants. L’un après l’autre, ils racontèrent avec

un vrai brisement de cœur le mal effroyable que

leur avait fait cette affreuse littérature. Des ving­

taines se succédèrent ; les heures passaient, la

réunion durait depuis cinq heures et demie et des

douzaines attendaient leur tour. Les missionnai­

res me forcèrent à aller prendre un peu de repos.

La matinée du huitième jour, je ne pus, à cause

des confessions, faire aucun discours. Ce soir-là,

l’autre missionnaire de la station vint déclarer

que, comme son collègue, il trouvait absurde de

prêcher le renoncement, quand lui-même dépen­

sait tant d’argent en tabac. Il allait, lui aussi, ver­

ser cet argent-là au fonds d’évangélisation.

La veille de mon départ, je soupais chez ce

missionnaire. Au cours du repas il me dit : « Mon

domestique n’a jamais fait profession de conver­

sion, et pendant ces réunions il ne m’a pas sem­

blé fortement ému. Voudriez-vous lui parler ? —

Volontiers, dis-je ; quand il viendra desservir,

vous irez tous au salon, et je profiterai de l’occa­

sion ».

— Comment se fait-il, dis-je, au domestique,

quand nous fûmes seuls, que tu ne te sois pas

PAR MON ESPRIT

173

donné à Ton Sauveur, quand tant d’autres l’ont

fait ?

-—- Mais je l’ai fait, me répondit-il en souriant ;

j’étais debout avec beaucoup d’autres, le septiè­

me soir, prêt à aller confesser mes péchés, mais

il était déjà minuit et demi, et vous avez terminé

la réunion. Ce qui m'embarrassait depuis que

j’avais pris Jésus pour Sauveur, c’est que je ne

savais pas que Lui donner. Je ne reçois que quel­

ques dollars par mois et j’ai une femme et deux

enfants à ma charge. Mais mon maître s'est le­

vé et il a renoncé à ses cigares. J'ai pensé immé­

diatement : « Moi aussi, je vais lâcher mon ta­

bac et en donner l’argent au Seigneur. J’ai été

si heureux depuis, que je ne sais comment con­

tenir ma joie ».

Quand, retourné au salon, je racontai à mo

hôte le résultat de mon entretien, il éclata e.

pleurs : « J'abandonnerais bien plus que le ta­

bac, dit-il, si cela pouvait amener de telles béné­

dictions ! ».

A l’insu des missionnaires et de moi-même,

les collaborateurs chinois à Chefou avaient con­

venu d’empêcher dans mes réunions, toute con­

fession publique. Ils avaient affirmé que des mou­

vements émotifs comme en Mandchourie ou en

Corée ne pouvaient venir que du Diable, et non

du Saint-Esprit. Ils avertirent tous les chrétiens

de ne confesser leurs péchés sous aucun pré­

174

PAR MON ESPRIT

texte. Quand le quatrième matin, quelques fem­

mes montrèrent que le Saint-Esprit commençait

à les toucher, deux diacres s’approchèrent d’el­

les et leur dirent : « Souvenez-vous de ce qui a

été convenu ». Elles s’arrêtèrent immédiatement.

Le cinquième matin, j’avais juste commencé

mon allocution, quand un des anciens demanda

la parole pour confesser ses péchés. Il ne pou­

vait plus en supporter le fardeau. Il avait menti,

volé, commis adultère. Après qu’il se fût assis

et que j’eus recommencé à parler, un évangéliste

cria qu’il voulait décharger sa conscience.

Il avait eu une querelle grave avec un de ses

collègues. Le missionnaire n’en sachant rien, les

avait envoyés tous deux dans une annexe pour

y présider un service de communion.

Il comprenait maintenant quel péché il avait

commis en remplissant cet office sacré, le cœur

plein de haine pour son frère en Christ. Ce qui

aggravait son cas, c’est que tous les chrétiens

présents à ce service connaissaient leur inimitié.

Il conclut en exonérant son collègue de tout blâ­

me et en prenant toute la faute sur lui. Je me

remis à parler, mais au bout de quelques phra­

ses, l’autre évangéliste m’interrompit. C’était

Jui, dit-il, la cause de la querelle ; son frère était

absolument innocent. Je vis après cela qu’il était

inutile de vouloir parler : les confessions se suc­

cédèrent jusqu’à la fin de la série.

PAR MON ESPRIT

175

Le dernier jour, la tente dressée pour l’occa­

sion était comble, parmi ceux qui rendirent té­

moignage à ce que Dieu avait fait pour eux,

était cet ancien qui avait déclenché le mouve­

ment : « Je suis l’homme le plus heureux qui soit

dans cette tente », cria-t-il. « Mon frère aîné,

comme beaucoup d’entre vous le savent, était

très méchant. Il ne voulait même pas que devant

lui je mentionne le nom de Jésus. Je n’osais pas

ouvrir la bouche de peur qu’il me tue. Cependant

aujourd’hui il est venu me voir, pour me deman­

der s’il y avait le moindre espoir que Jésus ait

pitié d’un pécheur tel que lui. Vous pouvez vous

imaginer ma joie quand j'ai pu exposer à mon

frère la voie du salut et l'amener à Jésus. Ne

croyez-vous pas que j’ai raison de me croire

l’homme le plus heureux sous cette tente aujour­

d'hui ? ».

Tandis que j’approchais en voiture de Hwangh-

sien, je rencontrai le Docteur A. avec ses en­

fants et plusieurs évangélistes. Après les salu­

tations habituelles, l’un des évangélistes me de­

manda : — « Devons-nous espérer que le Saint-

Esprit travaillera ici comme en Mandchourie ? —

Certainement, dis-je, le Saint-Esprit est tout prêt

à réveiller son peuple, quel que soit l'endroit.

Cela ne dépend pas de Lui, mais de nous. Etes-

vous prêts, oui ou non ?» Le sujet fut laissé de

côté et nous continuâmes notre chemin.

176

PAR MON ESPRIT

Le deuxième matin, l’évangéliste qui m’avait

posé la question éclata en pleurs tandis qu’il

priait. II devait préparer vingt-sept candidats au

baptême et il en était indigne, n’ayant jamais

reçu le Saint-Esprit. Il devait d’abord être ins­

truit lui-même, avant d'enseigner les autres !

A la table du déjeuner, le lendemain du sixiè­

me jour, le Docteur A. me dit que, pendant la

puit, deux de ces évangélistes, dont l’un était

celui mentionné plus haut, l’avaient réveillé long­

temps après minuit. Ils désiraient prier avec lui.

« M. Goforth, disaient-ils, est déjà là depuis cinq

jours, et il n’y a aucun signe de vrai réveil.

Nous avons si peur que le Seigneur nous délaisse

que nous ne pouvons plus dormir ». Je fus très

encouragé, et sûr que le moment de la bénédic­

tion approchait.

Cependant, à la réunion du matin, rien de re­

marquable ne se produisit. L’après-midi, mon

texte était Rom. 8 26/27 : l’aide que le Saint-

Esprit donne dans la prière. Pendant la réunion

de prière qui suivit, je sentis une tension tou­

jours plus grande. Pendant vingt minutes, c’était

à qui prierait. Il y en avait deux, trois, jusqu’à

quatre, qui priaient en même temps. A mesure

que la tension augmentait, les prières diminuè­

rent pour cesser complètement. Personne n’osait

plus prier. La présence de Dieu remplissait

l’édifice.

PAR MON ESPRIT

177

Combien de temps dura ce silence, je l’ignore,

mais enfin la tension fut interrompue par une

voix qui criait : « O Seigneur, tu es venu ! »

C'était l’évangéliste dont nous avons parlé. Le

cri fut répété par l’auditoire. Quelques-uns tom­

bèrent à genoux et confessèrent leurs péchés.

Tous parlaient et priaient comme étrangers à

ce qui se passait autour d’eux. Bien que ce fût,

en apparence, le plus grand désordre, tout sem­

blait dans un ordre parfait. Après que cela eût

duré une heure, je pensai que le moment était

venu de clore la réunion. D’une voix très forte

je prononçai la bénédiction et annonçai que la

réunion était finie ; mais personne ne sembla

m’entendre. L’esprit continua de souffler, ba­

layant tout, pendant encore une heure et demie.

Je n’ai jamais vu une telle intensité dans la priè­

re d’intercession. Même de petits écoliers, les

joues baignées de larmes, priaient pour la con­

version de leurs parents ou amis dans la ville

lointaine. Mais le Saint-Esprit agit avec le plus

de force parmi les étudiants de l’Ecole Supé­

rieure. A l’insu des missionnaires, et même de

leurs professeurs chinois, ils avaient fondé un

club athée. Les garçons les plus âgés en étaient

membres ; ils lisaient dans leurs réunions secrè­

tes des livres incrédules, venus du Japon, et

qu'ils avaient introduits en cachette dans le

Collège.

Quand le feu toucha leur cœur, ces jeunes

gens vinrent, l’un après l'autre, s'agenouiller de­

178

PAR MON ESPRIT

vant l’estrade pour confesser leur incrédulité et

demander à Dieu de renouveler leur foi. Le pré­

sident du club était dans une telle angoisse,

que je crus qu’il allait briser ses mains sur le

dossier du banc devant lui. « Seigneur Jésus,

criait-il, prépare un fouet, garnis-le bien de cor­

des, et chasse de mon cœur le démon de l’in­

crédulité ! ».

A trois heures du matin, toute cette grande

assemblée, hommes, femmes et enfants, était

de nouveau à l'église, pour prier et chanter jus­

qu’à l’aurore. C’était en hiver ; la salle n’était pas

chauffée, et cependant ils ne s’en souciaient pas.

Quand j’arrivai à dix heures pour la réunion, leurs

figures étaient illuminées. Ils avaient eu une vi­

sion pendant cette veille du matin.

Quand je partis de Hwanhgsien, je savais qu'il

n’y avait aucun membre de la congrégation qui

ne fût converti.

Bien des années plus tard, je devais, à Pékin,

parler à une grande Ecole d’officiers. Mon sujet

était : « Le Christianisme du Général Feng ».

Après mon discours, 84 étudiants promirent de

lire avec attention cette Bible qui avait opéré

un tel changement dans la vie de cet homme

remarquable. Comme j'allais quitter la salle, je

remarquai un jeune officier, qui, le Nouveau Tes­

tament en mains, donnait des explications à un

groupe de camarades. « Rien mes amis, disait-

il, ne pourra sauver notre pays que ce livre de

PAR MON ESPRIT

179

Dieu ! ». Puis, me remarquant, il me salua :

« Vous souvenez-vous de moi ? me dit-il. — Je

crains que non, répondis-je. — Vous vous sou­

venez au moins de Hwanghsien » continua-t-il,

« j’étais étudiant à l'Ecole de la Mission, quand

vous fîtes ces réunions de Réveil si remarqua­

bles .Ce fut le soir du sixième jour que le démon

de l'incrédulité fut chassé de mon cœur. Cette

date est inoubliable pour moi ».

A Pingtuchow, tout semblait s’unir pour em­

pêcher l’œuvre du Saint-Esprit. Tout d’abord,

l’état de l’Ecole supérieure était aussi mauvais

que possible. Le directeur était un ex-ancien

presbytérien. En 1900, il avait renié son Maître

pour sauver sa vie. On avait apporté son cas

devant le Conseil presbytéral. Au milieu de la

discussion l'ancien s’était mis en colère et

avait accusé le Conseil. Il n’y avait plus qu’à le

mettre sous discipline. L'homme était un lettré

très capable ; une autre Mission l’engagea tout

de suite et le nomma directeur d’une Ecole su­

périeure à Pingtuchow. Un homme dans un état

spirituel si lamentable n’était pas fait pour une

telle responsabilité. II ne dirigeait l'école que

depuis quelques mois, quand un esprit d’insu­

bordination parut parmi les élèves.

Le troisième jour de mes réunions, le Saint-

Esprit se mit à travailler parmi ces jeunes gens.

Chaque fois qu'un d’entre eux confessait ses pé­

180

PAR MON ESPRIT

chés, le directeur se levait : « O Seigneur, disait-

il réconforte-le, c’est un bon garçon, il n’a vrai­

ment pas de quoi se tourmenter ».

Mais ce ne fut que le sixième matin qu’un des

missionnaires me signala l’obstacle principal.

« Nous croyons que vous travaillez les yeux ban­

dés. L’interdit est bien plus sérieux que vous ne

pensez. Le missionnaire qui dirige en ce mo­

ment la station est l’ennemi mortel de celui qu’il

remplace et qui est parti en congé. Il a écrit au

Comité pour demander qu’on ne renvoie pas ici

son collègue. Celui-ci a demandé au Comité le

rappel du missionnaire qui est ici. Les Chinois

sont au courant. Les collaborateurs ont pris parti

pour l’un ou pour l’autre. Le pasteur chinois hait

le missionnaire qui est ici et se proclame loyal

vis-à-vis de celui qui est en congé. Nous nous

sommes concertés, et nous nous demandons s’il

ne faudrait pas essayer d'amener une réconci­

liation. A cela je répondis : « Laissez l'affaire en­

tre les mains de Dieu ».

Mon sujet, à la réunion de prière missionnaire,

était celui-ci : « Ayez foi en Dieu » (Marc 11 /22).

Avant la fin de mon discours, le missionnaire en

question m'interrompit. « Avec l’aide de Dieu,

dit-il, je vais redresser aujourd'hui tout ce que

je peux ». Quand la réunion de prière fut finie,

il alla se réconcilier avec le pasteur chinois et

écrivit au Comité une lettre pour rétracter celle

PAR MON ESPRIT

181

qui l’avait précédée. Au service du soir, le pas­

teur indigène lui donna la main devant tout le

monde.

Dans les trois ans qui suivirent ces réunions,

plus de trois mille membres furent ajoutés aux

Eglises de cette région.

CHAPITRE XII

Le Réveil dans les écoles

de Kiangsu

J’étais Invité à tenir à Nankin, au printemps

de 1909, une série de neuf jours. Les chrétiens

avaient un problème à résoudre : celui de trou­

ver une salle assez grande pour contenir les

foules qu’on comptait avoir. Les Amis ou Quakers

possédaient le plus grand bâtiment, et il ne con­

tenait que 600 places. Les pasteurs chinois pro­

posèrent d’ériger une grande tente en sparte-

rie ; mais les missionnaires firent remarquer que

vu la saison pluvieuse, l’abri ne serait pas étan­

che. Les Chinois répondirent qu'il faudrait comp­

ter sur Dieu pour avoir du beau temps. Les mis­

182

PAR MON ESPRIT

sionnaires cédèrent et la tente, contenant 1 400

places, fut érigée.

J’arrivai à Nankin la veille des réunions. La

pluie tombait à torrents, rien ne faisait présager

sa fin. J’examinai la tente ; elle était changée en

passoire ! II n’y avait pas un endroit sec où l’on

pût s’asseoir. Mais le lendemain et les neuf

jours qui suivirent, il ne tomba pas une goutte

d’eau. Parfois, le temps semblait très menaçant,

les nuages allaient se déverser sur nous... mais

non, le temps restait sec. 'Et dès la fin de la série,

il plut sans discontinuer pendant deux jours

entiers !...

J’avais remarqué tout de suite la longueur

extraordinaire de l’estrade, faite d’immenses

planches de sapin. Craignant qu’elle ne prît trop

de place sous la tente, j’avais proposé qu’on

coupât les planches en deux. Mais comme elles

étaient empruntées, il fallut laisser l’estrade telle

quelle. Je compris, le dernier soir, pourquoi Dieu

avait permis qu’elle fût si vaste : il y avait bien

1 500 auditeurs, des centaines n’avaient pu en­

trer. La réunion du matin dura quatre heures.

Mon discours fut très bref ; je laissai le reste

du temps à la confession et à la prière. Chose

étonnante, tous voulaient monter sur l’estrade

pour confesser leurs péchés. Je n’ai jamais en­

couragé cette habitude ; je préfère même que

les gens confessent de leur place et le plus dis­

crètement possible, en priant. Mais ce jour-là,

PAR MON ESPRIT

183

tout le monde défilait à la tribune. Il y avait une

telle presse qu'il fallut improviser un autre esca­

lier. Un de mes collègues m’aidait en se tenant

à l’autre extrémité. Les gens parlaient face au

public, puis ils se tournaient vers nous pour

demander nos prières.

A trois heures moins dix, je montai sur l’es­

trade pour commencer la seconde réunion. Mais

je vis qu’il était inutile de faire une allocution.

Je pris avec moi cinq missionnaires, qui, sur

différentes parties de la tribune, parlaient avec

les personnes désireuses de se convertir. Ce

n’était pas chose facile ; trente personnes à la

fois avaient besoin de notre aide. Parfois un

groupe d’écolières, la tête baissée, confuses

d’être vues, montaient à leur tour. Elles disaient

d’une voix forte : « Ne vous imaginez pas que

nous montons ici pour qu’on nous regarde. Dq

puis plusieurs jours nous avons essayé de troi

ver la paix dans la confession privée, mais inu

tilement. Il a fallu obéir jusqu’au bout ! ».

A 9 heures moins dix, six heures après le com­

mencement de la réunion, je dus la quitter pour

prendre le bateau de Pékin où j’étais engagé

pour d’autres réunions. En sortant de la tente,

je vis une queue de personnes attendant leur

tour pour confesser publiquement.

Quelques cas sont restés aussi nets dans ma

mémoire que lorsque je les ai entendus, il y a

184

PAR MON ESPRIT

vingt ans. Une écolière nous disait : « Mon père

a un caractère difficile. J'ai appris à l’école à

croire en Jésus, mais j’avais si peur de mon

père, que je n’ai jamais osé lui en parler. Quand

mes parents allaient au temple des idoles, ils

m'emmenaient avec eux, et je ne résistais pas.

Quand ils allaient au théâtre, ils m’invitaient

avec eux, je n’avais pas le courage de refuser.

Quand ils jouaient aux cartes, j'étais assez lâ­

che pour faire comme eux. Mais aujourd'hui, je

vais dans ma famille confesser mon Sauveur.

Voulez-vous prier pour moi ? »

Un pasteur chinois d’une des églises de Nan­

kin s’effondra complètement : « Les deux pre­

miers jours, dit-il, je ne pouvais croire que j’eus­

se aucun péché ; je ne tirai rien des allocutions

de M. Goforth. Le troisième jour, il parla de

l’état de l’Eglise de Laodicée. Ma conscience fut

transpercée. Pour la première fois, je me vis tel

que j’étais. Il y a six mois, je me querellai avec

mon fils, et dans ma colère je lui dis des choses

inexcusables. Je fus si honteux ensuite, que je

n’osai plus avoir le culte de famille. Cela dure

depuis six mois. Si, pendant ce temps, l’un des

miens était mort, chargé de son péché, je crois

que j'en aurais été responsable devant Dieu. »

Un homme, au moment de confesser, fut pro­

fondément ému. L’estrade était secouée par ses

sanglots. Je pensai qu’il allait confesser un meur­

tre pour le moins. Finalement, retrouvant son

PAR MON ESPRIT

185

calme, il nous dit : « Quand je me suis donné à

Jésus, le diable m’a dit à l’oreille : « Inutile que

tu témoignes ou que tu prêches aux autres ; c’est

là l’œuvre des pasteurs et des évangélistes. De­

puis sept ans j’ai suivi le conseil du diable. Je

tremble à la pensée du nombre d’âmes que j'ai

laissé mourir ».

Un certain évangéliste avait été un instrument

remarquable pour le salut des âmes et pour le

réveil des Eglises. Mais depuis un an, bien qu’il

semblât du même zèle, il n’avait plus de ré­

sultats.

Les missionnaires ne pouvaient en deviner la

cause. Le dernier jour de la série, il confessa,

complètement brisé, qu'il avait violé le sep­

tième commandement.

Un autre évangéliste nous avoua que le pull

qu’il portait avait été malhonnêtement acquis. Il

arracha le vêtement, le jeta sur l'estrade e4

sortit.

Un ancien prédicateur, qui était entré dans

les affaires et y était devenu très riche, s’écria :

« Je ne peux dire le nombre d’âmes que j'ai

tuées, parce que j'ai abandonné la prédication de

l'Evangile pour satisfaire la convoitise de mon

cœur ».

Un des principaux collaborateurs chinois avait

beaucoup entravé nos réunions. Dans les pre­

mières, il avait entendu trop de confessions de

186

PAR MON ESPRIT

ses compatriotes, mais aucune des missionnai­

res européens.

Le diable l’excita, il alla parmi les auditeurs

et leur dit : « Vous êtes des naïfs. Ces étran­

gers ont commis autant de péchés que nous,

mais ils ne veulent pas s'abaisser à les confes­

ser ; leur réputation leur est trop précieuse ».

II avait, de cette façon, en flattant leur orgueil,

réuni autour de lui un grand nombre des prin­

cipaux travailleurs. Pendant la dernière réunion,

cet homme était comme dans une fournaise. De­

bout sur l’estrade, il semblait en agonie. Le spec­

tacle de cinq ou six missionnaires, attendant

leur tour pour confesser, l’avait touché au vif. Il

s’était rendu compte qu’il avait servi de jouet

au diable.

La confession la plus remarquable peut-être,

fut celle d’un évangéliste, qui dirigeait une des

églises les plus importantes d’une ville voisine.

Demandant à sa mère de se lever, il énuméra

tous les actes désobligeants et irrespectueux

qu’il avait commis à son égard, et lui demanda

pardon. Il raconta ensuite comment il avait agi

honteusement vis-à-vis de sa femme. « Ma fem­

me, dit-il, n’a reçu aucune éducation ; elle ne

sait même pas lire. Quand je la comparais par­

fois à ces étudiantes intelligentes du collège, je

pensais intérieurement que si elle mourait, j’au­

rais l'occasion d’épouser l’une de ces jeunes

filles instruites et distinguées. Je vais, en ren­

PAR MON ESPRIT

187

trant chez moi, confesser mon péché à ma fem­

me, et dorénavant je promets à Dieu de l’aimer

comme je le dois. L’amour du Christ continua-

t-il, ne m’a pas « pressé » dans mon ministère.

Quand je fais un discours, le dimanche, les audi­

teurs me félicitent et me disent que j’ai bien

prêché. Même les missionnaires me complimen­

tent sur mes dons oratoires. Mais tout cela est

superficiel. Je n’ai pas, au fond du cœur, l’amour

des âmes. Si elles périssaient toutes, cela ne

me ferait rien.... Depuis longtemps j’empoche les

collectes. Le premier dimanche après mon re­

tour je le dirai à mon Eglise et je restituerai... J'ai

un jeune frère, fumeur d'opium et mendiant ;

c’est le résultat de ma dureté, à son égard. Je

n’ai jamais essayé de le gagner par l'amour. Je

ne sais où il est, mais je n’aurai de repos que je

ne l'aie retrouvé ! ».

Il tint parole. Il retourna dans son église, con­

fessa ses fautes à ses paroissiens, et peu après

un réveil éclata. Il se mit à la recherche de son

frère. Il alla de ville en ville, et finit par le retrou­

ver, le dernier des miséreux, dans les rues de

Yangchow. Il plaida avec tant de chaleur la cause

de Jésus, que son frère se convertit. II le ra­

mena chez lui. et aux dernières nouvelles, le plus

jeune frère aurait trouvé un emploi stable à l'hô­

pital de la mission.

Dans l’automne de 1915, je vins à Hsuchowtu

pour y tenir une série de réunions de quinze

188

PAR MON ESPRIT

jours. L’Ecole supérieure donnait beaucoup de

peine aux missionnaires. Elle comprenait 150 étu­

diants, dont les deux tiers étaient de familles

païennes. Le directeur, un missionnaire, ne pou­

vait y maintenir aucune discipline. Peu avant ma

venue, les choses étaient arrivées à un tel point,

qu'il avait décidé d’expulser à la fin de l’année

une douzaine d’étudiants. Il espérait cependant

que le Seigneur changerait le cœur de ces jeu­

nes gens et qu’il pourrait en toute bonne con­

science les garder.

Un des professeurs avait été renvoyé. Ce pro­

fesseur avait été si humilié, qu'il avait déclaré à

ses amis, que si les missionnaires désiraient le

voir dans leur église, ils auraient à l’y traîner

avec cinq cents paires de bœufs ! Un des étu­

diants avait affirmé, en parlant de moi et de nos

réunions projetées : « Cet homme ne pourra faire

quelque chose de nous que s'il peut fondre des

barres de fer ! »

Le troisième jour de la série, un étudiant monta

sur l’estrade, brisé par le repentir. Il déclara que

si les étudiants non chrétiens ne se convertis­

saient pas, c’était sa faute, car il donnait un

bien mauvais exemple. Il confessa plusieurs cho­

ses et donna l’impression qu’il était un très mau­

vais sujet. Pourtant, après la réunion, j’appris

qu'il était fils d’un des diacres, et l’un des meil­

leurs élèves de l'école.

PAR MON ESPRIT

189

Cet après-midi-Ià, on réunit en étude les jeu­

nes gens. Le directeur remarqua que la place de

celui-ci était vide. Le directeur alla le voir et

le trouva dans la même angoisse au sujet du sa­

lut de ses camarades.

A la réunion des missionnaires, le huitième

jour, on sentait d’une façon intense et excep­

tionnelle la présence et la puissance de Dieu.

Cependant il n’y avait pas encore de brisement.

On sentait, cependant, que l'Esprit de Dieu gou­

vernait absolument la réunion, laquelle ne prit

fin qu'à neuf heures.

Le onzième matin, je n’avais encore parlé que

quelques minutes, quand l’un des jeunes gens

cria : « Patientez un moment, s’il vous plaît, il

faut que je confesse mes péchés ! « Il le fit, et

je recommençais à peine mon discours, qu’ur

autre élève me suppliait de le laisser en faire

autant. Je vis qu’il était inutile d’essayer de ter­

miner mon allocution. Je laissai donc la réunion

ouverte ; les jeunes gens en profitèrent, et à la

fin de leurs aveux, ils me demandèrent de prier

pour eux. Je le fis pour les premiers, mais en­

suite je demandai : « L'un de ceux qui ont rem­

porté la victoire voudrait-il prier pour cet ami ? »

En général, un camarade répondait à mon appel.

La réunion de l’après-midi fut la répétition de

celle du matin.

190

PAR MON ESPRIT

Un des cas frappants fut celui d’un homme

d’aspect imposant, qui, sous le poids d'un re­

mords intense, déclara que si l’Eglise était dans

cet état pitoyable c’était sa faute. Un mission­

naire me dit à l'oreille que j'avais devant moi

l’ancien professeur. Sa profession de foi fut mise

à l’épreuve un ou deux jours après. II y avait un

certains médecin rétrograde qui avait gêné les

réunions en voulant toujours prier le premier

dès qu’il en avait l’occasion, tout le monde sa­

vait que, malgré son titre de chrétien, il vivait

dans le vice.

Il était en retard un matin à la réunion de

prière, mais sans se troubler il s’avança pour

s’asseoir au premier rang. L'ancien professeur

le saisit au passage et lui dit : « Frère, asseyez-

vous là, ne dérangez pas la réunion ». La seule

réponse du médecin fut un coup terrible dans

la poitrine de son interlocuteur. Puis il sortit de

la salle, écumant de rage.

Le professeur, à notre grande surprise, n’es­

saya pas de rendre coup pour coup. Il l’aurait pu

facilement, car il était très grand et bien mus­

clé, tandis que son insulteur était de moitié plus

petit que lui. Cependant, l’ex-professeur était

connu pour avoir un caractère d'une rare vio­

lence. Il nous dit plus tard : « Je sais que le

Saint-Esprit était en moi, le soir de ma confes­

sion. Croyez-vous que sans cela j’aurais pu rece­

voir sans broncher un coup de ce misérable ? Si

PAR MON ESPRIT

191

cela était arrivé quelques jours plus tôt, je lui

aurais sauté à la gorge et je l’aurais étranglé ».

A la réunion de clôture, il rendit un témoignage

remarquable sur ce que Dieu avait fait pour lui

et les siens. Autour de lui étaient son père, sa

mère, sa femme, ses enfants et ses frères, en

tout quatorze personnes : « Nous sommes là,

tous sauvés » s’écria-t-il, « et tous nous en don­

nons gloire à Dieu ! »

Le douzième matin, à la réunion de prière

pour les missionnaires la directrice de l’école

des filles nous annonça que toutes ses élèves

étaient converties. La dernière qui eût cédé,

était une élève très indisciplinée, grande, laide,

qui avait violé tous les règlements. Quand elle

fut touchée par le repentir, elle pouvait à peine

se contenir. Elle alla faire des excuses de la fa­

çon la plus humble, à tous les professeurs. Puis

elle demanda pardon à toutes celles de ses con

disciples qu’elle avait offensées. Un des profes­

seurs chinois, vénérable lettré, avait jusque-là

résisté à l’Evangile en disant : « J’ai été élève du

grand sage Confucius, je n’ai pas besoin de ce

Jésus occidental ». Il fut vivement touché par

cette scène. Emerveillé du changement incroya­

ble qui s’était produit dans cette jeune fille jus­

que-là si insupportable, il s’écria en pleurant :

« Jésus a conquis. Il est Dieu. Je cède ».

Quand la directrice eut fini de raconter cet

incident, une personne s’écria : « Si seulement il

192

PAR MON ESPRIT

en arrivait autant à l’école de garçons ! ». Ces pa­

roles étaient à peine prononcées que la femme

du directeur de cette école entra très surexcitée

dans la pièce où nous étions. « Je vous en prie,

me dit-elle, venez vite à l’école. Depuis une heu­

re les garçons sont prostrés à terre et pleurent.

Mon mari et les professeurs sont dans le même

état ». Je me hâtai d'aller à l'école, et la trouvai

dans l’état décrit par Mm8 G. Je demandai au di­

recteur comment cela avait commencé. « Ce ma­

tin, me répondit-il, je dis aux élèves convertis

d'aller à la réunion de prière à l’église, et aux

autres de rester avec moi ici. Il en resta 70.

Je leur parlai un peu, puis leur dis : « Allez, mes

enfants, dites simplement à Dieu où vous en

êtes ». Presque aussitôt, le plus mauvais élève,

promoteur de toutes les farces et de toutes les

diableries, fut convaincu de péché. Il se con­

fessa publiquement. D’autres le suivirent, et peu

après les 70 avaient cessé toute résistance ».

Je n’essayai pas d'intervenir pendant une demi-

heure ? Puis pensant que les confessions étaient

terminées, j'entonnai un chant. Tous les élèves

reprirent bientôt leurs sièges. Je pus leur par­

ler quelques minutes sur le verset 14 du cin­

quième chapitre de la 2e aux Corinthiens. Je

leur dis que Jésus dans son amour, avait été

fait péché pour nous et avait subi le châtiment

de nos transgressions. Je leur racontai sa résur­

rection et leur dis que, par la foi dans son œuvre

PAR MON ESPRIT

193

complètement achevée, nous pouvions ressus­

citer avec Lui : « Jeunes gens, leur dis-je, si vous

voulez vous mettre aujourd’hui du côté de Jésus-

Christ, levez-vous ! » Tous les garçons, sauf un,

se levèrent.

Après cela, les pipes furent cassées, les ci­

garettes et le tabac jetés aux ordures ; des cou­

teaux, des crayons, des mouchoirs volés, furent

rendus à leurs propriétaires. Le seul garçon qui

avait refusé de se lever fut très tourmenté ce

jour-là et la nuit suivante. Si devant lui on pro­

nonçait le nom de Jésus, il se mettait en colère.

Mais à quatre heures du matin arriva la victoire.

Il céda à son tour. Il alla voir immédiatement

son professeur pour lui demander la permission

de rentrer chez lui afin d’essayer d’amener ses

parents aux réunions. Son père était mort trois

mois auparavant dans l'incrédulité, et il n’avait

jamais parlé de Jésus à son père, bien qu'il fût

élève d’une école chrétienne. Il se sentait donc

le meurtrier de l'âme de son père. La maison de

famille était à vingt kilomètres. Cependant, il

revint pour la réunion d’une heure, avec onze de

ses parents et amis.

**A** la fin des réunions, huit jeunes gens, élèves

de l'école, me demandèrent un entretien. Ils vou­

laient connaître le secret de la puissance qui

pourrait les rendre capables de rester fidèles

è leur profession de foi. Les prières de ces jeu-

194 PAR MON ESPRIT

nés, qui, si récemment encore, ne croyaient en

rien, étaient remarquables par leur maturité spi­

rituelle. Ils comprenaient aussi clairement que

de vieux chrétiens ce que devait être le disciple

du Christ. A mon départ, les professeurs m'affir­

mèrent que tous les élèves de leurs classes,

sans exception, s'étaient donnés à Jésus-Christ.

CHAPITRE XIII

Conclusion :

Les conditions indispensables

du Réveil

Un missionnaire me dit un jour, comme en

guise d’excuse : « J'ai toujours désiré un réveil,

mais ma station est si loin de tout, que je n’ai

jamais pu y faire venir un évangéliste ». Comme

si l’Esprit de Dieu n’agissait que par quelques

privilégiés ! Nous sommes convaincus, nous l'af­

firmons avec pleine conviction, que le Réveil

peut avoir lieu quand et où nous voulons. Ce

prince des évangélistes, Finney, croyait que tout

groupe de chrétiens qui fait de tout cœur et sans

réserve la volonté de Dieu, pouvait avoir un

réveil. Moody affirmait constamment que la Pen­

tecôte n’était que le spécimen de ce que voulait

faire l’Esprit.

J'espère que de la lecture de ces pages, le

lecteur ne concluera pas que l'Orient est mieux

prédisposé au Réveil que les autres parties du

196

PAR MON ESPRIT

monde ; ce serait un grave malentendu. Nous

avons vu, dans nos propres pays, des auditoires

remués, exactement comme ceux de la Chine.

Il est vrai que cela prend généralement plus de

temps. Mais qu'il y faille un jour ou une quin­

zaine, le principe est le même : n’importe quels

groupes de chrétiens qui le désirent peuvent re­

cevoir la pleine bénédiction de la Pentecôte.

En lisant la Parole de Dieu, i! nous semble in­

concevable que le Saint-Esprit veuille retarder

son œuvre d’un jour. Nous pouvons être sûrs que,

quand il ne peut pas déployer sa puissance, c’est

toujours parce que l’homme n'a ni la foi, ni

l’obéissance voulues. Si Dieu le Saint-Esprit ne

glorifie pas Jésus dans le monde aujourd’hui,

comme à la Pentecôte, c'est nous qui sommes à

blâmer. Après tout, qu’est-ce que le Réveil, sinon

l’Esprit de Dieu possédant absolument notre vie ?

Le Réveil est donc toujours possible quand l’hom­

me se donne entièrement à Dieu. La résistance

au SaintÆsprit est le seul péché qui puisse em­

pêcher le Réveil.

Mais sommes-nous prêts à recevoir le Saint-

Esprit ? Apprécions-nous à leur valeur et le don

et le donateur ? Voulez-vous payer le prix d'un

Réveil par le SaintÆsprit ? Prenez la prière, par

exemple. L’histoire des Réveils montre que tous

ont été déclenchés par la prière. Cependant

n’est-ce pas justement là que beaucoup d’entre

nous tremblent et hésitent devant le prix à

PAR MON ESPRIT

197

payer ? La Bible ne nous dit pas grand chose de

ce qui s'est passé dans la Chambre haute entre

l’Ascension et la Pentecôte ; mais nous sommes

certains que les disciples étaient avares des mi­

nutes qu’ils ne passaient pas à genoux.

Que d’interdits, de scories, de déchets à faire

disparaître !

Le miracle de la Pentecôte fut la meilleure

preuve de l’œuvre de purification qui s’était faite

dans la Chambre haute. Nous savons que toutes

les effusions du Saint-Esprit ont toujours été

étroitement liées à la prière. « Quand ils eurent

prié », nous dit Luc, « le lieu où ils étaient assem­

blés trembla ; ils furent tous remplis du Saint-

Esprit » (Actes 4. 31).

Les grands mouvements de la Réforme ont été

en grande partie les résultats de la prière. On

dit de Luther qu'il obtenait de Dieu, en priant,

tout ce qu’il voulait. Marie Stuart craignait plus

les prières de John Knox que toutes les armées

de la reine Elizatbeth. L'œuvre magnifique du

Saint-Esprit, qui transforma chez les Moraves, en

1727, toutes les discordes en un grand amour,

fit d'eux la plus grande force missionnaire du

monde. Cette œuvre eut sa source dans la prière.

« Y a-t-il jamais eu dans l’histoire de l'Eglise,

écrit l evêque Hasse, une réunion de prière qui

ait duré cent ans ? Les Moraves la commencè­

rent à Herrnhut en 1727 ; ils l'appelèrent l’inter­

198

PAR MON ESPRIT

cession d’une heure. Se relayant nuit et jour, un

frère ou une sœur était toujours en prière. L’ob­

jet principal de ces requêtes était l’œuvre de

Dieu par l’Eglise. La prière mène l'action. Dans ce

cas-là, elle créa un désir ardent, chez les Mo-

raves, de porter le salut de Christ aux païens.

Ce fut le commencement des missions moder­

nes. De L'Eglise d’un petit village, il sortit, en

vingt-cinq ans, plus de cent missionnaires. Nous

ne trouverons nulle part et à aucune époque, au­

cun mouvement qui égale celui-là »1.

Mais pourquoi le mouvement morave n’aurait-

il pas aujourd'hui sa contrepartie ? Pouvons-nous

concevoir que l’Esprit de Dieu se lasse ? Nous

pouvons être sûrs que la bénédiction nous attend,

si nous consentons seulement à nous agenouil­

ler et à la recevoir.

Le trait le plus saillant du Réveil wesleyen, ce

fut l'accent que ses chefs mirent sur la prière.

Leur habitude était de prier chaque matin de 4 à

5 heures et de 5 à 6 heures le soir. De grands

croyants, William Bramwel par exemple, pas­

saient la moitié de la nuit en prière, puis parcou­

raient une région, brûlants comme une flamme de

feu ! Si seulement les millions de Méthodistes

d’aujourd’hui donnaient à la prière la valeur que

lui donnaient leurs grands ancêtres, quels mira­

cles ne se produiraient-ils pas !

(1) John Greenfield : Power from on High, pp. 25, 26.

PAR MON ESPRIT

199

Finney comptait plus, pour produire le réveil,

sur les prières de Nah et de Clary que sur sa

propre irrésistible logique. Nous sommes si ha­

bitués à l’état laodicéen de l’Eglise que l'influen­

ce toute-puissante de la prière, au temps de

Finney, nous stupéfie. Pensez un peu : quarante

pasteurs et missionnaires furent appelés par

Dieu, et envoyés dans son champ, comme résul­

tat des prières faites pendant un réveil dans

l''Ecole supérieure de Rochester ! En 1857, Fin­

ney voyait cinquante mille âmes par semaine se

décider à se donner à Dieu. Dans beaucoup de

villes, on ne trouvait pas d’assez grande salle

pour y tenir les réunions de prière. Ce fut alors

que commença celle de Fulton Street, à New-

York, dans une salle annexe d'une église. En

quelques semaines l’église elle-même était de­

venue trop petite, et le surplus des auditeurs

remplit d'autres églises voisines.

En 1858, Spurgeon réunit sa grande congréga­

tion et lui dit : « L'Esprit de Dieu sauve en ce

moment des multitudes d'âmes aux Etats-Unis.

Comme Dieu ne fait acception de personnes,

nous allons lui demander les mêmes bénédic­

tions ici ». La réponse, ce fut le Réveil de 1859.

M. Moody, assure-t-on, n'acceptait pas d’invi­

tation à tenir une série de réunions, sans faire

promettre qu’elle serait préparée par la prière.

Au sud du Pays de Galles, peu avant le grand ré­

veil de 1905, trois cents réunions de prière

200

PAR MON ESPRIT

avaient été fondées. En fait, le Pays de Galles

tout entier devint comme une immense réunion

de prière. Le résultat fut qu’en deux mois,

soixante-dix mille âmes s’étaient tournées vers

Dieu.

A Calcutta, en 1902, deux missionnaires

avaient entendu le Docteur Torrey parler sur la

prière. Elles en furent si frappées qu’en rentrant

auprès de leurs paroissiens à Khassa, leur grand

sujet fut : la prière. Le résultat ne se fit pas

attendre : au printemps de 1905, les Khassiens

priaient tous. Le réveil était inévitable. En quel­

ques mois, huit mille convertis furent ajoutés à

l’Eglise, dans cette partie de l'Inde.

Dans un de nos premiers chapitres, nous avons

raconté comment le grand Réveil en Corée, en

1907, fut le fruit de la prière. Nous sommes con­

vaincus aussi que l'origine de tous les Réveils

dont nous avons été témoins en Chine fut : la

prière.

Après une série de réunions spécialement

émouvantes, un missionnaire me dit : « Si le Sei­

gneur a tant accordé à nos prières, quoi qu’elles

aient été si peu nombreuses, que n’aurions-nous

pas obtenu, si nous avions prié davantage ? »

« Quel est le secret du réveil ? demandait-on

à un grand évangéliste. — « Il n’y en a pas », ré­

pondit-il « il vient toujours en réponse à la

prière ».

PAR MON ESPRIT

201

Nous affirmons aussi que nous ne pouvons pas

compter sur un Réveil général, encerclant le glo­

be entier par le Saint-Esprit, à moins de revenir

tout d’abord à la Bible. Les doutes émis sur la

Parole de Dieu déshonorent absolument son au­

teur. Quelle douleur doit être la sienne, quand

Il voit si peu estimé par les hommes le Livre

qui seul rend témoignage à son Fils !

Si la Bible n’est pas pour nous, en toute sin­

cérité, la Parole même de Dieu, nos prières ne

sont que moquerie et dérision. Il n’y a jamais eu

de Réveil là où n’existaient pas des hommes et

des femmes croyant de tous leur cœur à la Pa­

role de leur Dieu et s'appuyant sur ses pro­

messes.

L’épée de l’Esprit qui est la Parole de Dieu

est la seule arme qui ait jamais été utilisée avec

puissance dans le Réveil. La Parole de Dieu est

toujours, pour celui qui croit en ce qu’elle dit

sur elle-même, une épée, un feu, un marteau qui

brise le roc.

Dès que Luther eut traduit la Bible en allemand,

l’Allemagne fut perdue pour Rome. Moody n'avait

pas beaucoup d'instruction, mais il connaissait

sa Bible, et il est certain que le monde n'a ja­

mais connu et ne connaîtra peut-être jamais son

égal comme gagneur d'âmes.

Lorsque j’étais étudiant, à Toronto, ma seule

arme dans les prisons et les bas-fonds que je

202

PAR MON ESPRIT

visitais, était la Bible. En Chine, j’ai souvent fait

trente-cinq à quarante allocutions par semaine,

qui n’étaient, somme toute, que des paraphrases

de la Parole de Dieu. Je puis affirmer que pen­

dant mes quarante-et-un ans de ministère, je ne

me suis jamais adressé à un auditoire de Chinois

sans avoir la Bible ouverte devant moi ; cela me

permettait d’affirmer : « Ainsi dit l’Eternel ».

Croyant que la simple prédication de l’Evangile

suffisait pour amener des âmes à Christ, j’ai tou­

jours agi en conséquence. Je n’ai jamais été dé­

çu. Mon collègue chinois, un des hommes les

plus consacrés que j'aie jamais connus, fut sau­

vé d'une vie de péché et de vices par la pre­

mière allocution sur l’Evangile qu’il m’entendit

prononcer.

Ce que je regrette le plus, en atteignant mes

soixante-dix ans, c’est de ne pas avoir consacré

plus de temps à l’étude de la Bible. Cependant,

en moins de dix-neuf ans, j’ai lu tout le Nouveau

Testament chinois cinquante-cinq fois. Cet émi­

nent professeur de la Bible, le docteur Campbell-

Morgan, déclare qu’il n’a jamais osé professer

sur un livre de la Bible, avant de l’avoir lu au

moins cinquante fois.

Il y a quelques années, un Monsieur qui était à

la Convention de Keswick y prit un tel amour

pour la Bible, qu’il la lut ensuite douze fois en

trois ans. Vous pensez peut-être que c’était un

homme de loisir ? Nullement, c'était un ouvrier

qui partait chaque matin à 5 h 30 pour son usine.

PAR MON ESPRIT

205

La Bible n'était pas aussi négligée qu’aujour-

d'hui, quand les grands Réveils de 1857-59 écla­

tèrent en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. Elle

n’était pas si abandonnée au temps de Moody.

Les lettrés chinois, sous la dynastie mandchoue,

devaient savoir par cœur leurs grands classi­

ques. Comment les lettrés des pays soi-disant

chrétiens traitent-ils le plus grand des clas­

siques ?

Il est tragique de voir combien peu les repré­

sentants du Seigneur Jésus en Chine connais­

sent Sa Parole. Il y a trente ans, l’idéal d’un mis­

sionnaire était de connaître assez sa Bible pour

ne pas avoir besoin de transporter avec lui sa

Concordance. L’indifférence pour la Parole de

Dieu, que professent actuellement beaucoup de

missionnaires, viendrait-elle de ce qu’ils ont dé

couvert un meilleur moyen de répondre aux be­

soins spirituels d’un monde pécheur ?

Enfin, la grande raison du Réveil doit être le

désir d'exalter dans nos cœurs Jésus-Christ

comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs.

Le Christ est pareil au Mont Everest, qui domine

l'immense plaine. Si nous voulons qu’il habite

en nous, il faut qu’il prenne toute la place. Toute

idole doit être détruite ; Isaac, le bien-aimé, doit

être placé sur l’autel. Il faut refuser au moi jus­

qu’à la moindre satisfaction. C'est alors seule­

ment que nous pourrons voir s’ouvrir devant

nous les plus vastes horizons.

204

PAR MON ESPRIT

On raconte que Mahmoud, le grand conquérant

mahométan, détruisit au fur et à mesure de ses

victoires dans le nord de l’Inde, toutes les idoles

qu’il rencontrait sur son chemin. Il arriva dans

la ville de Guggeratt, qui contenait une idole

vénérée tout spécialement par les habitants. Les

notables vinrent trouver le vainqueur et le sup­

plièrent d'épargner au moins ce dieu-là. Ils lui

abandonnaient tous les autres, mais si Mah­

moud détruisait celui-là, ils préféraient mourir !

Ils plaidèrent leur cause avec une telle inten­

sité que, pendant un instant, le cœur du général

fléchit. II lui semblait par trop cruel de priver ces

pauvres gens de ce qu’ils aimaient mieux que la

vie ; mais il se souvint qu’il avait fait serment

de détruire toutes les idoles. La volonté d'Allah

était absolue. Il se fit apporter un marteau, et

d'un coup terrible fendit l’idole en deux. A sa

stupéfaction, il en sortit tout un flot de bijoux

et de pierres précieuses. Les habitants de la ville

en avaient fait une cachette, et ils espéraient

que le vainqueur, en leur laissant l’idole, leur

permettrait, à son insu, de sauver leurs riches­

ses. Voyez la perte qu’aurait subie le vainqueur,

s’il l’avait épargnée !

Y eut-il jamais une occasion pareille à celle

qui fut donnée aux conducteurs spirituels de nos

Eglises, à la conférence d’Edimbourg en 1910,

d’abandonner leurs idoles ecclésiastiques et

d’entrer en contact avec les richesses insonda-

PAR MON ESPRIT

205

blés du Christ ? Il n’y a jamais eu dans les temps

modernes, une réunion ecclésiastique qui ait sus­

cité plus d'espoirs. Des leaders religieux étaient

venus de toutes les parties du monde. Plusieurs

espéraient qu’une ère nouvelle allait s'ouvrir

pour les Missions. Le sujet du dernier jour était :

« La Base de l'arrière (The Home Base) ». Ce

sujet faisait naître la vision de magnifiques pos­

sibilités. Les Eglises des pays chrétiens, forti­

fiées par le Saint-Esprit, allaient envoyer des

hommes qualifiés comme Paul et Barnabas. Avec

de telles énormes ressources en argent et en

vocations, le monde allait être évangélisé au

cours d’une génération.

Hélas ! ce n'était qu’un rêve. Je n’ai jamais

éprouvé un plus vif désappointement que ce

jour-là ! De tous ceux qui parlèrent à cette

grande réunion, trois seulement mirent l’accent

sur le Saint-Esprit comme étant le grand facteur

de l’évangélisation du monde. A écouter les dis­

cours prononcés ce jour-là, on était obligé de

conclure que, pour donner l’Evangile aux païens,

il suffisait d’avoir une meilleure organisation,

des moyens matériels plus perfectionnés, un

plus grande nombre de vocations masculines et

féminines. Il y avait pourtant des symptômes,

dans cette assemblée, qui faisaient prévoir que

quelques étincelles de plus auraient suffi pour

produire une explosion. Mais non ! Il en aurait

trop coûté de mettre à bas l’idole ecclésias­

tique !

206

PAR MON ESPRIT

Frères, l’Esprit de Dieu est toujours avec nous.

La Pentecôte est à notre portée. Si le Réveil

nous est refusé, c’est qu’une idole est encore

adorée en cachette ; c’est que nous mettons

notre confiance dans les plans humains. Nous

nous refusons à croire cette vérité immuable :

« Ce n'est ni par la puissance, ni par la force,

mais c’est par MON ESPRIT dit L’ETERNEL DES

ARMEES » (Zach. 4:6).

Table des Matières

**Pages**

Préface présente édition 7

[Avant-Propos 9](#bookmark4)

Préface 1re édition 15

Chapitre I : Introduction 25

[» Il : Préparation intensive 41](#bookmark13)

» III : Le début du mouvement en Mand­

chourie 51

» IV : Autres triomphes de l'Esprit

en Mandchourie 61

» V : Repentance et Confession

dans le Shansi 79

» VI : Une pluie de bénédictions

sur Changtehfu 91

» VII : La présence et la puissance

du Seigneur dans les annexes de

Changtehfu 107

» VIII : La défaite des Esprits malins.

Les Démons chassés (en Honan) 119

» IX . Interdits balayés par le Saint-Esprit

en Chilhi 131

» X : Autres exemples de la puissance

du Saint-Esprit en Chilhi .. .. 149

» XI : L’œuvre de Dieu parmi la jeunesse

du Shantung 167

» XII: Le Réveil dans les écoles de Kiangsu 181

» XIII . Conclusion : Les conditions indis­

pensables du Réveil 195